

Institut Royal Colonial Belge

SECTION DES SCIENCES MORALES  
ET POLITIQUES

Mémoires. — Collection in-8°.  
Tome XXXVI, fasc. 1.

Koninklijk Belgisch Koloniaal Instituut

SECTIE VOOR MORELE EN  
POLITIEKE WETENSCHAPPEN

Verhandelingen. — Verzameling in-8°.  
Boek XXXVI, aflev. 1.

---

# Contribution

à la

## géographie historique du Katanga

## et de régions voisines

PAR

AUGUSTE VERBEKEN

COMMISSAIRE DE DISTRICT HONORAIRE  
AU CONGO BELGE.



Avenue Marnix, 25  
BRUXELLES

Marnixlaan, 25  
BRUSSEL

1954

PRIX : F 100  
PRIJS :

Contribution  
à la  
géographie historique du Katanga  
et de régions voisines

PAR

**AUGUSTE VERBEKEN**

COMMISSAIRE DE DISTRICT HONORAIRE  
AU CONGO BELGE

---

Mémoire présenté à la séance du 21 décembre 1953.

---

# Contribution à la géographie historique du Katanga et de régions voisines

---

---

## INTRODUCTION

« Les noms sont de vraies médailles qui donnent, comme celles en métal, des renseignements précieux, pourvu qu'on sache les déchiffrer. »

CH. GRANDGAGNAGE.

L'étude de la plupart des noms géographiques de l'Afrique centrale présente d'intéressantes curiosités que les premiers explorateurs qui les recueillirent n'eurent le temps ni les moyens de trouver. Dans les contrées sauvages, comme dans les nôtres, les noms de lieux, de localités, de lacs, de montagnes, de rivières, ne sont pas composés de syllabes mortes, mais bien de termes vivants qui ont une signification se rapportant soit à la position, soit à une caractéristique propre, soit à un chef, soit encore à un fait historique. Ces noms sont donc plus appropriés que ceux qui leur furent souvent donnés par les découvreurs et il faut regretter qu'on ne les ait pas gardés tous et partout.

On se rend compte de la valeur historique autant que géographique de ces noms, en lisant les récits des premiers explorateurs qui découvrirent les régions connues jusqu'alors des seuls indigènes et de quelques trafiquants portugais et arabes.

Il va de soi que ces voyageurs européens ne pouvaient connaître tous les dialectes des peuplades nègres avec

lesquelles ils entraient en contact. Même s'ils possédaient quelques rudiments d'un idiome, il n'en restait pas moins qu'ils devaient se fier surtout aux dires de leurs interprètes. Mais la prononciation de ceux-ci présentait d'assez grandes divergences, soit qu'ils fussent étrangers au pays — Arabes, Swahilis, métis portugais — soit qu'ils fussent des Noirs n'appartenant pas à la tribu dont les Blancs traversaient les terres. Ajoutez à cela que toutes les oreilles sont loin de percevoir les sons de la même manière. De sorte que ces explorateurs — portugais, anglais, français ou allemands — ne pouvaient que transcrire la prononciation qu'ils entendaient. Ils la reproduisaient, chacun suivant la façon de s'exprimer dans son pays et avec les caractères et l'orthographe admis dans sa langue maternelle. Par exemple, CAMERON, voyageant dans le pays Lunda, en compagnie d'indigènes Ovimbundu, appelle la rivière Kasai le « Kassabe ».

Rien d'étonnant non plus que la confusion, provoquée par les différentes et souvent incorrectes manières d'épeler les mots entendus, les ait déformés lors de leur répétition, au point d'en modifier souvent le sens. Certes, au cours de leurs pérégrinations, nos explorateurs recherchaient la signification des noms attachés aux objets de leurs découvertes, mais comme pour la prononciation, ils devaient se fier à leurs interprètes, n'obtenant que des traductions toujours imprécises sinon inexactes. De là, les différentes interprétations d'un même vocable que l'on peut relever dans les écrits des voyageurs.

On sait que la signification donnée à certains noms dépend aussi de la façon d'interroger, les indigènes répondant suivant le sens commun aux races incultes, aux questions posées selon la logique des civilisés. Enfin, il faut tenir compte de la mentalité des africains qui, comme le disait LIVINGSTONE, « cherchent toujours à donner une réponse qui plaise ». Encore faut-il, pour

éviter toute fausse interprétation de certains noms, connaître suffisamment les us et coutumes des tribus rencontrées, voire les faits saillants de leur histoire, ce qui était rarement le cas de nos explorateurs <sup>(1)</sup>.

De nombreux noms portés sur les itinéraires des explorateurs ont été reproduits par les géographes dans leur forme erronée et nous les retrouvons tels sur nos cartes actuelles <sup>(2)</sup>. Comme ces noms ont acquis une notoriété

(1) Voici un exemple d'une curieuse méprise, due à une similitude phonétique et à l'ignorance d'une coutume, sur le sens de deux expressions entendues par D. LIVINGSTONE. Le 16 février 1854 se trouvant en pays Lunda, au village de Katema, près du petit lac Dilolo, le grand explorateur écrivait dans son journal *Missionary Travels*, p. 321) : « Je pense qu'à une certaine époque, ils [les Balunda] avaient dû importer quelque chose des Mahométans et, plus spécialement, une exclamation de surprise : « Allah ! » qui sonne comme le Illah des Arabes ; mais nous avons trouvé un peu plus loin, une autre forme de salut, d'origine chrétienne (?), « Ave-rie » (Ave Marie). Les salutations ont probablement devancé la foi. » Or, ces deux exclamations n'ont aucun rapport avec la foi des Mahométans ou des Chrétiens. On les entend encore de nos jours dans les villages lunda et baluba. Lorsque des blancs traversent un village, les jeunes gens et les enfants, en guise de salut, poussent un « Ala ! » retentissant, en agitant la main. Les indigènes marquent également leur surprise par ce terme « Ala ! » prononcé sur un autre ton. — Quant à « Ave-rie », LIVINGSTONE aurait pu en trouver une signification se rapprochant de la véritable, dans le récit que les voyageurs portugais MONTEIRO et GAMITTO firent de leur visite au chef Kazembe, en 1831. Le D<sup>r</sup> C. T. BEKE, dans son « Résumé » de leur voyage, écrivait (*The Lands of Cazembe*, p. 250) : « ... Ils se rendirent au tombeau des Muata et y trouvèrent un prêtre, assis les jambes croisées, avec les offrandes devant lui. Après être resté quelque temps silencieux et apparemment en profonde méditation, on l'entendit de temps à autre murmurer quelques mots et, à la fin, il s'écria d'une voix forte « Averie » (Hail !). GAMITTO dit que cette exclamation signifie « merci beaucoup » ; mais même si la signification véritable n'était pas connue, le contexte montre que le Muiné Mashamo [Gardien des Mânes] s'adressait à l'Esprit du Muata [défunt] et non aux donateurs des offrandes, car il se tourna ensuite vers ces derniers et dit : « L'Esprit remercie les Blancs, et le Cazembe Ampata de les avoir amenés ». Enfin il y eut de grands battements de mains et des cris « Averie » de la part des gens de Cazembe qui accompagnaient le groupe... » Et lors de la réception des voyageurs par le Kazembe « ... toute la suite se prosterna devant le souverain, se frottant le corps de terre, de la taille à la tête, et criant à plusieurs reprises « Averie ! »... » (*Id.*, p. 256). En effet, cette expression « Averie » — dont la graphie « A ! Vidye ! » en rend mieux la prononciation — est encore employée actuellement par les vieux indigènes baluba pour saluer leur grand chef, le Mulopwe : « A ! Vidye kalombo ! » s'écrient-ils en se prosternant, exclamation à peu près équivalente de notre « Dieu soit loué », le terme Vidye s'appliquant au Grand Esprit, que le Mulopwe est censé incarner.

(2) Dans une communication lue le 7 janvier 1889, le Rév. F. S. ARNOT disait

assez grande, il est trop tard pour rectifier ces erreurs du passé ; consacrés par l'usage, ils seront retransmis à la postérité qui sera, comme nous, trompée sur leur origine et leur signification. Tout ce qu'on peut faire, maintenant que les langues bantoues nous sont bien connues, c'est de préciser cette origine et cette signification. Ignorants que nous sommes de la provenance des peuplades centre-africaines, de leurs migrations, de leurs traditions, il est beaucoup de ces noms qui ne disent rien à notre oreille et ne peuvent être expliqués. Mais il en est d'autres dont la signification et l'origine apparaissent à travers le langage et certains faits et gestes. C'est ce que j'ai tenté de faire pour les noms **Unyamwezi, Tanganyika, Katanga, Garenganze, Moero, Bangweolo** et **Maniema**, toponymes apparus par des faits géographiques et historiques. Devenus familiers à la plupart des coloniaux du Congo ils intéressent particulièrement ceux du Katanga.

En glanant dans les écrits des premiers explorateurs de l'Afrique centrale et dans ceux de leurs commentateurs, j'ai pu réunir et coordonner des renseignements qui jettent un jour inattendu sur les informations orales recueillies par les voyageurs. C'est le fruit de ma petite récolte que je présente dans ces pages.

Sans prétendre être arrivé à une explication sûre et définitive des noms étudiés, les définitions étymologiques proposées pour la première fois, sont basées sur des références valables ou sur des faits indéniables, tous arguments en faveur des conclusions auxquelles je suis arrivé. Enfin, elles sont tout aussi logiques que celles qui furent admises jusqu'ici, parce qu'elles furent données par de

« ...Then, again, many wrong names have been inserted in maps because the traveller has not understood the language of the people. Thus, a stranger passing through Bailundu enquires the name of the chief's town standing on a prominent hill and the natives reply 'Kombala' which simply means 'At the capital'. (*Proc. of R. G. S.* Vol. XI, 1889, p. 74).

savants explorateurs dont l'attention se portait évidemment plus sur la découverte des contrées et des eaux qu'ils recherchaient que sur la signification réelle des noms cités par les hommes incultes qu'ils interrogeaient.

Je dois à M. Marcel WALRAET, conseiller-adjoint au Comité Spécial du Katanga, d'avoir pu rassembler une documentation aussi complète que possible. Qu'il trouve ici l'expression de ma vive gratitude.

Décembre 1953.

A. V.

## UNYAMWEZI

« Deux siècles et demi ont passé depuis que l'Europe a connu l'existence de l'empire de Monomoezi ; cependant, notre connaissance de ce pays ne s'est pas accrue durant ce temps et son nom même a sombré dans l'obscurité. »

W. D. COOLEY (1845).

La plus ancienne mention d'un royaume de « Mone-mugi » se trouve dans le récit de l'italien PIGAFETTA sur le Congo.

En 1590, le Portugais Duarte LOPEZ, après avoir parcouru l'Afrique pendant douze ans, vint à Rome envoyé par le roi du Congo, DON ALVARO, pour le représenter devant le Pape. Par l'intermédiaire de l'évêque Antonio MIGLIORE, il dicta la relation de ses voyages au polygraphe Filippo PIGAFETTA qui, en même temps, la traduisit en italien <sup>(1)</sup>. Dans cette relation, on lit, à propos des limites du royaume de Congo, qu'en tirant une ligne de la frontière orientale de ce royaume vers l'intérieur, on rencontre, à la distance de 150 milles, le Nil, qui traverse une contrée dominée par des seigneurs diffé-

(1) *Relazione del reame di Congo*, Roma, Appresso Bartolomeo Grassi, 1591. — Cet ouvrage a été traduit pour la première fois en français, d'après l'édition latine faite par les frères DE BRY, en 1598, par LÉON CAHUN, bibliothécaire de la Bibliothèque Mazarine, Bruxelles, 1883. Le livre est intitulé : *Le Congo. La véritable description du Royaume Africain appelé tant par les indigènes que par les Portugais, le Congo*, telle qu'elle a été tirée récemment des explorations d'Édouard LOPEZ, par Philippe PIGAFETTA qui l'a mise en langue italienne.

rents, quelques-uns sujets du prêtre Jean (des Éthiopiens), quelques autres du *Moénémugi*. Le peuple du Moénémugi fait le trafic avec le Congo d'une part, et avec Mombasa et Mozambique de l'autre. Quant à la situation du pays de ce peuple que, sur sa carte, LOPEZ place entre deux grands lacs, il précise :

« Outre ces trois royaumes côtiers de Chiloa, de Melinde et de Mombaza, quand on entre dans l'intérieur vers l'ouest, on trouve le grand royaume de Monémugi qui, vers le sud, sert de limite aux royaumes de Mozambique et de Monomotapa <sup>(1)</sup>, vers l'Occident s'arrête entre les deux lacs du Nil et, vers le Nord, va jusqu'aux confins de l'empire du Prêtre Jean » <sup>(2)</sup>.

Giovanni BOTERO, dans un ouvrage publié en 1592, un an plus tard que celui de PIGAFETTA, dit que

« ... ce prince (Monemugi) fut découvert par les Portugais, probablement durant les guerres qu'ils engagèrent si malencontreusement contre le Monomotapa » <sup>(3)</sup>.

Le père PIERRE DU JARRIC répète à peu près ce qu'avait écrit PIGAFETTA et conclut :

« L'empereur de Monemuge est amy des Roys qui tiennent la côte maritime, à cause du commerce dont il tire aussi beaucoup de profit » <sup>(4)</sup>.

On retrouve encore ce nom *Monemugi* dans un petit livre imprimé en 1654 <sup>(5)</sup>. Au chapitre intitulé « De l'Empire de Monoemugi », on lit ce passage :

« On l'appelle encore *Monemagi* et l'on lui donne pour limites vers le septentrion les païs qui relèvent du grand Négus des Abyssins,

<sup>(1)</sup> « L'Empire du Monomotapa commence aux Cafres et s'étend entre le quatorzième et le vingt-cinquième degrés de latitude méridionale, et même plus loin si, comme on le prétend, les États voisins ont été ses tributaires : DUBOIS-FONTANELLE, Choix d'anecdotes africaines, Paris, 1775, 4<sup>e</sup> partie, p. 125.

<sup>(2)</sup> Le Congo, Trad. de L. CAHUN, p. 202.

<sup>(3)</sup> Delle Relationi Universali, 1<sup>re</sup> partie, p. 146.

<sup>(4)</sup> Histoire des choses plus mémorables advenues tant en Indes orientales que autres païs de la découverte des Portugais, livre 2d, p. 156.

<sup>(5)</sup> Le tableau de l'Afrique par le sieur CHAULMER, p. 286.

vers le midi, Monomotapa et Mozambique ; à l'orient Mombaze et Quiloa ... ».

En 1671, le géographe hollandais DAPPER reprend aussi ce nom et il écrit :

« A l'est et au sud-est de Macoco il y a un autre royaume qu'on (appelle) *Monoemugi* ou *Nimeamaye*. On dit qu'il s'étend jusqu'aux confins de Mombase, de Quiloe, de Soffale et de Mosambique » (1).

Beaucoup plus tard, en 1845, le géographe W. D. COOLEY, dans *The Geography of N'yassi* (2) écrit :

« Deux siècles et demi ont passé depuis que l'Europe a connu l'existence de l'empire de Monomoezi ; cependant notre connaissance de ce pays ne s'est pas accrue durant ce temps, mais son nom même a sombré dans l'obscurité. On suppose que ce puissant empire occupait le vaste espace compris entre le Monomotapa, l'Abyssinie, le grand lac (ou les lacs, suivant les théories de l'époque), et la côte orientale ; qu'il était continuellement en guerre avec ses voisins de l'intérieur, mais maintenait la paix avec les états côtiers pour les besoins de son commerce. »

Et, à propos du nom, COOLEY note :

« Le nom *Monomoezi*, ou, peut-être, comme il devrait être écrit : *M'wana M'wézi*, est une dénomination politique, *M'wana* impliquant la souveraineté. Du Congo à Zanzibar, ce mot prend diverses formes : *Mani*, *Mueni*, *Mwana* et *Buana*, ce dernier signifiant « maître » en swahili. Cependant la signification primitive du mot, qui est toujours préfixé au nom du pays donnant le titre, est probablement très différente. Les géographes du dix-septième siècle prirent soin de souligner le fait que l'empire de Monomoezi se trouve immédiatement autour des Montagnes-de-la-Lune. Ils se seraient réjouis s'ils avaient su que *moezi*, signifie, en swahili et mucaranga, « la lune » — en Bunda, *riégi* ou *moégi*. »

Comme nous allons le voir, les géographes du XIX<sup>e</sup> siècle n'ont pas manqué de faire le rapprochement, et le mot « Mwezi » n'étant connu que pour signifier « lune », la confusion se fit tout naturellement.

(1) Description de l'Afrique traduite du flamand, d'O. DAPPER, p. 359.

(2) *The Journal of the R. G. S.*, vol. XV, 1845, pp. 211 et 212.

Richard F. BURTON, dans son ouvrage *The lake regions of Central Africa* (1860) (1), traite longuement de l'étymologie du mot *Unyamwezi* et, entre autres choses, il écrit ceci :

« ... tous les auteurs portugais appellent la peuplade *Monemugi* ou *Mono-emugi* ; M. COOLEY préfère *Monomoezi*, qu'il fait dériver de « Munha Munge » ou « maître du monde », le titre d'un grand roi africain de l'intérieur, célébré par l'historien DE BARROS. M. MACQUEEN (« *Geography of Central Africa* ») qui donne aussi : *Manamoise*, déclare que « *Mueno-muge*, *Mueno-Muize*, *Monomoise* et *Uniamese* » se rapportent au même lieu et au même peuple, comprenant une grande étendue de pays à l'intérieur de l'Afrique : il explique que le mot a été traduit erronément par « les grands Moises ou Mcvisas ». Le Rév. M. ERHARDT affirme que pour la facilité de la prononciation, les marchands de la côte ont tourné le nom « *Wanamesi* » en « *Waniamesi* » ce qui induit aussi le lecteur en erreur. Le Rév. LIVINGSTONE endosse l'erreur de MM. MACQUEEN et ERHARDT : « Les noms *Monomoises*, prononcés également *Monemuigis* et *Monomuizes*, et *Monomotapistas*, quand ils sont appliqués aux tribus, sont exactement comme si nous nommions « the Scotch, the Lord Douglases »... *Monomoizes* a été formé de *Moiza* ou *Muiza*, le singulier du mot *Babisa* ou *Aiza*, le nom propre d'une grande tribu du nord. ... Enfin, M. GUILLAIN fixe correctement le nom du peuple comme étant *Oua-nyamouezi*, mais en désignant la contrée « pays de *Nyamouezi* » il montre peu de connaissance des dialectes zanguiens... Un nom qui est altéré aussi contradictoirement mérite une explication. *Unyamwezi* est traduit par Dr. KRAPF et le Rév. Mr REBMANN « *Possessions of the Moon* ». Le *U* initial, préfixe causal et locatif, indique le pays, *nya* = de (2), et *mwezi*, prononcé *m'enzi* avec semi-élision du *w*, signifie la lune ».

BURTON arrête là son explication qu'il tient des missionnaires eux-mêmes à qui il rendit visite, avec SPEKE, avant d'entreprendre l'expédition qui devait aboutir à la découverte du lac Tanganika.

Mais COOLEY reprend cette explication et, avec rai-

(1) Chap. XII, vol. 2, pp. 2 et 3.

(2) Le R. P. BÖSCH explique que « la particule *nya* pourrait venir du *Kiha*, c.-à-d. de la langue usitée dans le pays de *Buha* ou *Uha* ; elle donne au mot qui suit le sens du génitif : en français on la traduit par la préposition *de*. » (Les *Banyamwezi*, p. 9).

son, fait remarquer que les indigènes ne connaissaient pas ce nom *Unyamwezi* pour désigner leur pays ; ils se servaient du nom de leur chef, le *Moénémoézi* (Mwene Mwezi), ou plutôt, se disaient les gens de Moénémoézi. Avant le D<sup>r</sup> KRAPF, le mot « Unyamwezi » n'avait jamais apparu dans un écrit et c'est lui, dit COOLEY, qui l'a inventé (1).

Sans doute, ce missionnaire s'est souvenu que PTOLÉMÉE avait situé les sources du Nil dans les *Lunae Montes*, qu'il plaçait dans la région des grands lacs, voisine, pensait-il, de l'Unyamwezi ; et ainsi, cette contrée, que les aborigènes appelaient « Pays-de-Mwezi », devint « Pays-de-la-Lune ». Les explorateurs et les géographes adoptèrent avec empressement cette appellation, sauf COOLEY. Celui-ci, dans un article sur « Claudius Ptolemy and the Nile... and the authenticity of the mountains of the moon » (2) écrit qu'il doute de l'existence de ces Monts-de-la-Lune, assumant l'origine du nom à une interpolation ou à quelque confusion entre deux mots de même consonance mais de différente signification. Th. SIMAR partage l'avis de COOLEY et, dans son étude très fouillée sur *La géographie de l'Afrique centrale dans l'Antiquité et le Moyen-Age*, il écrit :

« Les montagnes de la Lune ne figuraient pas dans le texte primitif de Ptolémée ... C'est probablement une glose ou note marginale qui s'est glissée dans le texte à un moment déterminé ... Je me suis étendu assez longuement sur cette question des montagnes de la Lune afin de montrer que ces notions, inconnues au temps de Ptolémée, ne se sont infiltrées dans les cercles érudits d'Alexandrie ou de Byzance que vers le IV<sup>e</sup> siècle de notre ère. C'est aussi à Byzance ou à Alexandrie, où se conservait l'œuvre gigantesque de Ptolémée, que s'introduisit, dans le texte du livre IV, chapitre VIII, la glose fameuse qui fut, depuis lors, attribuée au grand géographe... Nous croyons avoir montré à l'évidence que Ptolémée n'eut jamais connaissance de ces montagnes et nous espérons que cette légende aura vécu » (3).

(1) *The Athenaeum*, « The Land of the moon », 1860, p. 823.

(2) *The Athenaeum*, 1854, p. 402.

(3) *La Revue Congolaise*, 1912-1913, pp. 96, 97, 99.

Dans un autre article, *African discovery* (1), COOLEY précise que les monts Kilimandjaro (2) et Kénia, dont les missionnaires KRAPF et REBMANN révélèrent l'existence en 1848-49, réputés les sommets des « Monts-de-la-Lune »... « sont loin du bassin du Nil, ne sont ni dans ni près de la contrée appelée Monomwezi et que ce nom ne signifie pas le Pays-de-la-Lune ».

LIVINGSTONE donne à son tour une signification du nom des habitants de l'Unyamwezi (3) :

Le nom Banyamwezi proviendrait d'un ornement d'ivoire ayant la forme de la nouvelle lune, suspendu au cou, avec une corne allant d'une épaule à l'autre. Ils croient qu'ils viennent de la côte, du vieux Mombas (?), et quand on leur demande qui ils sont, ils disent : « Nous sommes les gens de l'ornement-lune ». ... Le préfixe *Nya* dans Nyamwezi paraît signifier un lieu ou une localité, comme *Mya* sur le Zambèze. Si le nom se rapportait à « l'ornement-lune », comme ces gens le croient, leur nom serait Ba- ou Wa-mwezi ; mais Banyamwezi signifie probablement les Ba — ceux ou gens — , Nya, — localité — , Mwezi, — lune — , gens de la localité lune ou pays de la lune.

A ce propos, le R. P. BÖSCH, dans sa monographie *Les Banyamwezi*, écrit (p. 3) :

« Nous trouvons cette hypothèse très invraisemblable. Le bijou en question est appelé *Kirumbi* ; il est fait avec des dents d'éléphants ou d'hippopotames ; autrefois il était beaucoup en usage, paraît-il ; maintenant, il devient de plus en plus rare. Le mot *Kirumbi* n'a rien de commun avec le mot *Mwezi* ».

(1) *The Athenaeum*, 1863, vol. 2, p. 178.

(2) Le col. GRANT qui accompagnait SPEKE dans l'exploration du lac Victoria écrit que la vraie prononciation de ce nom est *Kilimangao* (*kilima* = montagne, *ngao* = bouclier) : « ... a conical volcanic or peak rising above the country, in the same way that the boss or centre part in some shields rises above the shield ». (*The Journal of the R. G. S.*, vol. 42, 1872, p. 258).

(3) Livingstone's last Journals, vol. II, p. 180.

Quant à la particule *nya*, il ne s'agit pas d'un nom de lieu ou de localité ; elle traduit simplement la préposition française *de* (voir note 2 p. 11).

Charles T. BEKE avait combattu les affirmations que déjà COOLEY avait émises dans son fameux ouvrage « Inner Africa laid open » (1). Et pourtant, c'est COOLEY qui, à mon avis, avait raison, quand il écrivait que la traduction de *mwezi* par *lune* est basée sur un abus d'analogie et est une étymologie « lunatique », provenant de l'ignorance de l'histoire du peuple qui attacha ce nom à son pays, sans jamais avoir fait aucune relation entre ce pays et le satellite de la terre, ni fait de son chef le « Maître de la lune ». On sait que « muene », dans les dialectes bantous, implique l'idée de seigneur, de maître, de possesseur.

Les Portugais, dit COOLEY, apprirent vite que, dans les noms Mono-motapa et Mono-emugi, le premier mot Mono, Muna ou Muene, désigne un souverain. Le roi de Portugal est connu à travers le continent comme Muene Puto. Dans deux de ces exemples, le second mot est le nom du territoire. Alors pourquoi pas aussi dans le troisième ? Si *Muenemoezi* est « le possesseur de la lune » sûrement le territoire est « la lune » et non la « possession de la lune » (2).

A propos du mot *muene*, STANLEY dit : « Il doit être mentionné que Mani, Mana, Mono, Moeni, Muini, Muinyi, sont tous des préfixes, synonymes de : seigneur, prince, et quelquefois de : fils » (3).

En 1610, le P. DU JARRIC écrivait déjà :

« ... Elle (la province Bemba du royaume de Congo) est divisée en plusieurs seigneureries : et ceux qui les gouvernent s'appellent *Mani*,

(1) The sources of the Nile, par CH. T. BEKE, Londres, 1860, Chap. XIV.

(2) Inner Africa laid open. Note pp. 64 et 65.

(3) Through the dark continent, Londres, 1879, p. 321.

qui veut dire Seigneur en leur langue. D'où l'on entendra que ceux qui appellent ce royaume *Manicongo*, se trompent : car le nom propre est *Congo* et *Manicongo* veut dire Seigneur de Congo, qui est le titre appartenant au Roy seul » (1).

\* \* \*

La signification de Muene étant connue, quelle pourrait être celle de *mwezi*, autre que « lune » ?

Voici d'abord celle que les majors MONTEIRO et GAMITTO, qui visitèrent Kazembe en 1831-32, ont donnée (2) :

... Peut-être que ce nom de Monoemuge vient de Muene-Muzi, entendu fréquemment par les découvreurs portugais. Sans chercher à trancher définitivement ce point, nous pensons que ce nom signifie littéralement maître, seigneur, propriétaire ; actuellement encore les autres petits Mambos (chefs), nous les appelons « Muéné-muzi » sinon « Muéné-zico » qui veut dire : maître de la terre... Le Muéné-muzi ou Baba est responsable des actions d'un individu quelconque habitant le Muzi.

Luciano CORDEIRO, à propos de Muéné-Congo, donne aussi une explication qui pourrait s'appliquer à *Muéné-mugi* (3) :

« C'est par erreur que l'on dit et que l'on écrit *Mani-Congo*. La dénomination véritable est *Muéné-Congo* et par abréviation *Ne Congo*. Ces mots signifient : « prince, propriétaire de la terre » (*Muéné-inchi* ou *muéné-chi* : le propriétaire de la terre) ».

(1) *Op. cit.*, 2<sup>e</sup> Livre, p. 7. — Un autre exemple de l'équivalence de Mono, Mani, Mwene, se retrouve dans le nom déjà cité de Monomotapa dont la signification est Mwene Mutapa, c'est-à-dire : le Seigneur qui a le droit de tuer en tranchant la tête. Le verbe *ku-tapa* s'emploie encore actuellement dans ce sens chez les Lunda et les Kanyoka. — Le Père LAURENT DE LUCQUES (1700-1717) écrit que les *mani* étaient les gouverneurs des territoires de la principauté de Sogno (voir mémoire de Mgr CUVELIER, I. R. C. B., Section des Sciences morales et politiques, 1953, Tome XXXII, fasc. 2, p. 125).

(2) O. Muata Cazembe, Lisboa, 1854, p. 83.

(3) L'hydrographie africaine, note 13, p. 12.

Le Monomugi de LOPEZ et de ceux qui le suivirent pourrait donc être tout simplement le titre que l'on donne actuellement encore au chef d'un village ou au chef d'une terre : *Muene-muji* ou *Muene-nchi* (*muji* ou *mushi* = village, et *inchi* ou *nchi* = sol, terre en tant que région habitée). Le mot *muge* ou *mugi* (*muje* ou *muji*) est plus près de *mushi* que de *mwezi* <sup>(1)</sup>.

Mais ce n'est là qu'une interprétation, car la véritable signification du mot *mwezi* est la suivante, et ce fut STANLEY qui la donna. Dans son premier livre *Comment j'ai retrouvé Livingstone*, voici ce qu'il écrit à propos du nom Unyamwezi <sup>(2)</sup> :

« Qu'on me permette de différer d'opinion avec les écrivains qui ont traduit le nom d'*Ounyamouézi* par celui de *Terre de la Lune*. MM. KRAPF et REBMANN, qui ont eu la gloire d'appeler l'attention des géographes sur cette partie du centre de l'Afrique, admettent cette version, d'après la règle dont nous avons parlé : *ou* signifiant toujours le *pays*, *nya* étant la préposition *de*, et *mouézi* désignant la *lune*. Le capitaine BURTON, linguiste érudit, semble incliner vers cette interprétation ; le capitaine SPEKE l'adopte sans hésiter. Avec tout le respect que je dois à ces gentlemen, dont le savoir est beaucoup plus profond que le mien sur tout ce qui concerne l'Afrique, je ferai remarquer à ceux qui s'intéressent aux questions subtiles que, dans le cas actuel, on a appliqué une définition *kisouahili* à un mot *kinyamouézi*. En souahili, le pays qu'on voudrait nommer : « Terre de la lune » s'appellerait simplement *Oumouézi*. *Ounyamouézi* est un mot d'un autre dialecte et ne peut pas s'interpréter d'après le sens que lui donnerait un idiome étranger. Si, d'ailleurs, nous prenons le *kisouahili* pour base, ce nom voudra aussi bien dire « terre du voleur » puisque dans cette langue *mouézi* désigne à la fois un voleur et la lune <sup>(3)</sup>. M. DESBOROUGH COOLEY, dit BURTON, choisit une autre version et traduit par « maître du monde » le nom d'*Ounyamouézi*, qu'il écrit

(1) Le P. BÖSCH écrit que « Le mot Monemugi semble être une déformation du mot *Munamgi* qui signifie : chef de maison, chef de famille. » (*Op. cit.*, p. 5).

(2) Chap. XV, p. 405.

(3) E. TRIVIER, dans : *Mon voyage au continent noir* (Bordeaux, 1891, p. 174), prétend que STANLEY se trompe « lorsqu'il assure qu'en langage souahili le mot *Ounyamouézi* signifie « Terre de la Lune » ou « Terre du voleur » : ce dernier qualificatif se dit *mouivi*, non *mouézi*. » Or, STANLEY a raison ; en *kiswahili*, voleur se traduit par *muivi* et aussi par *muizi* ; au pluriel : *wezi*.

Monomoézi. Je préfère cette interprétation à celle du capitaine ; cependant je n'en accepte pas les termes. Autant que j'ai pu le savoir par les indigènes et par les Arabes les plus instruits, le pays s'appelait autrefois Oukalanganza (1). Il eut pour monarque un prince du nom de Mouézi, qui fut le plus grand de tous ceux qui l'ont gouverné et de tous les chefs qui, à la même époque, régnaient sur les peuplades voisines. Pas un de ses ennemis qui pût lui résister à la guerre, pas un roi qui ait jamais eu autant de sagesse. Quand il mourut, l'empire, dont il était l'unique souverain, s'étendait depuis l'Ouhyanzi jusqu'à l'Ouvinza. Ses fils se disputèrent le pouvoir et chacun d'eux, arrachant un lambeau du royaume, s'en fit un domaine qui, avec le temps, prit le nom de son nouveau chef. Toutefois, la partie centrale de l'Oukalanganza, plus considérable que les districts perdus, resta entre les mains de l'héritier légitime ; ceux qui l'habitaient furent dès lors désignés sous le nom d'« Enfants de Mouézi », et leur province fut appelée *Ounyamouézi*, de même que tous les territoires détachés se nommaient pays de Konongo, de Sagazi, de Simbiri, etc... A l'appui de cette tradition, que m'a racontée le vieux chef de Masange, je rappellerai que le souverain actuel de l'Ououndi porte de nom de Mouézi, et qu'en Afrique, la majeure partie des villages sont désignés par des noms de chefs. ... Décidément, je n'accepte pas la traduction poétique de Terre de la Lune, ou l'appellation malsonnante de Pays du Voleur. Pour moi, *Ounyamouézi* veut dire tout simplement terre de Mouézi ».

BURTON lui-même, dans sa communication « On the lake regions of Central Africa » (*Proceedings of the R. G. S.* 1859, Vol. 29, p. 168) admit cette interprétation en déclarant :

Mwezi, la « lune », est employé également comme nom propre par les individus : ainsi en 1858, le chef de l'Urundi était appelé Mwezi. Unyamwezi peut donc signifier « Possessions de Mwezi ».

Mgr GORJU, dans le récit de ses voyages *En zigzags à travers l'Urundi*, confirme ce fait et écrit que *Mwezi* était l'un des quatre noms ou titres que pouvaient porter

(1) Oukalanganza = Garanganza = Garenganze. Voir ce nom, *infra*, p. 65, notamment « Description of Uniamuesi » par BROYON, p. 70.

les rois de l'Urundi issus d'une même origine (1). Ainsi, en 1858, le souverain de l'Urundi s'appelait Mwezi, et en 1889, les Allemands eurent affaire avec le fameux Mwezi-Kisabo qui leur résistait (2).

Le Dr Oscar BAUMANN confirme le fait également, dans le rapport qu'il adressa à l'Association antiesclavagiste allemande, lorsqu'il écrit à propos des « Montagnes de la Lune » (3) :

« ... Or, chose remarquable, ces sources (du Nil) et leurs environs sont tenues par les Warundi, en particulière vénération. C'est là, dans un épais bocage d'arbres séculaires, situé au centre du flanc herbeux d'une montagne, que jadis on célébrait les funérailles des *Mwesi* décédés, qu'on enterrait au sommet d'un pic escarpé... Les montagnes qui entourent les sources du Nil-Kagera, et que hantent les esprits des *Mwesi* défunts, sont appelées par les Warundi : *Misozy a Mwesi*, les Montagnes-de-la-Lune ». Il devait dire les *Montagnes de Mwezi*, comme on doit dire pour Unyamwezi : le *Pays de Mwezi* et non : le *Pays de la Lune* ».

La coïncidence de l'hypothèse attribuée à PTOLÉMÉE sur la situation des *Lunae Montes*, avec l'existence des *Montagnes de Mwezi*, est fort curieuse. Le géographe James MACQUEEN, dans la conclusion de son étude intitulée *Captain Speke's discovery of the Source of the Nile* (4) écrivait à propos de ce surnom :

... Concernant les Montagnes-de-la-Lune, nous n'avons jamais trouvé un récit, ancien ou moderne, indiquant de quelque manière pourquoi les montagnes, dans la région mentionnée, étaient ou furent ainsi désignées. Nous croyons que le nom (de la lune) est

(1) D'après le R. P. BÖSCH, ces quatre noms seraient : Ntare, Mwezi, Mutaga, et Muambutsa (*Op. cit.*, p. 7). Les Banyamwezi ayant la même organisation politique que les Barundi, il est probable que quand les Portugais ou autres voyageurs apprirent qu'il existait un royaume *Monemugi* (Mwene Mwezi), c'était un prince Mwezi qui en était le Chef.

(2) L'occupation allemande dans l'Urundi, par P. RYCKMANS, Brux. 1953.

(3) *Le Mouvement géographique*, 1893, n° 19, p. 79.

(4) *The Nile Basin*, London, 1864, Part II, p. 181.

tenu en grande vénération dans toute l'Afrique tropicale. A la pleine lune on peut dire que toute la population de l'Afrique, vieux et jeunes, sont chaque nuit, et durant plusieurs nuits consécutives, occupés à chanter, danser et festoyer. De même, partout, quand ils parlent ou qu'ils montrent une haute montagne, ils disent « Lune Montagne » ; et, quand ils parlent d'une montagne très haute, ils disent « Lune-lune Montagne ». D'où probablement le nom de Montagne de la Lune pour indiquer toute haute montagne.

Mais TH. SIMAR nous donne l'explication la plus plausible de ce surnom :

« Il existait au V<sup>e</sup> siècle, écrit-il, une version répandue à Constantinople, d'après laquelle le Nil jaillirait de « Montagnes lunaires ». Ces montagnes étaient appelées ainsi à cause de leur hauteur, c'est-à-dire qu'à cause de leur altitude élevée, leurs sommets, recouverts de neige, apparaissaient dans tout leur éclat aux yeux des voyageurs éblouis et recevaient, pour cela, le surnom de « Quamar » ou brillants, ou monts de la lune, suivant la traduction grecque » (1).

\* \* \*

Le R. P. BÖSCH, dans sa monographie *Les Banyamwezi*, se demande quelle est l'hypothèse la plus probable parmi toutes celles qui ont été émises sur l'origine et la signification du mot Bunyamwezi ou Unyamwezi (Bu=U) ?

(1) J. MACQUEEN a fait la remarque suivante sur la traduction grecque : « Ptolémée est le premier auteur qui a fait connaître ces montagnes au monde et, avant d'émettre des théories à ce propos, il eût été bon pour certains de considérer soigneusement ce que Ptolémée a réellement dit à ce sujet. Comme plusieurs mots et opinions ont été mis dans sa bouche, qu'il n'a jamais fait entendre, il se peut qu'il ait été dénaturé ou mal compris sur cet important sujet également, et que le monde, irréfléchi comme on sait qu'il l'est, a poursuivi un fantôme qui n'a jamais existé. En conséquence, nous avons recherché le passage intéressé. L'expression employée nous apparaît digne de remarque. C'est « Selénès Oros », « Lune Montagne », et non *Montagnes* de la Lune, comme on le dit depuis des siècles. Mais, de peur de nous tromper, nous avons attiré l'attention d'un savant d'Oxford sur ce point, et il nous a dit que « Selenes Oros », *Lune Montagne*, au singulier, était la correcte interprétation » (*Op. cit.*, pp. 129 et 130).

Il trouve celle :

« Pays-de-Mwezi et non Pays-de-la-Lune comme on est porté à dire et à interpréter d'après le génie des langues Bantu... plus fondée que les autres, basée qu'elle est sur des données historiques et ethnographiques qui sont communes aux Banyamwezi et aux peuples qui les avoisinent à l'Occident » (p. 7).

Mais il ne s'en contente pas et il écrit (p. 8) :

« Cependant, ... je crois pouvoir la laisser de côté pour en admettre une autre plus simple et plus raisonnable et, pour cela, je me base uniquement sur la façon de parler des indigènes <sup>(1)</sup>. Les Banyamwezi sont des Occidentaux par rapport aux peuples de la Côte ; il semble donc tout naturel de les appeler tels. Partout existe l'habitude de dénommer les peuples d'après leur position géographique ; dans leurs relations entre eux, ils ne se dénomment pas autrement. Ils parlent toujours de Basukuma (habitants du Nord), de Banakiya (habitants de l'Est), de Badakana (habitants du Sud), de Banyamwezi (habitants de l'Ouest)... La nouvelle lune est visible à l'Ouest comme le soleil se lève à l'Est ; l'Ouest, c'est le côté de la lune. Les Occidentaux sont donc les « Hommes du côté ou de la direction de la lune » <sup>(2)</sup>. Ainsi entendu, ce nom de Banyamwezi est relatif et son origine ne peut venir que de l'Est, c.-à-d. de la Côte ».

Et de conclure (p. 9) :

« Cette explication résout la question sans faire intervenir les Montagnes de la Lune, ni les Arabes ; elle correspond à la façon de penser et de parler des indigènes ; elle explique tout sans accumuler les difficultés ».

A mon avis, cette explication est par trop simple et elle n'explique rien du tout. Elle ne tient aucun compte des écrits des géographes et des témoignages des pre-

<sup>(1)</sup> Cette interprétation a déjà été donnée dans l'article « African Philology » paru dans *The Athenaeum* du 24 mai 1902 (Vol. 1, 1902, p. 655).

<sup>(2)</sup> BROYON dit que les Wasumbwa étaient appelés « Wanamueri gens de l'Ouest » et non « Wanamwezi » (Cf. *infra*, p. 70). Ce que confirme Antoine Munongo, petit fils de Msiri, dans la traduction d'un chant des Bayeke : « ... *Twabutwa bana ba Mweri* = Nous sommes nés enfants de l'Occident. » Mais Mweri, comme Mwezi, nous paraît être le nom d'un Ancêtre (*Bull. des Juv. Ind.*, Elisabethville, 1952, n° 10, p. 294).

miers voyageurs européens qui découvrirent le pays ; jamais les indigènes ne leur ont donné cette signification du nom du pays qui, comme nous l'avons vu, était désigné par le nom du chef, et non par sa situation géographique. Car, quoique en dise le R. P. BÖSCH, les indigènes n'ont pas l'habitude « de dénommer les peuples d'après leur position géographique ». Au contraire, s'ils veulent préciser une position géographique, ils citent la peuplade qui l'occupe, toujours par rapport au soleil et non à la lune. Ainsi, les Kanyoka (territoire de Kanda-Kanda) disent du soleil qu'il se couche « chez les Bakete », leurs voisins de l'Ouest ; mais ce nom de tribu ne signifie ni soleil ni Ouest. Et les Bayeke de Msiri, originaires de l'Unyamwezi, n'ont jamais désigné leurs voisins, proches ou éloignés, par la situation géographique de leurs terres.

STANLEY a prouvé que Unyamwezi signifie bien « **Pays de Mewzi** » et d'autres voyageurs, venus après lui, ont confirmé cette appellation qui est la seule à retenir.

\* \* \*

Quant à la signification du titre de *Mwezi*, il me paraît qu'elle peut être rendue par la traduction du radical du verbe *ku-weza* = être capable, pouvoir ; nous retrouvons également cette racine *weza* dans le terme désignant l'Être Suprême, le Grand Esprit Tout-Puissant, chez d'importantes peuplades bantoues : Maweji, Mawezi, Kabeza, Leza, etc. Ainsi, Mwezi signifierait : le Fort, le Puissant, et Unyamwezi « Pays du Puissant (Chef) ».

## TANGANYIKA

« Cartographers in Afric's maps  
With savage pictures fill the gaps,  
And o'er the inhospitable downs,  
Place elephants instead of towns. »

J. SWIFT (1726).

La recherche des sources du Nil a passionné les savants géographes depuis la plus haute antiquité. Pour les trouver, ils se sont intéressés à l'hydrographie de l'Afrique centrale. C'est à ce titre que cette recherche est liée à la découverte du lac Tanganyika.

Sans remonter au delà de l'ère chrétienne, tous les hommes les plus éminents en géographie ont fait sortir le grand fleuve de lacs situés en Abyssinie. MARIN DE TYR prétendit que les lacs se trouvaient dans la zone côtière, mais CLAUDE PTOLÉMÉE, vers l'an 138, combattant cette prétention, plaça à l'intérieur du continent, deux « Paludes Nili », au sud de l'équateur, entre les 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> degrés. Ces lacs étaient censés recevoir les eaux des « Lunae Montes » à la fonte des neiges.

« Comment le géographe d'Alexandrie a-t-il pu entendre parler de deux lacs qu'il a considérés comme étant les sources du Nil ? » A cette question qu'il pose, SPEKE, découvreur du Tanganyika avec BURTON, répond (1) :

Il est évident que cela ne pouvait venir par la voie du Nil, car l'Anthropophagie barrait toute communication dans cette direction. Mais la route de

(1) « What led to the discovery of the Source of the Nile. » Journal of a cruise on the Tanganyika Lake, 1864, p. 202.

Zanzibar au lac Tanganyika et au Victoria N'yanza, très probablement, était maintenue ouverte par les trafiquants, « Hommes du pays de la Lune », et, par conséquent, les deux lacs pouvaient être situés à l'est et à l'ouest l'un de l'autre, pour correspondre aux deux branches du Nil de Ptolémée ».

A ce propos, TH. SIMAR écrit :

« En définitive, les grands lacs du centre africain devaient être connus avant Ptolémée. L'intensité du commerce qui régnait sur la côte orientale jusqu'au delà de Zanzibar avait provoqué des relations entre les marchands grecs et les trafiquants arabes et augmenté singulièrement les connaissances africaines » (1).

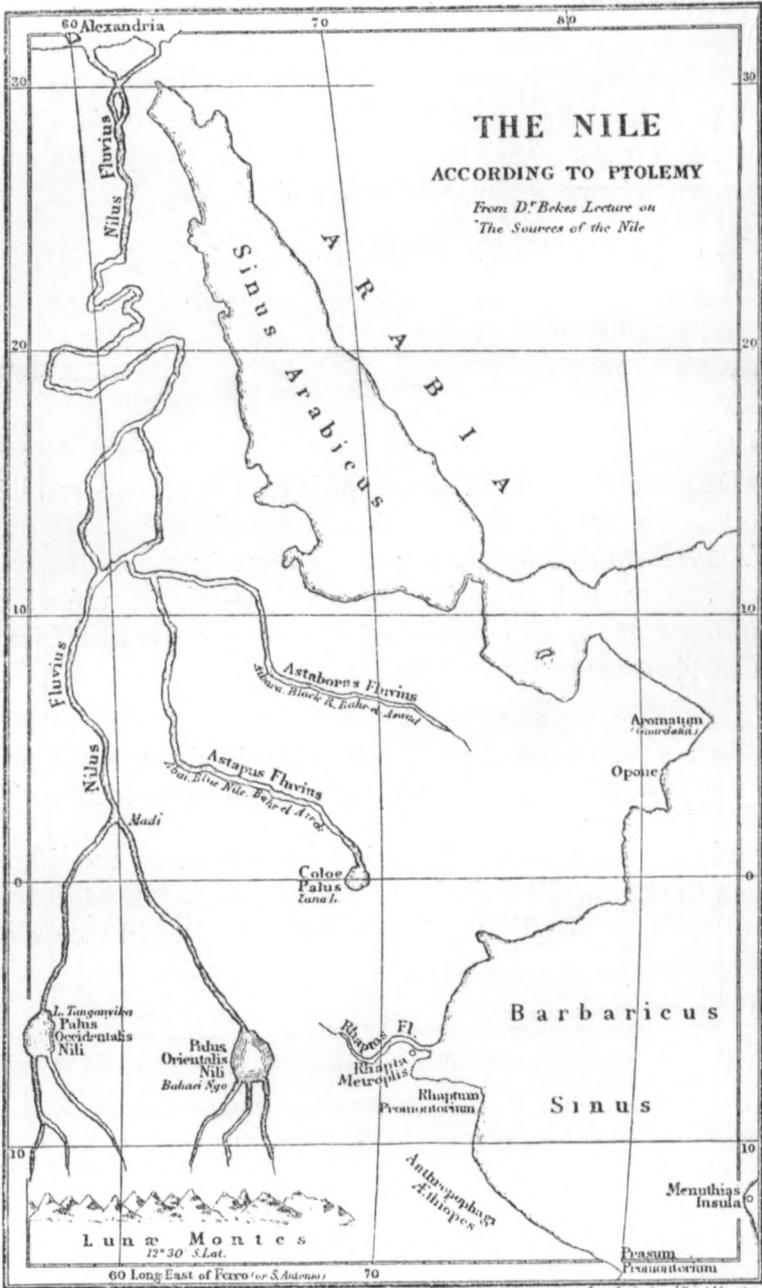
Dans l'édition de la *Géographie* de PTOLÉMÉE, publiée vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle, était annexée une carte dite d'AGATHODEMON — nom grec du dieu égyptien KNEPH, symbole du Nil — et l'auteur d'un article intitulé « Monuments of the discoveries of the Portuguese in Africa » (*The Athenaeum*, vol. 1870, p. 143) en dit :

... Et cette même carte de 1489 comprend le cours du Nil, avec ses deux lacs alimentés chacun par plusieurs sources venant des Montagnes-de-la-Lune (2).

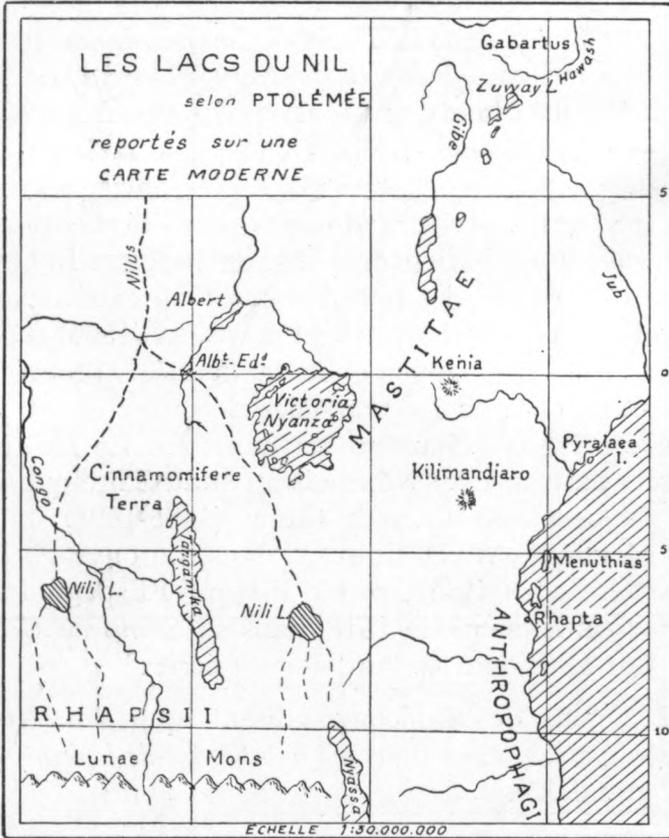
Dès le VIII<sup>e</sup> siècle, les géographes arabes modifient le système de PTOLÉMÉE des sources du Nil et introduisent dans l'hydrographie du fleuve un grand lac qu'ils

(1) *Op. cit.*, p. 94.

(2) R. F. BURTON, dans son étude intitulée « Tanganyika to be Ptolemy's western Lake Reservoir », reconnaît le lac Tanganyika dans celui de ces deux lacs situé le plus à l'ouest. Il s'appuie d'abord sur ce passage de l'ouvrage du Dr BEKE : « Tandis que dans la carte insérée dans les *Sources of the Nile* j'ai marqué Tanganyika comme étant la limite « pas impossible » du bassin du Nil, je suis maintenant porté à placer ce lac dans les limites probables de ce bassin, et d'en faire le cours supérieur de la Rivière Géante d'Égypte. » Et dans sa conclusion il poursuit : « Confiant dans sa sagacité (de Ptolémée) je ne puis que croire que le Tanganyika est le réservoir du Père Nil. » Et encore : « Que le Tanganyika est la tête (top-head) ou réservoir — pas la source — du Grand Nil... je n'en doute guère. » (*The Nile Basin, Part I*, pp. 47, 64, 65).



Carte 1. — Le Nil de Ptolémée, d'après D<sup>r</sup> Ch. T. BEKE.



Carte 2. — Les lacs du Nil selon Ptolémée, d'après E. G. RAVENSTEIN.  
 (Scottish Geographical Magazin, 1891).

placent sous l'Équateur. La première carte arabe fut construite par ALMAMOUN (ou EL MA'MUN). Le colonel GRANT, à la réunion de la Société royale de Géographie de Londres du 29 novembre 1875 (*The Geographical Magazine*, vol. III, 1876, p. 25), déclarait que « les lacs de l'Afrique centrale étaient connus des géographes déjà en 833, car dans la *Tabula Almamuniana* de cette date, et aussi dans la carte de ABUL HASSAN, de 1008, on voit le Nil sortant d'un lac nommé *Lacus Kura Kavar*, avec le mont *Komr* (Djebel Kumri), à la latitude 7° Sud ». Il ajoutait que plusieurs cartes anciennes, montrant des lacs avec leurs affluents, ont été mentionnées dans la *Géographie du Moyen-Age* de JOACHIM LELEWEL.

Après la reconnaissance des côtes africaines par les navigateurs portugais, JUAN DE LA COSA (1500) reprend dans sa célèbre mappemonde la donnée arabe, en la faisant cadrer avec les nouvelles découvertes, et place le lac central à la hauteur de Zanzibar. Le lac donne toujours naissance au Nil, mais aussi au Zaïre que viennent de découvrir Cam et Gama (1485-1498).

Le géographe W. D. COOLEY, dans son ouvrage *Inner Africa laid open* (1852, p. 65) dit que l'Espagnol FERNANDEZ DE ENSICO, en 1518, dans sa *Suma de Geographia*, fait allusion à ce lac lorsqu'il écrit :

Les gens de Manicongo disent que leur rivière (Zaïre), a sa source dans les *montagnes-de-la-lune*, dans un grand lac.

Le célèbre historien portugais JEAN DE BARROS (1552) adopte ce lac central pour base de l'hydrographie africaine (Décade I, liv. X, chap. I) et il nous dit que de ce lac :

...Sortirent le Nil, le Zaïre, et la grande rivière qui entoure Benomotapa, ainsi que beaucoup d'autres (cours d'eau) sans nom. C'est une mer d'une telle

étendue qu'elle peut être naviguée par plusieurs vaisseaux... Selon les indications reçues de Congo et de Sofalah, le lac doit avoir une centaine de lieues de longueur <sup>(1)</sup>.

Dès lors, tous les cartographes suivent DE BARROS. Les uns appellent ce lac : Saphat, Sahaf ou Zachaf, les autres : Zembere, Zembre ou Zaïre <sup>(2)</sup>.

Sur la réduction fac-similaire de la carte de JOHN OGILBY, de 1670, parue dans son *Africa*, on peut voir un grand lac central portant les noms de « Zaïre Lacus » dans la partie nord, et « Zembre Lacus » au Sud <sup>(3)</sup>.

Pourtant, dès 1590, Duarte LOPEZ, nous l'avons vu (cf. *supra*, p. 9) avait situé le pays de Moéné-mougi entre deux grands lacs et son historien PIGAFETTA, dans *Relazione del reame di Congo* (trad. de CAHUN, p. 213), écrit :

« A l'issue de ces lacs, les eaux ont un débit aussi considérable qu'à l'entrée; et c'est ainsi que le Nil, descendant vers le nord, et le Zaïre vers l'ouest, et d'autres encore vers l'orient et le sud, ont des crues à époque fixe. »

Et il précise :

« Sa vraie origine (du Nil) est le premier (lac), à 12° au sud de l'équateur ; ce premier lac est entouré de hautes montagnes ... Du premier lac, le Nil court en droite ligne vers le Nord, jusqu'au second qui est plus grand que le premier, que les indigènes appellent mer (Nyanza), qui est situé sous l'équateur et qui a 200 milles de large. Les Anzi-quiens <sup>(4)</sup> sont d'accord pour assurer qu'au nord de ce lac habite un peuple qui ressemble aux Portugais, qui se sert de l'écriture, des nom-

<sup>(1)</sup> *Journal of the R. G. S.*, 1845, p. 185. COOLEY : *The geography of N'yassi*.

<sup>(2)</sup> L'Afrique centrale, par A. J. WAUTERS, Bruxelles, 1879.

<sup>(3)</sup> *The story of Africa and its explorers*, par R. BROWN, vol. I, p. 9.

<sup>(4)</sup> Ce sont les Bateke, au nord du Stanley-Pool. « Le royaume des Anziques était autrefois dépendant de celui du Congo... Ce pays s'étend entre le royaume de Vangue du côté de l'orient, les peuples appelés Ambres vers l'occident, les déserts d'Afrique au septentrion, les provinces de Sunde et de Sungo vers la plage méridionale. » Le Tableau de l'Afrique, par CHAULMER, p. 264.

bres et des mesures, d'où je conclus que l'empire du Prêtre Jean n'en est plus loin » (1).

DAPPER, à son tour, écrit :

A l'extrémité de cette contrée (Monemugi), d'après ce que les Noirs disent aux Portugais, il est un lac qu'ils appellent une mer, contenant plusieurs îles habitées, et duquel coulent plusieurs rivières... Les Noirs de Pombo, quand on leur demande à quelle distance se trouve le lac, disent qu'il faut voyager 60 jours pour y arriver en allant continuellement vers l'Est (2).

Quel est ce lac hypothétique ? Le cartographe d'ANVILLE (1727) dit qu'il s'agit vraisemblablement du Maravi (Nyassa) et, sur ses cartes, le lac arrive jusqu'à la latitude de Mombasa (4° sud). Il semblerait plutôt qu'il s'agit du Tanganyika, malgré l'erreur de latitude.

Il faut passer au XIX<sup>e</sup> siècle, pour enregistrer des renseignements plus nombreux, mais toujours confus, sur l'existence d'un ou plusieurs lacs en Afrique centrale.

En 1811, le Gouvernement de Bombay envoya deux vaisseaux, commandés par le capitaine SMEE et le lieutenant HARDY, pour explorer la côte orientale d'Afrique et recueillir des confirmations concernant les rivières navigables, le commerce et la situation politique. Ces informations, jointes à celles du capitaine OWEN, chargé d'une expédition similaire en 1822, furent publiées en 1835 par le capitaine BOTELER dans *A voyage of discovery to Africa and Arabia from 1822 to 1826* (2 vol.) dont *The Edinburgh Review* donne le résumé (3).

(1) L'Éthiopie. *Op. cit.*, p. 211.

(2) *Beschrijving van Afrika*, Amsterdam, 1671, pp. 219-285, COOLEY, citant DAPPER, écrit dans une note que Pombo signifie « la route » et que les Noirs de Pombo sont ceux se trouvant sur la route dont il s'agit. (*Inner Africa laid open*, Note p. 70).

(3) *The Edinburgh Review*, Vol. 61, 1835, p. 342.

On y lit que des Arabes, questionnés sur le cours de la rivière Lufigi, dont l'embouchure se trouve en face de l'île Monfia « affirmèrent qu'elle descend d'une grande mer intérieure, connue d'eux sous l'appellation générale de *Ziwa*, c'est-à-dire « le lac », et appelée par ceux qui résident sur ses rives : *Nassa*, ou *N'yassa*, qui signifie « mer ». Les Portugais du Zambèze en ayant entendu parler par leurs voisins du Nord, les Maravis, les géographes l'appellent « lac Maravis »... D'autres Arabes vont jusqu'à dire que trois rivières descendent du lac à la côte Est : l'Ozy (près de la baie Formosa, lat. 2°30'), la Lufigi et la Livuma (Rovuma) près du cap Delgado. D'autres encore rejettent l'Ozy, tandis que certains considèrent la Livuma seule comme le vrai déversoir du lac ». Il s'agit bien ici du lac Nyassa que LIVINGSTONE découvrit en septembre 1859.

Le géographe JAMES MACQUEEN dans *Notes on the African geography* <sup>(1)</sup> rapporte qu'un trafiquant de Zanzibar, nommé LIEF BEN SAEID, avait déclaré qu'il s'était rendu deux fois au « grand lac » pour y acheter de l'ivoire. La seconde fois il était parti, de Buro-maji, en septembre 1831, avait suivi une route passant par la vallée de la rivière Matoney, pour atteindre Sangara, limite Est de la tribu Manumuse (Muenemwezi) ; puis il avait longé la rivière Magrazie (Malagarasi) pour enfin arriver au lac.

Et il répète par ailleurs ces déclarations de LIEF BEN SAEID dans *Notes on the geography of Central Africa from the researches of Livingstone, Monteiro, Graça and others*, lesquelles déclarations étaient contenues, dit-il, dans un manuscrit reçu d'un officier de l'armée indienne <sup>(2)</sup>.

Ces déclarations sont corroborées par celles que COOLEY rapporte dans *The geography of N'yassi* <sup>(3)</sup>, faites

<sup>(1)</sup> *Journal of the R. G. S.*, Vol. XV, 1845, p. 371.

<sup>(2)</sup> *Id.*, 1856, Vol. XXVI, pp. 109, 130.

<sup>(3)</sup> *Journal of the R. G. S.*, 1845, Vol. XV, pp. 202, 203.

par le marchand KHAMIS BIN OTHMAN, résidant habituellement à Zanzibar, qui vint à Londres en 1835. Cet « intelligent Swahili » <sup>(1)</sup> s'était rendu plusieurs fois au Ziwa. Partant de Kilwa, il suivait la vallée de la Lufiji, traversait ensuite les territoires des Zugüa et des Ncutu, pour arriver au pays des M'sagara, tribu dépendant de Monomuzi. Et un esclave noir, nommé NASIB, qui accompagnait Khamis, son maître, avait déclaré à son tour qu'au delà de son pays d'Iao, contrée située près de la source de la Livuma, à six semaines de voyage de Kilwa, se trouvait la montagne N'jesa, du haut de laquelle on pouvait voir le « N'yassi ou mer ».

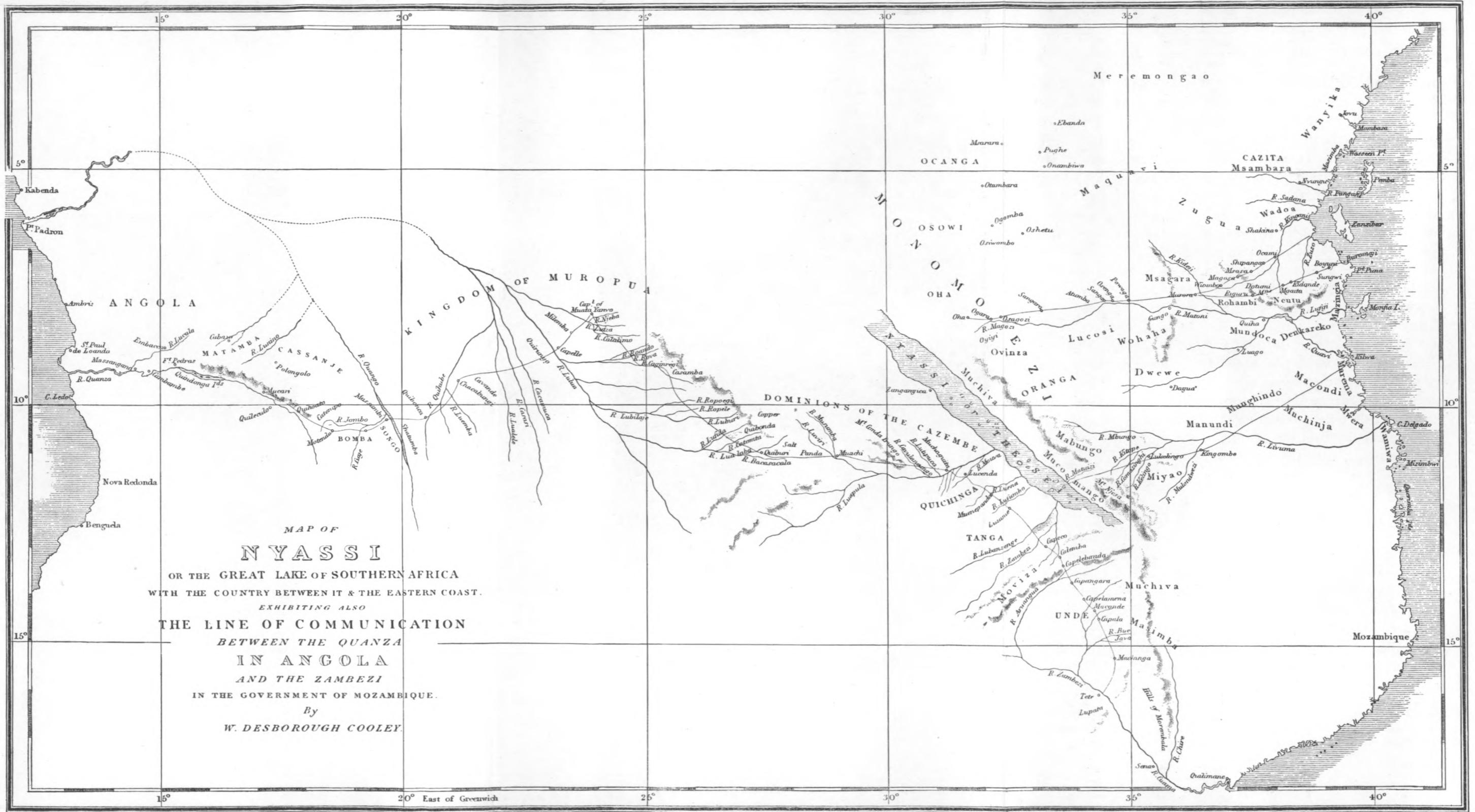
On se rend compte que Khamis faisait allusion au Tanganyika, et Nasib au Nyassa, et le *N'yassi* de Nasib est le *N'yassa* du capitaine Owen (*cf. supra*, p. 28).

En résumé, on ne possédait encore à cette époque que des notions imprécises sur cette importante question de l'hydrographie de l'Afrique centrale. Pourtant, elles servirent de base à des conjectures, à des systèmes, dont les erreurs ne furent reconnues qu'à partir de la découverte du lac Tanganyika.

\* \* \*

En 1844, le Rév. KRAPP, de la Church Missionary Society, venant d'Abyssinie, s'était installé à Rabbai Mpia, près de Mombasa, où il fut rejoint par REBMANN et ERHARDT. Tous trois entreprirent des tournées dans l'intérieur du pays et, pour étudier les dialectes indigènes, ils questionnèrent les Arabes et les Swahilis, trafiquants d'ivoire et d'esclaves, qu'ils rencontrèrent à la côte. Ils recueillirent ainsi des renseignements qui corroboraient et complétaient ceux qu'ils possédaient déjà sur la

<sup>(1)</sup> *Sawahil*, mot arabe, pluriel de *Sahil* qui veut dire « la côte », d'où Wasawahili ou Waswahili = gens de la côte, dont le langage est le Kiswahili. (The land of Zinj, p. 122). Certains prétendaient que le nom de la race venait de : kuwa-sawa-hila = être-comme-la ruse, et Musawahili = rusé compère !



**MAP OF**  
**NYASSI**  
 OR THE GREAT LAKE OF SOUTHERN AFRICA  
 WITH THE COUNTRY BETWEEN IT & THE EASTERN COAST.  
 EXHIBITING ALSO  
**THE LINE OF COMMUNICATION**  
 BETWEEN THE QUANZA  
 AND THE ZAMBEZI  
 IN THE GOVERNMENT OF MOZAMBIQUE.  
 By  
**W. DESBOROUGH COOLEY.**

Published for the Journal of the Royal Geographical Society by J. Murray, Albemarle Street, London, 1845.

J & C Walker Sculpt

Carte 3. — Le Nyassi, par W. D. COOLEY.



« mer intérieure ». En 1855, coordonnant tous les rapports en sa possession, le Rév. ERHARDT dessine une carte représentant un immense lac de forme curieuse, s'étendant sur 12 degrés de latitude et ayant à son extrémité Sud-Est, attaché comme une queue, le lac « Nyassa ou Nianja ». Il nomme ce lac *Sea of Uniamezi*, d'après la contrée qui longe le lac sur la plus grande partie de sa rive orientale, et donnant, à la partie la plus au Nord, le nom de *Ukerewe*, qui lui est donné, dit-il, par les Waniamesi <sup>(1)</sup>, alors qu'en réalité ce nom est celui de l'île située à l'extrémité Sud du lac Nyanza (Victoria).

ERHARDT, comme COOLEY (voir sa carte), confondait en un seul tous les lacs qui seront connus séparément plus tard, croyant identique ce qui était voisin. Il est facile de concevoir comment cette confusion a pu se produire. Les Arabes et les Swahilis, dans leurs expéditions vers l'intérieur, n'étaient guidés que par l'intérêt commercial ; ils ne passaient que par les localités les plus importantes et les marchés les mieux fournis en ivoire et en esclaves. Peu soucieux de résoudre un problème de géographie, ils ne quittaient guère les routes qu'ils connaissaient. Ainsi affirmaient-ils que toutes celles allant de la côte vers l'Ouest aboutissaient à une mer ou lac d'eau douce. Ce qui était vrai puisque, par la route partant de Kilwa, ils arrivaient au Nyassa, par celle de Buro-Maji (Mboa Maji) ou de Bagamoyo ils atteignaient une localité appelée Nugigi (Ujiji), et par celle de Tanga ils touchaient au Nyanza <sup>(2)</sup>. En réunissant tous ces témoignages, sans aucun point de repère pour les vérifier, les géographes devaient nécessairement se tromper.

Il est certain que cette partie du lac où ERHARDT place Ujiji est le Tanganyika. Mais la première mention

<sup>(1)</sup> Travels, Researches and Missionary Labour, par KRAPP.

<sup>(2)</sup> *Proceedings of the R. G. S.* 1855-57, Vol. I, p. 8 : « Reports respecting Central Africa with a new map of the country » by the Rev. J. ERHARDT.

d'un nom ressemblant à Tanganyika se trouve dans une communication faite au Foreign Office par M. BRAND, vice-consul britannique à Loanda (Angola), lue le 24 janvier 1853 à la réunion de la R. G. S. à Londres <sup>(1)</sup> ; elle était intitulée « Journey from the east to the west coast of Africa » :

En avril 1852, fut annoncée dans le Bulletin Officiel de Loanda, l'arrivée à Benguela d'une caravane de Zanzibar ; trois arabes ou swahilis en faisaient partie ; ils partirent de Bagamoyo et suivirent la route par Oha en Monomuezi, en suivant les rivières Ruvu et Lufiji. Ils arrivèrent à Nugigi (Ujiji) où ils construisirent une embarcation pour traverser le lac Tangana.

COOLEY, dans des remarques concernant cette communication, dit à propos du mot *Tangana* :

Le verbe « cutangana » est la forme habituelle réciproque mais aussi fréquentative de « cutanga », reconnaître.

Il se trompait car si, en kiswahili, la forme réciproque d'un verbe est marquée par le suffixe *ana*, celui-ci ne donne pas la forme fréquentative, laquelle s'indique par la répétition du radical du verbe. De plus, le verbe « reconnaître », dans le sens de « se répandre, être divulgué » se dit *ku-tangaa*, qui peut être prononcé *ku-tangala* ou *ku-tangana* par les indigènes ou arabisés parlant un idiome qui n'admet pas l'hiatus. Il ne semble pas, en tous cas, que la signification que COOLEY attribue à ce nom puisse s'appliquer au lac que les voyageurs appelaient Tangana.

En mai 1855, alors qu'il se trouvait dans la région du lac Dilolo, LIVINGSTONE écrit presque correctement, dans son journal, le nom actuel du lac :

(1) *Journal of the R. G. S.*, 1854, Vol. 24, pp. 266-271.

D'informations provenant d'Arabes de Zanzibar que j'ai rencontrés à Naliele au milieu de la contrée, la région à l'Est des parties du Londa dans lesquelles nous avons voyagé, leur ressemble dans sa conformation... Un grand lac peu profond est indiqué aussi dans cette direction, nommé Tanganyénka, qui exige trois jours pour le traverser en pirogue. Il est relié à un autre appelé Kalagwe (Garagwe ?) <sup>(1)</sup> plus au Nord et ce peut être le Nyanja des Maravim. De ce lac sort, par de nombreux petits canaux, la rivière Luapula, la branche orientale du Zambèze qui, venant du Nord-Est coule au-delà de la ville de Cazembe... Le bout méridional de ce lac est à dix jours au Nord-Est de la ville de Cazembe <sup>(2)</sup>.

A la lecture de ce passage on constate que LIVINGSTONE, comme COOLEY et ERHARDT, confondait en un seul les lacs de l'Afrique centrale.

Un peu plus tard, alors que le capitaine BURTON préparait l'expédition qui aboutit à la découverte du lac Tanganyika, une lettre de lui, datée de Zanzibar le 11 juillet 1857, fut lue à une réunion de la R. G. S. à Londres et commentée par LIVINGSTONE qui déclara <sup>(3)</sup> :

Si le capitaine BURTON réussit à pénétrer — et j'espère qu'il le fera — chez les tribus côtières, il n'est pas douteux qu'il trouvera la route du lac... J'ai été au 24° sud, et plus au nord aux 20° et 21°, et j'ai eu des renseignements sur la région à l'est de celle où je voyageais, mais aucun concernant cette mer immense. Je peux pourtant dire que les habitants de cette région ont tous entendu parler de cette mer. Ils l'appellent *metse a hula*, qui signifie « l'eau qui

<sup>(1)</sup> Kerewe ? (Le Nyanza).

<sup>(2)</sup> Missionary Travels, pp. 476 et 506.

<sup>(3)</sup> *Proceedings of the R. G. S.*, Vol. II, 1858, p. 57.

broute » (1). Ils croient, quand la marée monte, que la mer vient à terre pour brouter (2).

Enfin, le 3 mars 1858, BURTON et SPEKE découvrirent le grand lac tant recherché et qui, croyait-on, donnait naissance au Nil. A propos de cette découverte, voici ce que SPEKE écrivit en 1864 dans *What led to the discovery of the Source of the Nile* (p. 364) :

Je dois appeler l'attention sur le fait que les Missionnaires résidant depuis plusieurs années à Zanzibar, sont les principaux et les premiers promoteurs de cette découverte... Durant leur séjour parmi les Noirs, ils ont entendu, d'Arabes et d'autres, mais seulement d'une manière confuse,... d'un grand lac ou mer intérieure, que les caravanes étaient habituées de visiter... Les directions qu'indiquaient les trafiquants ambulants pointaient vers le Nord-Ouest, l'Ouest et le Sud-Ouest, et leurs récits semblaient indiquer qu'il s'agissait d'une seule étendue d'eau... En fait, c'est d'après cette combinaison de témoignages que cette eau s'étendait sur une ligne continue, qu'ils dessinèrent cette monstrueuse limace de mer intérieure qui attira tant l'attention du monde des géographes en 1855-56 et provoqua notre envoi en Afrique.

Le géographe G. RAVENSTEIN, lui, dans une communication intitulée *The lake region of Central Africa* » (3) attribue le mérite de la découverte des grands lacs aux trafiquants ; voici ce qu'il déclare :

Nos grands lacs africains — Tanganika, Victoria, Albert et Albert-Édouard, — ne furent connus, j'en suis convaincu, que dans le cours du présent siècle,

(1) Metse a hula = mensi ya kula : l'eau vient manger ou l'eau qui mange.

(2) LIVINGSTONE croyait-il, lui, que la marée se faisait sentir dans le lac, alors que les indigènes ne parlaient que des vagues quand le lac était agité ?

(3) *The Scottish Geographical Magazine*, 1890, p. 310.

depuis que des caravanes d'Arabes et de Swahilis pénétrèrent dans l'intérieur à la recherche d'esclaves et d'ivoire. Le mérite de les avoir découverts est dû à ces trafiquants entreprenants, mais pour leur situation sur nos cartes, nous en sommes redevables à des hommes tels que BURTON, SPEKE et GRAND, LIVINGSTONE, BAKER et STANLEY ».

Dans son ouvrage *Voyage aux grands lacs de l'Afrique orientale* <sup>(1)</sup>, BURTON donne la signification, d'après lui, du nom du lac :

« Le nom africain dont les tribus riveraines se servent pour désigner le lac central est *Tanganyika*, c'est-à-dire jonction, réunion des eaux, du verbe *ku-tanganyika*, se rejoindre, se rencontrer <sup>(2)</sup>. C'est au changement du *t* initial en *ch* (*tch*), opéré dans la *lingua franca* de Zanzibar, que l'on doit sans doute le *Zanganyika* de Cooley. »

En effet, COOLEY avait écrit <sup>(3)</sup> qu'un vieux marchand de Zanzibar, MOHAMMED BEN NASSUR, sur une carte simple mais claire, avait situé

sur la rive occidentale du lac, dont la traversée demande trois jours, une localité nommée *Zanganyika* d'où du cuivre et de l'ivoire sont transportés au Moenemoezi.

Je reviendrai dans la suite, à ce nom de *Zanganyika*.

EDW. C. HORE, attaché à la London Missionary Society, qui navigua pendant deux ans sur le lac, dans une communication faite à la « Geographical Section of the British Association » de Newcastle, parlant de la signification donnée par BURTON, déclare :

Le nom indigène *Tanganyika*, signifiant mélange

<sup>(1)</sup> Trad. de M<sup>me</sup> LOREAU, Chap. XV, p. 137.

<sup>(2)</sup> CAMERON reprend la signification donnée par BURTON : « Le nom *Tanganyika* signifie *Lieu du mélange* ; il est dérivé du verbe *ku-tanganya* (*changanya* de quelques dialectes) qui veut dire : mélanger, confondre. » (*A Travers l'Afrique*, p. 506).

<sup>(3)</sup> Inner Africa laid open, pp. 58 et 59.

ou réunion des eaux, est la traduction la plus apte, car l'eau du lac est amenée de tous les côtés de la dépression recevant le tribut des eaux qui, autrement, couleraient vers l'Atlantique, la Méditerranée ou le Pacifique. Mais les indigènes vivant actuellement sur les rives du lac, n'ont certainement aucune connaissance de cela et, par conséquent, le nom semble évoquer une de ces convulsions naturelles comme il y est fait souvent allusion dans plusieurs légendes indigènes, suggérant le mélange des eaux dans la cavité ainsi formée (1).

La plus répandue de ces légendes, précisément, touchant l'origine du lac Tanganyika, a été rapportée par STANLEY dans une lettre adressée par lui d'Oujiji le 7 août 1876, au *Daily Telegraph* (2) ; elle figure également dans son ouvrage *Through the dark Continent*. Je crois intéressant de la reproduire ici.

« La partie du continent africain occupée aujourd'hui par le grand lac était une plaine, il y a de cela un nombre infini d'années ; sur cette plaine était bâtie une grande ville dont on ne connaît point l'emplacement. Dans cette ville vivaient un homme et sa femme, avec un enclos autour de leur maison, enclos cachant un puits ou une fontaine d'une profondeur extraordinaire, d'où ils retiraient en abondance du poisson frais pour leur nourriture. Tous leurs voisins ignoraient l'existence de cette fontaine et du trésor qu'elle renfermait, car les propriétaires savaient en garder le secret, par suite de la défense que, dans cette famille, depuis plusieurs générations, les pères faisaient à leurs enfants, de le révéler, de peur qu'il n'arrivât quelque grand malheur qu'ils prévoyaient confusément. Fidèles à cet ordre de leurs ancêtres, les possesseurs de la fontaine vivaient heureux depuis longtemps, ayant chaque jour du poisson frais pour leur principale nourriture. Cependant la femme n'était pas très vertueuse, car elle faisait en secret partager à un autre homme l'amour qu'elle n'aurait dû ne donner qu'à son mari et, entre autres faveurs, elle faisait souvent manger du poisson frais à son amant, qui trouvait délicieux ce mets, dont il n'avait jamais goûté auparavant. Ce dernier sentait s'exciter sa curiosité et

(1) *Proceedings of the R. G. S.*, Vol. XI, 1889, p. 584.

(2) *L'Exploration*, Paris, Tome 2, 1877, p. 93.

son désir de découvrir où cette femme se le procurait. Pendant longtemps, il ne cessa de l'assaillir de questions, mais elle refusait constamment d'y répondre. Un jour, le mari se vit forcé de faire un voyage en Ouvinza ; mais avant de partir, il recommanda instamment à sa femme de veiller avec soin à la maison, de ne point laisser entrer de commères et surtout de ne pas montrer la fontaine. Cette Ève africaine promit formellement de se conformer à ses instructions, bien qu'en secret, elle se réjouît de la perspective de son absence. Quelques heures après le départ de son mari, elle quitta sa maison pour aller chercher son amant ; et quand elle l'eut trouvé, elle lui dit : « Tu me demandes depuis longtemps que je t'apprenne d'où je me procure le mets délicieux que tu as si souvent vanté. Viens avec moi et je te le montrerai. » Alors, elle l'emmena chez elle, contrairement aux ordres de son mari. Dans le but de renchérir sur les mérites de la fontaine, et sur le plaisir de regarder les poissons déployer, en folâtrant, leurs nageoires d'argent dans l'eau, elle commença par servir à son amant une variété de plats, sans négliger d'assouvir sa soif avec du vin qu'elle avait fait elle-même. Ensuite, lorsque le Lothario noir manifesta son impatience du retard qu'elle mettait à remplir sa promesse, à bout de raisons pour différer davantage, elle le pria de la suivre. Une barrière de joncs aquatiques recouverts de terre entourait la fontaine merveilleuse, dans l'eau transparente de laquelle on voyait les poissons. Il resta quelque temps à admirer ces brillantes créatures, saisi du désir d'en prendre une pour la regarder de plus près, il plongea sa main dans l'eau pour en attraper, mais tout à coup le puits déborda, la terre s'entrouvrit et bientôt un lac énorme remplaça la plaine. Quelques jours après, le mari, revenant d'Ouvinza, approchait d'Oujiji, quand il vit, à son grand étonnement, un grand lac là où il y avait une plaine et plusieurs villes. Il comprit alors que sa femme avait révélé le secret de la mystérieuse fontaine, et que le châtement l'avait frappée, ainsi que ses voisins, à cause de sa faute » (1).

(1) R. SCHMITZ dans sa monographie sur « Les Baholoholo » (Vol. IX de la collection éditée par Cyr. VAN OVERBERGH, p. 261) donne cette autre légende racontée par les indigènes : « Très loin, vers le haut, il y avait, sur une montagne, une roche nue sur laquelle venaient se reposer des oiseaux. Quels oiseaux ? Nous ne savons pas, mais c'étaient de gros oiseaux. Or, ils avaient soif et ils dirent : « Tâchons d'avoir de l'eau » et, avec leurs becs, ils frappèrent la roche avec tant de force que leurs becs se cassèrent. Et ils moururent. Et d'autres vinrent qui firent de même et ils moururent. Et d'autres vinrent encore qui firent de même et ils moururent. Alors il vint un petit oiseau qui frappa avec son bec tout doucement et il enlevait de la poussière et de la poussière. Et après longtemps il vint une goutte d'eau et il la but. Et il continua à frapper et l'eau arriva tout à coup comme un torrent. Le petit oiseau s'envola et chanta. Et les gens qui n'étaient pas sur les montagnes furent tous noyés avec leurs villages ».

Faut-il rapprocher cette légende de la communication lue à la Société de Géographie de Paris, le 6 mars 1878, par M. DE QUATREFAGES, intitulée « Modifications survenues dans la configuration de l'Afrique centrale », dont voici l'essentiel <sup>(1)</sup> :

« M. F. D. Deloncle, de Lyon, d'après des documents complètement nouveaux qu'il aurait entre les mains, croit pouvoir établir : 1<sup>o</sup> que le lac Tanganyika n'existait pas à l'époque des voyages des missionnaires portugais dans le centre de l'Afrique, c'est-à-dire dans le courant du 14<sup>e</sup>, du 15<sup>e</sup> et du 16<sup>e</sup> siècles ; ... 6<sup>o</sup> qu'une grande ville s'élevait dans le ravin, dont un déchirement géologique a fait un réservoir pour le Loukouga, le Malagarazi, etc... et qui est devenu le lit du Tanganyika. M. Deloncle se fait fort, à l'aide de documents qu'il possède de démontrer l'exactitude des divers points qu'il vient d'établir ».

Et le Président de l'assemblée ajouta, non sans malice probablement :

« Je pense qu'il y a lieu, avant d'émettre une opinion sur cette curieuse et importante lettre, d'attendre que M. Deloncle nous ait fait connaître les documents sur lesquels il appuie son dire ».

On a peine à croire que la légende rapportée par STANLEY soit un des documents sur lesquels s'appuyait Monsieur DELONCLE, membre de la Société géographique de Lyon, mais je n'ai retrouvé aucune trace d'une communication ultérieure annonçant qu'il avait fourni la preuve de ce qu'il avait avancé <sup>(2)</sup>.

<sup>(1)</sup> *L'Exploration*, Vol. 3, 1878, pp. 461, 462.

<sup>(2)</sup> Il ne faut pas trop s'étonner de voir un savant géographe attacher foi à une légende ou à un récit de fiction. On en trouve encore une preuve dans l'étude de James MACQUEEN « Captain Speke's discovery of the source of the Nile » où nous lisons (*The Nile Basin*, Part II, pp. 184, 185) : « Avant de conclure, nous devons signaler un ouvrage publié à Edinburgh, en 1810, par DE FOE. Des extraits m'en ont été envoyés par le Secrétaire de la Société Asiatique de Bombay. Ils donnent un compte-rendu d'un voyage entrepris en 1720, commençant à la Côte Orientale d'Afrique, au 12<sup>o</sup> lat. S., ayant pour but d'aller, à travers le continent, au Congo en Angola. Le voyage est attribué au Capitaine Singleton et à l'équipage de son navire. » Or, *Captain Singleton* est le titre d'une histoire apocryphe, racontée par l'auteur réputé de *Robinson Crusoe*, dans un ouvrage publié en 1720, mais qui eut peu de lecteurs. L'auteur l'écrivit en aidant son imagination par les récits de voyageurs contemporains et de marins de ses

Il est évidemment curieux de constater que cette légende fait allusion au même phénomène auquel les géologues attribuent l'origine du lac. Ainsi, P. FOURMARIER, dans ses *Observations de géographie dans la région du Tanganika* conclut :

« On peut considérer le Tanganika comme représentant le fond d'une dépression due à l'effondrement d'une zone de l'écorce terrestre, suivant trois directions dont l'une est de beaucoup prépondérante sur les deux autres » (1).

Après cette parenthèse, revenons à la signification du nom de Tanganyika.

STANLEY, lui aussi, s'est préoccupé de cette signification. Voici ce qu'il écrivait dans son fameux livre *Through the dark Continent* (2) :

J'ai tenté plusieurs fois de découvrir si les Wajiji savaient pourquoi le lac était appelé Tanganika. Tous répondaient qu'ils ne savaient pas, sinon que c'était à cause qu'il était grand et que les pirogues pouvaient y faire de longs voyages. Ils n'appellent pas de petits lacs : Tanganika, mais ils les nomment : Kitanga (3)... *Nika* est un mot dont ils ne peuvent expliquer la dérivation, mais ils suggèrent qu'il pourrait peut-être venir de « nika », un poisson électrique qui est pris

amis, et il le fait d'une manière si vivante jusque dans les détails, qu'on croirait que cette traversée de l'Afrique, par une bande de matelots abandonnés sur une île, a été réellement effectuée. C'est ce qui explique que le géographe MACQUEEN ait ajouté au court résumé qu'il donne du voyage : « Nous n'avons pas vu ce livre nous-même, mais l'auteur semble avoir quelque connaissance de cette partie de l'Afrique ». Livingstone croyait aussi à la réalité du voyage du « Captain Singleton » puisque, se trouvant chez le chef Matipa, au lac Bangweolo, il écrit dans son journal, le 3 mars 1873 : « Matipa knew perfectly about Pereira, Lacerda and Monteiro, going to Casembe. No trace seems to exist of Captain Singleton's march ».

(1) *Annales de la Société de Géologie de Belgique*, Vol. 42, 1918-19, p. 66.

(2) Londres, « New and cheaper edition », 1879, chap. XIX, pp. 335, 336 et 405.

(3) En kiswahili, pour obtenir le diminutif d'un nom on ajoute le préfixe *ki* au radical. Par suite de l'influence d'autres langues indigènes le *ki* diminutif est devenu *ka*, et *ki* prend le sens d'un augmentatif dans ces langues.

parfois dans le lac. Je n'ai pu obtenir une définition rationnelle de « nika » jusqu'à ce qu'un jour, traduisant dans leur langue des mots anglais, j'arrivai au mot « plaine », pour lequel j'eus *nika* comme étant le terme en kijiji. Comme les Africains sont habitués de décrire de grandes nappes d'eau comme étant semblables à des plaines — « cela s'étend comme une plaine » — je pense qu'une signification satisfaisante du terme est enfin donnée dans « lac comme une plaine »... Pour la prononciation du nom Tanga-nika, je maintiens que c'est la plus correcte et qu'elle est plus purement africaine que Tanga-ny-ika <sup>(1)</sup>.

STAIRS, dans son journal, reprenant la même signification, écrit que le nom du lac est composé de deux mots : *Tanga*, qui veut dire lac en kifipa <sup>(2)</sup> et *Nyika*, désert, solitude. La plaine côtière, entre Mombasa et Tanga est habitée par les Wanyika, gens de la plaine.

Je citerai encore la définition fautive donnée par le commandant C. HECQ, dans sa relation *Les Grands Lacs Africains et le Manyema* <sup>(3)</sup> : « Des diverses racines que l'on a données au mot Tanganika, il faut, à mon avis, préférer celle d'origine Kiswahili : *Tanga* (étendue) et *Anika* (qui reçoit les rayons du soleil). De là, en traduction libre, plaine brillante ». Or, *tanga* signifie « voile de bateau » et non « étendue », ce dernier mot se traduisant, nous l'avons vu, par *nyika* (plaine désertique) et *anika* étant le radical du verbe ku-anika = étendre ou exposer au soleil pour sécher.

\* \* \*

<sup>(1)</sup> C'est pourquoi, les Belges ont adopté la prononciation de STANLEY, tandis que les Anglais ont conservé celle de BURTON et de CAMERON.

<sup>(2)</sup> Dialecte des Wafipa, habitants de l'Ufipa, contrée située vers le sud-est du lac.

<sup>(3)</sup> *Bull. de la Soc. d'Études Coloniales*, 1902, p. 283.

De ces diverses significations quelle est la véritable, ou n'en est-il pas d'autres ? C'est ce que je vais examiner.

Écartons d'abord la signification, pour le moins fantaisiste, tirée on ne sait de quelle source, donnée par le capitaine VERSTRAETE, dans son étude sur « La géographie des grands lacs de l'Afrique intertropicale » (*Bulletin de la Société belge de Géographie*, 1881, p. 416) :

« Quant au Tanganyika, comme s'ils voulaient donner raison à nos géographes des siècles précédents qui en font sortir à la fois le Zaïre et le bras occidental du Nil supérieur, les nègres lui ont donné ce nom dans le sens de « qui ouvre ses barrières (ou déborde) lorsqu'il s'élève ». Quant à ses anciens noms de Zembre et de Zaïre, le premier équivaut à « où l'on ne va pas » et c'est en effet le fond, la partie retirée du lac, derrière la grande île qui le divisait ; le second qui est de fait le terminus commun du Nil et du Zaïre sur les cartes des derniers siècles, signifie précisément « le plus éloigné, le plus intérieur ». Aussi, ce même nom ne s'applique-t-il qu'au cours inférieur du fleuve, qui s'appelle Congo, c'est-à-dire « eau de la région boisée », dès qu'on arrive à la région maritime et forestière, du côté de l'Atlantique ».

C'est là prêter aux nègres un esprit analytique qu'ils sont loin de posséder.

De tout ce qui a été dit, on peut déduire que le nom du lac a été donné par les gens de la côte — Arabes ou Waswahili — venus trafiquer sur ses rives et qui ont diffusé ce nom. Car il est certain que les indigènes des régions riveraines n'ont pu donner un nom au lac entier.

Chacune des peuplades de ces régions désignait, dans son idiome, la portion du lac qu'elle connaissait, comme si cette portion constituait un lac à elle seule. C'est pourquoi LIVINGSTONE, ayant demandé, là où il aborda le lac dans sa partie méridionale, quel était le nom de « l'eau », les indigènes lui ont répondu « mu liemba » ou « mu riemba » (l = r), ce qui l'a porté à écrire qu'il avait « découvert un autre lac pas très grand » et encore : « Je trouve que ce lac Liemba communique avec le Tanganyika ».

Et STANLEY, qui rappelle l'erreur de LIVINGSTONE écrit (1) :

Dans mes investigations autour du lac, au sujet du mot « tanganyika », j'ai découvert que cette dénomination n'est adoptée que par les Ouajijis, les Ouarundis, les Ouazigés, les Ouariras et les Ouagomas qui, ensemble, forment un tiers des habitants des rives du Tanganyika (2). Les Ouaouendis, les Ouafipas, les Ouaroundous et les Ouaouembas, qui composent le tiers des indigènes habitant la rive méridionale, l'appellent Jemba, Riemba ou Liemba, c'est-à-dire le lac. Les indigènes de Maroungu et d'Oyuoubba occupent le tiers des rives occidentales appelées Tanganyika-Kimana ; ce qui prouve que si BURTON et SPEKE, qui ont découvert ce lac, avaient, par hasard, commencé par aller à Fipa, au lieu d'entendre parler du « Tanganyika », nous aurions probablement connu ce lac sous la dénomination de lac Kimana ou Riemba ; s'ils avaient atteint le lac en venant de l'Ouest, il est fort douteux que le nom de Tanganyika eût jamais été prononcé ; probablement, nos voyageurs eussent renchéri, sur les bords pittoresques du lac Kimana, sur sa longueur considérable qui lui donnait l'aspect d'une mer. De même que les Ouagandas désignent, sous le nom de *Nyanza* tous les grands amas d'eau, de même les Ouajijis les désignent sous celui de *Tanganyika* (3).

(1) *L'Exploration*, Tome 2, 1877, pp. 97-98.

(2) BURTON lui-même, lorsqu'il donne la signification de Tanganyika, dit bien que par ce nom, les tribus riveraines désignaient la partie centrale du lac. Cf. *supra*, p. 35.

(3) Il est intéressant de noter ici que dans son étude sur « Le Lac Tanganika », l'ingénieur R. THEUWS, rappelle que STANLEY avait émis l'hypothèse qu'à une époque reculée, il y avait eu, sur l'emplacement actuel du Tanganyika, deux lacs, séparés l'un de l'autre, par une barrière montagneuse qui reliait entre eux les caps Kongwe et Kahangwe, situés l'un en face de l'autre. « Ce qui donne un certain poids à l'hypothèse de Stanley, écrit-il, ce sont les découvertes postérieures. Les sondages du Tanganika ont révélé à l'endroit où l'explorateur imagina sa barrière montagneuse, un haut fond s'étendant, à travers le lac et

Cette application de ce nom à tous les lacs connus des indigènes est confirmée par SHARPE qui écrit <sup>(1)</sup> :

Les gens habitant les contrées Ulungu et Itawa, emploient le mot Tanganyika pour désigner une grande pièce d'eau, tout comme Nyanja, ou Nyasa, ou Nyanza, est employé dans d'autres parties de l'Afrique. Le mot Mweru également est employé par les Lunda comme impliquant la même idée, et ne s'applique pas à un lac spécial. En Itawa, le lac que nous appelons Mweru, m'était fréquemment cité par Tanganyika.

La même appellation me fut donnée par des indigènes Bashila et Babemba lors de mes voyages de service sur le lac Moero (1912-1914).

R. BROWN, dans *The Story of Africa* (vol. III, p. 56) écrit à propos des lacs Victoria et Albert Édouard, appelés tous deux « Nyanza » :

... le même nom est appliqué aux différents lacs dans cette partie de la contrée, de sorte que, pour les distinguer, il est bon de leur donner le nom qui leur a été attribué par le découvreur.

Même constatation faite par SPEKE dans son journal <sup>(2)</sup> :

« Or, je l'ai déjà dit, ce mot N'yanza signifie tout simplement une eau quelconque, soit qu'il s'agisse d'un étang, d'une rivière ou d'un lac... » <sup>(3)</sup>.

où les profondeurs ne sont que de 250 m, alors que d'autres parties de l'immense nappe atteignent ou dépassent 1.400 mètres. » (*Mouvement Géographique*, 1920, col. 625).

<sup>(1)</sup> *The Geographical Journal of the R. G. S.*, Vol. VIII, 1896, p. 378.

<sup>(2)</sup> Les Sources du Nil, Trad. de E. D. FORGUES, dans *Le Tour du Monde*, Vol. I, 1864, p. 353.

<sup>(3)</sup> A noter ici en passant, qu'en Afrique centrale la plupart des noms de rivière sont marqués par le préfixe *Lu*, contraction de *lui*, rivière, eau courante. Le capitaine CERCKEL dit même que cette particule peut être aussi suffixe, comme dans Sankuru ou Sankulu. (*Mouvement Géographique*, 1898, n° 42). On sait que *l = r* d'où *lu = ru* : Ruanda, Rufu, Rufiji, etc.. mais la prééminence est à *lu* : Lualaba, Luapula, Lufira, Lubilashi, Lu lua, Lukuga, Lupemba (non Upemba),

Il est certain que les Noirs désignent un lac, le plus souvent, par « grande eau ». Le capitaine BURTON, traducteur du « Lacerda's Journey to Cazembe in 1798 » écrit dans une note <sup>(1)</sup> :

La dernière expédition africaine conduite par moi en 1857-59, a montré que la confusion causée par ce mot générique *eau* pour mer, lac, étang, rivière, avait fait se jeter dans une grande mer centrale, le Nyassa de Kilwa.

Et dans une autre note :

Il faut encore remarquer que dans les langues Zanguiennes : Nyassa, Nyanza, Nyanja, et d'autres tournures, signifient toutes : eau <sup>(2)</sup>.

C'est donc dans un sens plus général qu'il faut rechercher la véritable signification du nom Tanganyika. Les étymologies données par BURTON, CAMERON, HORE et COOLEY restent approximatives. Il n'y a pas d'exemple, que je sache, qu'une localité, une montagne ou une rivière, ait été désignée par les indigènes au moyen du radical d'un verbe. C'est le plus souvent par un substantif, simple ou composé, que ces éléments géographiques

Lumami (Lomami), etc... D'autres noms de rivière ont *Ka* comme préfixe : Kalanya, Kasidishi, Kamalondo, Kagera, Kasai, etc... ; d'autres encore ont la particule initiale *Di* : Dilukuwe, ou le suffixe *mai* : Bushimai. — Dans une note « On the origin and orthography of river names in Further India » il est curieux de lire que le terme (*name-word*) pour rivière est *Lu* dans le Salwin : Lou-kiang ou Lou-tse-kiang ; entre l'Assam oriental et la Chine de l'Xuest, en dialecte Singphu : *Kha* ou *Di* : Sang-Kha ou Di-Sang ; et dans le Haut-Assam : *mai* Pong-mai, Shu-mai. (par Samuel E. PEAL, *Proceedings of the R. G. S.*, Vol. XI, 1889, pp. 90-95).

<sup>(1)</sup> The Lands of Cazembe, Londres, 1873, pp. 30 et 39.

<sup>(2)</sup> Le radical de ces noms est celui de *maza* = eau, dans de nombreux dialectes bantous. D'après A. MAHIEU, le nom du Zaïre aurait la même origine : « Zaïre est une corruption phonétique de Nzadi qui vient de « Nza » (Anza par renforcement de la nasale N), fleuve, lac, grande eau. Les indigènes disent « Nza di Congo », fleuve du Congo... » Nza se rattache à un radical « Za » qui signifie eau. « Adza » en bateke et « Maza » (au pluriel, pas de singulier) en kikongo. » (Numismatique du Congo, note 4, p. XI).

sont désignés. De plus, les traductions des verbes, dont Tanganyika serait dérivé, ne sont pas exactes.

Le verbe *ku-tanganyika*, cité par BURTON, prononcé *ku-tchanganyika* dans certains dialectes swahilis, est formé du verbe actif *ku-tanganya* ou *ku-tchanganya*, qui signifie : mêler, mélanger des objets et de *ika*, suffixe du neutre ; il signifie donc : être mêlé, se mêler (pour des objets). Pour rendre le sens que BURTON donne à *tanganyika*, c'est-à-dire « se réunir (les eaux) de différents points pour se mêler, se mélanger », le kiswahili a le verbe *ku-tangamana*, avec le substantif *tangamano* = mélange, fusion.

Quant à l'explication de CAMERON, elle ne répond pas non plus à l'idée de « remuer » (un liquide), être agité, toujours en mouvement, verbe qui se traduit par *ku-tukutika* forme neutre de *ku-tukuta* <sup>(1)</sup>.

La signification donnée par STANLEY, reprise par STAIRS, est plus vraisemblable ; elle est tirée d'un nom composé de deux mots : *tanga* et *nyika* = lac et plaine ou désert. Mais, dans aucun vocabulaire des idiomes parlés dans l'Est africain, on ne trouve le mot *tanga* pour désigner un lac. En kiswahili, *tanga* peut avoir plusieurs significations. Ce mot est employé le plus souvent pour désigner une grande natte ovale ; elle servait de voile aux petits bateaux, d'où ce même mot est appliqué à la voile d'un navire. Dans plusieurs dialectes indigènes, *tanga* signifie « deuil », d'après la coutume de coucher à terre sur de simples nattes pendant les premiers jours du deuil.

Pour *nyika*, il est une autre signification que plaine ou désert. Ce mot peut-être le pluriel de *unyika*, grande tige d'herbe, sorte de fin roseau. Dans les dialectes du nord de Kilwa, son synonyme est *nyasi*, pluriel de

(1) VIVIEN DE SAINT MARTIN, dans son Nouveau dictionnaire de Géographie universelle (Paris, 1887) écrit : « Les Ouakahouendés donnent à ce lac le nom de *Msaga* = tempétueux » (?).

*unyasi* (1). Ce roseau croît sur les rives et les bas fonds des lacs et des rivières et les riverains s'en servent pour couvrir leurs huttes. D'où *Tanga-nyika* pourrait signifier : « grande natte d'herbes », c'est-à-dire : « étendue (d'eau) comme une grande natte d'herbes ».

\* \* \*

Mais il est possible aussi que le mot *Tanga* soit le résultat d'une altération. Déjà BURTON signale que « c'est au changement du *t* initial en *ch* (tch), opéré dans la *lingua franca* de Zanzibar, que l'on doit sans doute le *Zanganyika* de COOLEY ». (cf. *supra*, p. 35). Et BURTON dit encore, dans son article « Mr Stanley's last explorations » (2) :

Que le nom Tanganyika fut connu avant moi (1858) est prouvé par la localité fantaisiste Zanganyika, placée par lui (1845) à l'ouest du Tanganyika, et après lui par Mr QUEEN (1855)....

COOLEY lui-même a bien dit que Zanganyika pouvait être une erreur, mais il ajoute : « ... quoique je croie le *z*, dans ce cas, approchant le son vrai, presque le *t* ». Et encore :

Le verbe *tanganya* duquel BURTON fait dériver le nom du lac est écrit aussi *changanya*, et dans le vocabulaire (voc. *mingle*) : *zanganya*. Où le Dr KRAPP écrit *tungu*, une fourmi, le capitaine BURTON écrit *chungu*. Le son est mieux rendu par *t'yungu*, qu'un Arabe écrirait probablement *zungu* (3).

Partant de là, il se pourrait que *Zanganyika* fût le véritable nom du lac, la syllabe *zang* étant devenue

(1) Voir ces mots dans le dictionnaire de SACLEUX.

(2) *The Athenaeum*, 1877, vol. 2, p. 569.

(3) *Id.*, 1860, vol. 3, p. 823. Pour l'équivalence des sons *z = ts* ou *tch = t*, voir le Dictionnaire Swahili-Français de SACLEUX.

*tang* (1). Dans ce cas, quelle serait la signification de ce nom ?

Dans une note sur l'étymologie du nom de l'île de Zanzibar (voir *The Geographical Journal of the R. G. S.*, vol. 29, 1859, p. 30), il est dit que les Grecs appelaient la zone littorale de l'Afrique orientale, comprise entre le cap Delgado au Sud et le fleuve Jiuba au Nord : Zingis, Zingisa ou Zingium ; que les Asiatiques la nommaient : Zinj ou Zenj, d'après le mot persan : *Zanj*, devenu en arabe *Zang* qui signifie : nègre. En ajoutant le mot arabe *bahr* = mer, qui, par extension, a désigné le littoral (en kisw. mer = *bahar* et contrée dénudée = *bara*) on a obtenu : *Zang-bar*, *Zanguebar*, *Zanjibar*, *Zanzibar* = pays des nègres (2).

BURTON donne également l'origine du mot Zanzibar (3) :

Zanzibar, qui signifie Nigritie, ou Pays Noir, dérive clairement de « zang », en arabe *zanj*, un nègre, et « bar » région.

Même signification donnée par H. H. JOHNSTON :

Les termes « Zangian », « Zangibar », « Zanzibar » sont dérivés du mot persan *Zang* ou *Zanj* « un homme noir ». La terminaison *bar* est aussi, je crois, persane ou arabo-persane et signifie « contrée ». Ce mot, dans la forme *barra*, a été adoptée en kiswahili, pour signifier désert, solitude (4).

R. BROWN, dans *The Story of Africa* (p. 27), rappelle que les colons persans se sont établis au début de

(1) A moins que *Za* ne soit le radical traduisant « eau », que nous retrouvons dans Zaïre, Zambre, Zambèze, Nyanza ? (voir *supra* note, p. 44).

(2) Les Arabes disaient aussi *Zendji-bahr* ou « pays des Zendji », c'est-à-dire des Noirs ou des esclaves. C'est là l'origine du mot swahili *mzendji* ou *mshenzi* passé dans les dialectes bantous pour désigner un non-civilisé, un barbare, un sauvage : *musendji*, plur. *basendji*.

(3) *The Lake regions of Central Africa*, 1860, vol. I, p. 28.

(4) Livingstone and the exploration of Central Africa, 1891, note p. 30.

l'ère chrétienne à Lamu et autres lieux sur la côte de Zanzibar, et que ce nom même est un nom persan : « *Zanj-i-bar* = pays des Noirs, de *Zanj* = nègres ».

L'Arabe ALQUAZWINI, en l'an 1275 de notre ère (674 de l'Hégire) écrivait : « Le pays des Zandj était situé dans le quart sud-est sous l'Équateur. Les sources du Nil s'y trouvent » (1).

Rappelons-nous aussi qu'avant la classification des langues nègres par BLEEK, sous le qualificatif de *bantoues*, appliqué au groupe linguistique qui emploie le mot pluriel « bantou » traduisant « hommes », ces langues étaient appelées « zanguiennes ».

Le nom *Zanganyika* signifierait donc « plaine ou désert d'eau des nègres », en prenant le mot *nyika* ou *nika* dans l'acception donnée par STANLEY (cf. *supra*, 40) et qu'il justifie quand il dit :

... je m'appuyai surtout sur ce fait qu'une plaine est généralement prise, dans l'intérieur de l'Afrique, pour désigner, par comparaison ou par interprétation, les terrains unis ou les amas d'eau d'une grande étendue, comme le mot *bahr* ou mer est employé par les indigènes qui habitent le littoral maritime (2).

*Zanganyika* peut avoir aussi désigné d'abord l'endroit où les trafiquants arabisés avaient établi un marché ou un dépôt d'ivoire et d'esclaves (3). Ainsi s'expliquerait le nom de la localité figurant sur la carte de COOLEY reprise de celle tracée par MOHAMMED BEN NASSUR.

Car, dit le géographe, dans son article « Dr Living-

(1) Monumenta Carthographica, Africae et Aegypti, par YOUSSEUF-KAMAL, Tome 3, fasc. V (Bibl. du Min. des Colonies).

(2) *L'Exploration*, 1877, vol. 2, p. 99.

(3) COOLEY a écrit dans « The Geography of N'yassi » : « From a town or tribe called Zanganyika, on the opposite or south-western side of the lake (which near Oha is 3 days' voyage across), they [the Mucaranga, or people of Monomoezi] obtain copper, ivory, and oil of a red colour. » (*Journal of the R. G. S.*, 1845, Vol. XV, p. 213).

stone's last great feat » (1), ce dernier nom (Tanganyika) est proprement celui du pays et non du lac, qui n'est sans doute connu des Africains que sous le nom général de Nyanza.

Ainsi, le nom *Tanganyika* serait l'équivalent de **Zanganyika** — le son *z*, prononcé *ts* ou *tch* étant devenu *t* — et signifierait « désert d'eau des Noirs », le lac étant la seule grande étendue d'eau rencontrée par les Arabisés de la côte Est qui se dirigeaient vers l'Ouest pour y trafiquer (2).

(1) *The Athenaeum*, 1867, I, p. 455.

(2) Pour la signification de Zinj, Zenj, Zanj, et l'équivalence des sons arabes, voir *The Land of Zinj*, pp. 7 et 119.



## KATANGA

« ... On crossing the Luapula,  
I shall go direct S. W. to the  
copper mines of Katanga. »

Adieu de LIVINGSTONE  
à STANLEY (1872).

Dans son captivant ouvrage *Katanga*, M. René J. CORNET écrit à propos de ce nom (p. 34) :

« Enfin, quand les financiers européens commencèrent à s'intéresser à cette région, ils l'appelèrent Katanga, non en l'honneur du petit village ou du chef de ce nom, mais sans doute parce que ce vocable sonnait bien. En effet, ce mot fit fortune. »

Il est étonnant que M. CORNET, dont les publications historiques sont toujours basées sur une riche documentation, n'ait pas fait remarquer que ce mot avait fait fortune depuis bien longtemps « avant les Belges » pour désigner le pays de l'Afrique centrale réputé pour ses mines de cuivre. Il était donc indiqué que les « financiers européens » continuassent à l'appeler par ce nom.

Je voudrais, dans ces notes, exposer mes recherches sur l'onomastique de « Katanga » et fournir aussi quelques précisions sur l'histoire de la province congolaise que des grands Belges ont su mettre en valeur.

A en croire M. ROB. WILLIAMS, à qui l'on doit les premières recherches minières systématiques au Katanga, on avait déjà parlé de ces champs de cuivre (du Katanga) vers 1620, dans un livre intitulé *Purchase's Pilgrims* (1).

(1) Extrait d'un discours prononcé en juin 1923 à Élisabethville, repris de « African World » du 9 juin 1923 dans la revue *Congo*, 1923, vol. 2, p. 254.

Mais dans la seule partie de cet ouvrage du Rév. SAMUEL PURCHAS, — paru en 1613 — qui traite de l'histoire de l'Angola et du Congo <sup>(1)</sup>, il n'est question que des mines de cuivre de Dombe, situées vers la côte de Benguella. L'explorateur qui s'avança le plus loin vers l'Est, fut le portugais Balthasar Rebello DE ARAGAO qui, vers 1607, sur ordre du gouverneur d'Angola, D. Manuel Pereira FORJAZ (1607-1615), tenta de traverser l'Afrique, en partant du fleuve Kwanza, dans le but d'atteindre « Manomotapa » sur le Zambèze, mais rappelé pour faire face à une menace du roi Ngola, il ne put arriver que vers la région de Bié. Dans un court rapport sur cette expédition, ARAGAO annonce qu'il a découvert des mines de cuivre et de fer. Ces mines seraient celles de Mpemba qu'il situe dans la région *Oombo* (Wombo) par 7°1 S. et 14°8 E. Il ne s'agit donc certainement pas des « champs de cuivre » du Katanga.

La première allusion, semble-t-il, qui ait été faite à la contrée, se trouve dans le rapport envoyé par le Dr Francisco José Maria DE LACERDA, gouverneur des Rios de Sena (Mozambique), au ministre portugais D. Rodrigo DE SOUSA COUTINHO.

Ce rapport, daté de Tete le 22 mars 1798, fournissait les informations que LACERDA avait recueillies en vue d'organiser une expédition qui, partant du Mozambique, atteindrait l'Angola, en traversant les terres « d'un roi nommé Cazembe ». Cet itinéraire lui avait été conseillé par un colon goanais « vieil homme des bois », Gonçalo Caetano PEREIRA qui, en vue de trafiquer avec les indigènes loin dans l'intérieur, vers le Nord, avait envoyé son fils Manoel, chez Kazembe, en mai 1796.

(1) « The strange adventures of Andrew Battel of Leigh in Angola and the adjoining regions, reprinted from Purchas his Pilgrimes, edited with notes and concise history of Kongo and Angola by E. G. RAVENSTEIN. » London, 1901. (Voir p. 17. Appendix IV, pp. 158, 159. Index and glossary p. 206). — Dr DE LACERDA, dans un rapport, signale également les mines de Dombo da Quinzamba, au bord de la mer, qui fournissent en abondance « d'excellent cuivre que les indigènes convertissent en ornements » (The Lands of Cazembe, p. 18).

D'après lui, écrivait LACERDA : « ... il (Cazembe) a des mines de cuivre et d'or, et il est maintenant en guerre avec un chef dont les terres produisent du *latao* (cuivre jaune) » (1).

T. E. BOWDICH, à qui le comte LINHAREZ remit une copie du rapport de LACERDA, écrit à propos de Kazembe et de ses mines (2) :

« L'autorité despotique de ce potentat s'étend, dit-on, à un tel degré sur les gens de son peuple, que même leurs heures de loisir et de repos sont fixées par lui suivant son bon plaisir. Il n'est donc pas surprenant qu'il monopolise, n'accordant qu'une petite part à ses nobles, le commerce de l'ivoire et le produit des mines de son royaume. Celles-ci contiennent du fer et du cuivre, ce dernier métal étant trouvé en abondance plus loin dans l'intérieur du pays. »

Quoique aucun nom ne soit cité à propos de ces « terres », il n'est pas douteux qu'il s'agit bien du Katanga, car on sait que cette contrée avait été conquise par les Lunda, que Kazembe en était le « gouverneur », au nom du Muata-Yamvo, qu'il y entreprenait des expéditions guerrières pour exiger le tribut, et que le cuivre qu'il possédait et dont il faisait le commerce en provenait.

D'ailleurs, des preuves, nominales cette fois, nous sont données dans le Journal des Pombeiros Pedro João BAPTISTA, et Anastacio JOSÉ. Ces métis, trafiquants portugais, se rendirent, en 1806, de la résidence du Muata Yamvo à celle de Kazembe, en traversant le Katanga (3).

(1) The Lands of Cazembe, p. 44. Cet ouvrage contient la traduction anglaise du Journal de voyage de LACERDA, faite par le capitaine BURTON, et publiée en 1873, par la « Royal Geographical Society » de Londres. — M. J. COUSIN, dans sa « Note sur la découverte, la prospection et le début de l'exploitation des mines du Haut-Katanga » faisait donc erreur lorsqu'il écrivit : « La première mention de l'existence des mines de cuivre du Katanga a été faite par l'explorateur Livingstone, dans ses carnets de voyage, lorsqu'il traversa la partie sud-est du Katanga en suivant le Luapula, du lac Moero au lac Bangwelo, en 1867/1868. » (*Lovania*, n° 4, 1944, p. 28).

(2) An account of the discoveries of the Portuguese, London, 1824, pp. 93, 94.

(3) Le Journal de voyage des Pombeiros a paru dans les *Annaes Maritimos e Coloniaes*, Lisboa, 1843 ; il a été traduit en anglais par BEADLE et a été publié dans The Lands of Cazembe. — MM. VERBEKEN et WALRAET en ont fait la

Parlant des richesses du « roi Cazembe », BAPTISTA, celui qui rédigea le journal de route du voyage, écrit :

L'ivoire vient de l'autre côté de la rivière Luapula et est apporté en tribut par les gens ; des pierres vertes <sup>(1)</sup> sont trouvées dans la terre appelée *catanga*.

Et quand ils passèrent dans la région située entre les rivières Lubudi et Lualaba, nous lisons :

... nous avons traversé des vallées et des collines et avons vu, au sommet des collines, des pierres qui paraissaient vertes, et où on extrait le cuivre ; au milieu de cette contrée, c'est là qu'on fabrique les barres. Il y a deux propriétaires des mines ; le premier est près de la route que nous avons suivie, nommé d'après la manière du pays, Muira, et l'autre est appelé Canbembe.

Il s'agit de Muilu et de Kanzenze <sup>(2)</sup>.

Racontant comment Kazembe les quitta, alors qu'il les accompagnait sur la route vers Sena, BAPTISTA écrit encore :

... Alors il quitta la route de Senna et partit pour faire la guerre au pays Tanga.

traduction de l'anglais en français dans : La première traversée du Katanga en 1806 (Bruxelles, I. R. C. B., 1953).

<sup>(1)</sup> Malachite, que les Basanga, appellent « kifufia », nom à rapprocher de celui de la rivière Mufufya (Lufufya) affluent de la Dikuluwe ; elle forme la limite nord actuelle de la concession cuprifère de l'Union Minière du Haut-Katanga. — Le Rév. F. S. ARNOT, écrit : « La malachite, de laquelle le cuivre est retiré, se trouve en grande quantité sur les sommets de certaines collines, nues et rugueuses. Pour l'enlever, les indigènes font des petits trous ronds dépassant rarement 15 à 20 pieds [4,50 m à 6 m.] en profondeur. On ne travaille pas latéralement, mais quand un trou devient trop profond, on l'abandonne et on en fait un autre. »

<sup>(2)</sup> Une des mines importantes ouvertes par les indigènes dans cette contrée située à l'ouest du Lualaba, est encore exploitée de nos jours par l'Union Minière du Haut-Katanga. Dans son journal, le prospecteur QUESTIAUX, adjoint à la mission Charles LEMAIRE (1898-1900) signale que « le gisement de cuivre qui s'identifie avec celui de Kilamusemvue sous le nom de Miambo (déjà cité par Arnot) est la mine importante qui porte aujourd'hui le nom de Dikuruwe. » (N° spécial du *Bulletin de l'Association des Licenciés sortis de l'Université de Liège*, 1911, p. 77). — Le Lt. LEMAIRE, dans une lettre datée du 19 déc. 1899, écrit : « Le nom « miambo » est le nom des croisettes. » (*La Belgique Col.*, 1900, n° 14, p. 159).

Et plus loin, à propos du prétexte donné pour les retenir :

... Ces brigands étaient frères de ceux que le Cazembe a tués dans la guerre qu'il a faite dans la contrée Tanga.

Dans ces extraits d'un document écrit en 1806, on voit donc apparaître les noms **Catanga** et **Tanga**. BAPTISTA ne les a entendus que chez Kazembe et il ne les emploie que pour désigner la contrée où l'on trouve des « pierres vertes » (la malachite) et où vivent des indigènes qui résistent au « roi Cazembe ».

Lorsqu'ils ont traversé cette contrée, les Pombeiros ont entendu parler de Muilu et de Kanzenze, « les deux propriétaires des mines de cuivre », ils ont rencontré le chef Pande dans son village, près de la rivière *Murucuxy* (la Mulungwishi), à qui ils durent donner les raisons de leur voyage et payer vingt brasses de tissu pour pouvoir poursuivre leur route, mais il ne paraît pas qu'ils aient eu connaissance d'un chef ou d'un village Katanga.

Le Français J. B. DOUVILLE, qui a prétendu avoir visité les mines de cuivre (*sic*) du Mwata Yamvo vers 1830, ne cite pas non plus ce nom. Il est vrai que le récit de son voyage semble n'avoir été écrit que d'après des racontars, mais comme il mentionne le nom de « Mouata Yanvo », il aurait pu entendre parler également du Katanga <sup>(1)</sup>. A titre de curiosité, je reproduis ici le

(1) Voyage au Congo et dans l'intérieur de l'Afrique équinoxiale fait dans les années 1828, 29 et 30. Paris, 1832, Voir Tome 3, Chap. XLI, pp. 53, 74, 87, 88. Accusé d'avoir surpris la bonne foi de la Société de Géographie de Paris qui lui avait décerné une médaille, DOUVILLE crut bon d'écrire un volume pour se disculper et fournir la copie de documents attestant qu'il s'était rendu en Angola : 30 mois de ma vie, 15 mois avant et 15 mois après mon voyage au Congo, ou ma justification des infamies débitées contre moi, Paris, 1833. — M. Guillaume LEJEAN, dans « Les récents voyages aux grands lacs de l'Afrique Équatoriale » (*Revue Européenne*, Tome 1<sup>er</sup>, 1859, p. 611) écrit : « Il est parfaitement prouvé aujourd'hui que Douville n'a pas dépassé les établissements portugais ; mais j'ai entendu des hommes d'une valeur scientifique incontestable émettre l'opinion

passage de son récit relatif à la visite des mines de cuivre : Parti de Loanda, DOUVILLE arrive chez Yanvo, roi des Molouas (Lunda) et c'est près de la résidence de celui-ci qu'il place les mines.

« Cependant, il (le roi) me proposa d'aller visiter ses mines, ajoutant qu'il m'accompagnerait. Le départ fut fixé au surlendemain. Le mouata vint avec cinq cents soldats et un nombreux cortège. Mes nègres, craignant quelque perfidie, se tenaient à part des Molouas... Les mines étant peu éloignées d'Yanvo, nous y arrivâmes de bonne heure. J'y descendis aussitôt au grand étonnement du mouata qui ne pouvait s'imaginer qu'un homme puissant exposât sa vie en entrant dans les souterrains. Je ne pris que deux hommes avec moi et je laissai les autres à l'entrée. Le désir de voir ces ouvrages m'ôta la crainte qu'aurait pu m'inspirer le peu de solidité des galeries... Après avoir passé deux heures à examiner les mines et choisi quelques échantillons, je retournai vers le mouata. Ces mines ont peu de profondeur. On n'y travaille que lorsqu'on a besoin de métal. Elles sont riches et le cuivre est d'une qualité supérieure ».

On peut juger de la fantaisie de l'auteur par ce récit qui ne résiste pas à l'examen des détails et qui tient plus des romans de Jules VERNE que des études scientifiques.

Je n'ai retrouvé le nom « Katanga » <sup>(1)</sup> que dans *The Journal of the R. G. S.* de 1854 (vol. XXIV, p. 261), car les Portugais MONTEIRO et GAMITTO, qui se rendirent chez Kazembe en 1831-1832, en partant du Mozambique, ne le citent pas <sup>(2)</sup>. Sr Bernardinon FREIRE et F. A. DE CASTRO attestent que des Arabisés étaient arrivés à Benguela en avril 1852, après avoir traversé le centre africain d'Est en Ouest :

... De là (du lac d'Ujiji) ils allèrent chez Cazembe, puis au Catanga... Au Catanga, ils eurent la chance de rencontrer des gens du major Coimbra, avec qui

qu'il avait dû rédiger son voyage et sa fameuse carte sur des données inédites trouvées par lui dans les archives de Loanda et de Benguela. »

<sup>(1)</sup> COOLEY le cite en résumant le journal de BAPTISTA dans « *Geography of N'Yassi* ». (*Journal of the R. G. S.*, 1845, Vol. XV, p. 225).

<sup>(2)</sup> O Muata Cazembe, Lisboa, 1854.

ils vinrent à Cahava par la route de Macacoma, le long de la rivière Liambeje... (1).

David et Charles LIVINGSTONE, dans *Explorations du Zambèze et de ses affluents* écrivent (2) :

« Les caravanes qui viennent du pays de Cazembe, de celui du Katanga, et d'autres parties de l'intérieur, traversent le Nyassa et le Chiré pour se rendre aux ports de Quiloa, de Mozambique et d'Iboé. Les ornements de cuivre, l'ivoire et la malachite sont, à présent, les seuls objets du commerce de ces provinces. »

Et encore :

« Retenus le 17 octobre (1861) par une tempête à l'embouchure du Kaombé (Nyassa), nous y avons reçu la visite de plusieurs individus appartenant à un Arabe qui, depuis 14 ans, demeure chez Katanga, au sud du territoire de Cazembe. Ces gens arrivaient de l'intérieur d'où ils rapportaient de l'ivoire, de la malachite et des anneaux de cuivre... D'après ce qu'ils nous ont dit, la malachite dont ils étaient chargés, avait été prise au flanc d'une montagne où il existe une veine importante, et qui est située près du village de Katanga ».

Et à STANLEY, à qui il raconte son voyage au Manyema, David LIVINGSTONE dit :

« Le Roua (Luba) possède des mines de cuivre d'une grande richesse ; celles de Katanga, exploitées depuis des siècles, sont toujours fécondes. » (*Comment j'ai retrouvé Livingstone*, 1884, p. 365).

BURTON, dans *Voyage aux Grands Lacs de l'Afrique Orientale* écrit (p. 481) :

« Kiyombo, sultan d'Oourouvoua est actuellement (1858) l'ami des Arabes ; il fait le commerce d'ivoire, d'esclaves, et d'un peu de cuivre qui lui vient de Katata, ou Katanga, situé au nord-ouest, à quinze marches d'Ousenda, capitale bien connue du grand Kazembe ».

SPEKE, dans son livre *What led to the discovery of the source of the Nile* (1864, p. 199), répète ce nom « Katata » :

... Ces caravanes allaient parfois par terre jusqu'à la contrée de Cazembe, traversant la rivière Marungu,

(1) La rivière Liambeje, affluent du Zambèze, prend sa source dans la région où se trouve celle de la Luashi, affluent de la Lulua.

(2) Traduction par M<sup>me</sup> LOREAU, pp. 120 et 362.

et allaient aussi à Katata pour le cuivre qui est d'une couleur « dark rich red » et est plus apprécié que le cuivre importé.

Et à propos du désir qu'il avait eu d'accompagner le marchand arabe HAMED, il écrit encore (p. 240) :

Cela m'aurait aussi donné le moyen d'avoir une parfaite connaissance des mines de cuivre de Katata, dont une quantité vient en Uruwa.

A son tour, l'explorateur allemand REICHARD reprend ce nom « Katata » et déclare : « Les Wanyamwesi appelaient de mon temps (1884) le Katanga : Katata, du nom d'un petit territoire situé au nord du Katanga » <sup>(1)</sup>. Mais c'est en vain qu'on recherche sur la carte dressée par lui, ce petit territoire. Et LIVINGSTONE ne mentionne jamais ce nom « Katata » ; toujours il écrit « Katanga ». Pourtant, après avoir accompagné STANLEY jusqu'à l'Unyamwezi, il rencontra, au cours de son voyage de retour vers le Tanganyika, douze ans avant REICHARD, des Wanyamwezi qui lui parlèrent du Katanga et non du Katata. Ainsi, le 23 avril 1872, il écrivait dans son journal <sup>(2)</sup> :

Ai visité Kwikuru et vu le chef de tous les Banyamwezi, âgé d'environ soixante ans et partiellement paralysé. Il me dit qu'il avait été aussi loin que le

<sup>(1)</sup> Le Katanga. « Souvenir d'un ancien explorateur du Katanga. » *Revue Congo* Vol. I, p. 473. — Les allemands BOEHM et REICHARD furent les premiers européens qui pénétrèrent au Katanga. J. DUPONT se trompe donc quand il écrit dans « Étude économique sur le Katanga » (p. 3) : « Si l'on ne tient pas compte des militaires et des commerçants portugais qui, partis de l'Angola, poussèrent peut-être jusqu'au Katanga, les premiers explorateurs qui foulèrent le sol de ce pays furent Burton et Speke, qui en 1857 et 1858, parvinrent au lac Tanganyika. De 1866 à 1873, Livingstone parcourut le territoire du Katanga... » Or, on sait que BURTON et SPEKE n'ont pas foulé le sol du Katanga, pas plus que LIVINGSTONE ne parcourut jamais ce territoire, n'ayant traversé que les régions situées loin au sud et celles à l'est des lacs Moero et Bangweolo.

<sup>(2)</sup> The last journals, London, 1874, Vol. 2, pp. 180 et 184.

Katanga, par la même route du Fipa que je me propose maintenant de prendre, quand il était petit garçon, suivant son père qui était un grand trafiquant. » Et le 9 mai : « ... des femmes chantaient en pilant leurs graines pour les repas : Oh ! le voyage du Grand chef au Katanga ! Oh ! Le voyage au Katanga et de nouveau à Ujiji ! Oh ! Oh ! Oh !

STANLEY donne une explication du nom « Tata » qu'il porte sur sa carte, au nord de l'Uvinza <sup>(1)</sup> :

A ce camp (Wane-Mbeza en Uregga), nous avons quitté Bwana Shokka et ses 300 (hommes), qui allaient pénétrer quelque 8 ou 10 marches plus au nord-est, vers la contrée de Tata. Je soupçonne que « Tata » n'est pas un nom propre, mais qu'il signifie simplement : plus loin à l'intérieur (farther in).

Mais dans « Quelques souvenirs historiques » par MWENDA KITANIKA, fils et deuxième successeur de Msiri, traduits du Kiyeye par Antoine MUNONGO <sup>(2)</sup> je lis que : « Les anciens Bayeke disaient « Kadata » pour Katanga et, pour eux, le Kadata s'étendait jusqu'en Rhodésie du Nord ».

A la même époque que SPEKE, le géographe COOLEY écrivait :

Les Portugais, en constant rapport avec le Cazembe et les indigènes du côté occidental du lac, n'ont jamais entendu parler du Tanganyika, quoique ils aient entendu des contrées Tanga et Katanga, au-delà ou à l'ouest de la rivière Luapula ou Marunga <sup>(3)</sup>.

En 1874, CAMERON écrivait : « Le cuivre se trouve en quantité considérable au Katanga, et à une grande

<sup>(1)</sup> Through the dark continent, 1878, Vol. 2, p. 137.

<sup>(2)</sup> Lovania, n° 21, 1951, p. 67.

<sup>(3)</sup> The Athenaeum, 1864, vol. 2, p. 897.

distance au couchant de cette région. » (1) Ce qui fait dire à J.-B. THORNHILL que le commandant Cameron est responsable du nom de Katanga. » (2)

L'explorateur Joseph THOMSON, parlant des métaux de l'Afrique centrale, écrit :

Du cuivre nous pouvons en parler avec plus de certitude. Il n'y a qu'un endroit où il est certainement connu comme se trouvant en abondance, et c'est le Katanga, une région qui n'a pas encore été visitée, mais qui est renommée dans toute l'Afrique comme étant la source de tout le cuivre employé par les indigènes (3).

Après ces citations témoignant de la richesse des mines du Katanga, on ne comprend pas que l'explorateur français V. GIRAUD ait écrit le contraire, alors qu'il se trouvait, en novembre 1883, dans la région des Baushi, entre le lac Bangweolo et le Luapula (4) :

« Le plus puissant des voisins de Méré-Méré, et aussi son ennemi juré, occupe la rive gauche de la Louapoula. Autrefois, ces États portaient le nom de Katanga et ils furent longtemps célèbres par les riches mines qu'on les croyait renfermer. Les découvertes récentes ont réduit à néant cette réputation usurpée, et le Katanga s'appelle aujourd'hui Msiri, d'un chef vunyamwézi qui s'y est installé depuis dix ans et dispose aujourd'hui de forces considérables » (5).

\* \* \*

Ce n'est que lorsque les expéditions LE MARINEL, DELCOMMUNE, STAIRS et BIA, pénétrèrent jusqu'au cœur du pays du cuivre, que le nom Katanga fut cité comme étant celui d'un chef.

(1) A travers l'Afrique, p. 526.

(2) Adventures in Africa, p. 166.

(3) To the Central African Lakes and back, Vol. III, p. 283.

(4) Les Lacs de l'Afrique Équatoriale, p. 318.

(5) Voir ci-après l'histoire de Msiri dans l'étude sur « Garenganze ».

Le commandant E. VERDICK, membre de l'expédition LE MARINEL (1891), dans une étude datée de Bruxelles le 10 octobre 1924 (p. 6), écrit :

« Le nom de « Katanga » a été donné à cette région par les premiers trafiquants qui se rendirent chez le chef de ce nom, même avant l'arrivée de M'Siri dans le pays. Dans la suite, ce nom a été généralisé ».

Et le géologue JULES CORNET, adjoint à l'expédition BIA (1891-1893) dans son étude sur *Les gisements métallifères du Katanga* (Mons, 1894, p. 8), écrit aussi :

« Ce nom provient de celui d'un ancien chef du pays dont les héritiers furent dépossédés par Msiri, et ne s'appliquait d'abord qu'à sa capitale » (1).

COOLEY était déjà de cet avis quand il écrivait :

Je crois que *Tanga* doit être la contrée des Movizas qui est maintenant au nord du Nouveau-Zambèze (riv. Chambezi) et *Catanga* est la forme particulière ou individuelle du même nom servant à désigner la localité ou la résidence du chef.

Il semble bien qu'il en fut ainsi, mais c'est à toute la « terre » dépendant de ce chef que le nom s'appliquait et pas seulement à sa « capitale », c'est-à-dire à son « enclos », à son village.

Dans son article intitulé « L'Urúa et le Katanga », le commandant BRASSEUR disait :

« Jadis, on ne comprenait sous ce nom que la région où l'on extrait le cuivre, c'est-à-dire le pays des Ba-Lamba et des Ba-Sanga. Ce nom a été donné par un grand chef appelé Katanga, le plus puissant avant Msiri » (2).

(1) Le lieutenant BROHEZ, dans « Ethnologie Katangaise » écrit, d'après un exposé que lui a fait M. CORNET : « Son nom [du chef Katanga] fut donné par les Arabes à tout le pays du cuivre bien avant la pénétration des Blancs dans la contrée. » (*Bull. de la S. R. B. G.*, vol. 29, 1905, p. 381). Mais nous savons, par le Journal du Pombeiro BAPTISTA que ce nom était connu chez Kazembe, bien avant la pénétration des Arabes dans la contrée.

(2) *Le Mouvement Géographique*, 1897, col. 911.

## D'après VERHULPEN :

« Les terres de la chefferie Katanga auraient été données jadis par le chef Poyo aux chefs Katanga. Poyo les aurait acquises lui-même en paiement d'une dot de mort par le chef Kaponda. Cette dot de mort aurait été due par Kaponda à cause du décès de son épouse, qui était une parente des chefs Poyo. Les chefs Katanga payèrent jadis tribut aux chefs Poyo pour la remise de ces terres, mais ils devinrent dans la suite indépendants » (1).

Ainsi donc, nous pouvons tenir pour certain que Katanga, nom d'une contrée, fut attaché comme un titre au chef de cette contrée, ce qui est bien dans la manière des Africains. Au sujet de l'étendue de cette contrée, le géologue JULES CORNET, a fait la distinction suivante :

« Nous appelons *Katanga conventionnel*, le territoire administré par le Comité Spécial du Katanga, par opposition au *Katanga proprement dit* que l'on peut définir : la partie du Congo belge faisant partie du bassin du Lualaba en amont d'Ankoro et de celui de la Luvua-Luapula » (2).

\* \* \*

D'où cette contrée « Katanga » peut-elle avoir tiré son nom ?

A ce propos, il est intéressant de remarquer que l'itinéraire des explorateurs CAPELLO et IVENS (1884) traverse une rivière Catanga, affluent de gauche de la Lufira. Il existe même un mont et un torrent « Tanga » dont le lieutenant BROHEZ précise la position, dans une note de son « Ethnologie Katangaise » (3) :

« Par 11° de latitude S. et 27° de longitude, se dresse, sur la rive droite de la Lufira, le mont Tanga, d'où descend la Tanga, rivière torrentueuse en été et desséchée en hiver. Cette rivière coule dans la

(1) Baluba et Balubaisés du Katanga, 1936, p. 395.

(2) Voir note sur les Mines dans le Numéro spécial du *Bulletin de l'Association des Licenciés sortis de l'Université de Liège*, Octobre 1911, n° 4, p. 73.

(3) *Bulletin de la S. R. G. B.*, vol. 29, 1905, p. 382.

contrée la plus riche du Katanga : au Nord, les salines de Moaschia, à l'Ouest, les monts Khituru et Kalabi ; au Sud, les monts Kiola, etc. La mise en exploitation des mines de cuivre semble remonter à une époque très éloignée. Katanga signifie « petit chef de la Tanga » (1).

Faut-il en déduire que c'est ce mont ou ce torrent qui ont donné à la contrée le nom « Tanga », devenu « Ka-Tanga » lorsqu'il fut attribué au chef venu s'installer sur la Tanga (2) ? C'est fort possible. Car la particule KA, que BROHEZ traduit par « petit chef » — parce qu'elle est le préfixe diminutif, mais qui se retrouve dans de nombreux noms de grands chefs : Kasongo, Kabongo, Kazembe, Katombe, Kapanga, etc. — pourrait être l'équivalente de SHA, titre que porte certains chefs lunda Sha-Banza, Sha-Malenge, Sha-Mushinga, Sha-Mazembe, etc (3).

Sinon, quelle autre signification le mot « tanga » pourrait-il avoir ? Il existe, sur la côte orientale d'Afrique la ville de Tanga. J'ignore l'origine du nom et je ne vois pas de relation possible entre ce nom et celui de la contrée qui nous intéresse. Je ne pense pas non plus que « tanga » dans Katanga ait la même provenance que dans Tanganyika (4).

Les Portugais définissent *tanga* : morceau de toile dont

(1) Nous retrouvons ces rivières sur la carte du C. S. K. Degré Carré Tenke. — MASOIN dans son Histoire de l'E. I. C. (p. 194) écrit : « Ce nom [Katanga] que lui avaient donné les missionnaires protestants [sic] était celui d'un petit chef ou plutôt une traduction du mot chef, à l'instar de *Makoko*. »

(2) Il semble qu'il en fut de même pour Pande (ou Panda) chef des Basanga, installé non loin de la rivière de ce nom, affluent de gauche de la Lufira comme la Katanga.

(3) Les Baluba emploient le mot *Sha* = père, dans un sens « honorifique ». Un des « ministres » du Mulopwe porte le titre de *Sha Banza*, équivalent de celui de *Ina Banza* que porte une des femmes du grand chef, sorte d'intendante pour ce qui concerne le harem. (*Ina* = mère et *Banza* = cour). — Chez les Waswahili, *Shaha* est le titre de respect donné à un homme important ou très riche. — Chez les Bayeke, les descendants de Msiri sont salués par l'expression *Sha Mwenda*.

(4) Cf. *supra*, p. 22.

les nègres se couvrent de la ceinture aux genoux. Faut-il voir un rapport entre ces définitions et ce que dit COOLEY lorsqu'il traite du commerce des Movizas (1) ?

... Pour les articles importés en retour par les mêmes noirs, les Movizas ajoutent une bonne partie d'étoffes d'herbes ou d'écorce de leur propre fabrication. Pour la part que ces gens prennent dans le trafic intérieur, il n'est pas invraisemblable que c'est leur contrée qui porte le nom significatif de *Tanga*, c'est-à-dire : étoffe ou monnaie.

Et du fait que les tissus indigènes étaient les articles les plus courants pour le troc, COOLEY déduisait que : « *tanga* signifie incontestablement *richesse en monnaie* » (2). C'est la seule explication qui ait été donnée sur le nom de la contrée supposée être celle des Movizas ou des Moluas, noms qui furent attribués également aux gens du Lunda dépendant du chef Kazembé.

Faut-il l'admettre pour *Katanga* ? Il n'est pas non plus invraisemblable que lorsque le cuivre devint la monnaie courante que l'on sait (barres, croisettes, fil), supplantant le tissu « *tanga* » dans les échanges, la contrée d'où il provenait aussi conserva ce nom, — devenu celui du chef sous la forme « *Katanga* » — tout comme s'est conservé chez les populations latines, le souvenir de la prépondérance du bétail — comme signe de richesse — que rappelle le nom *pecunia* dérivé de *pecus* : bétail, resté pour désigner la monnaie proprement dite (3).

(1) BURTON dit que les Movizas « étaient appelés également Moizes, Muizas, Invizas, ou Aizas, que LIVINGSTONE écrivait Abisa ou Babisa. Ils ont d'abord vécu à l'ouest du Nyassa et se sont déplacés vers le Tanganyika. D'après MONTEIRO et GAMITTO, ils furent expulsés de leur territoire par les Muembas ou les Moluanes, et depuis ils se sont éparpillés. » (Note p. 33 dans *The Lands of Cazembe*).

(2) *Inner Africa laid open*, pp. 36 et 62. Note : « The tanga was worth in the time of Joao dos Santos about 4 d. (*Ethiopia Oriental*, 1609, Liv. i. fol. 53) ».

(3) Dans le mémoire sur Les « N'zimbu » Monnaie du Royaume de Congo, du Dr E. DARTEVELLE (Chap. VI et VII), nous trouvons deux exemples d'exten-

S'il en était ainsi, ne pourrait-on dire que le *Katanga* actuel était et est encore le pays de la richesse en monnaie d'échange, et qu'aucun autre nom n'eût pu mieux lui convenir ?

sion de la signification primitive d'un nom désignant une monnaie d'échange. Le mot *mbongo*, pluriel de *lubongo*, désigne actuellement encore, au Kasai et dans le Bas-Congo, la richesse, les biens en général, alors que le *lubongo* était un tissu de raphia servant de monnaie d'échange. — De même, le terme *n'zimbu*, qui désignait primitivement un petit coquillage employé comme monnaie, désigna par la suite les perles dites de traite et même la monnaie introduite par les Européens dans le Bas-Congo.

## GARENGANZE

« We, negroes, are one in racial unity with you, whites — different yet the same. A crocodile is hatched from an egg — and a flying bird from an egg. »

Paroles de MSIRI rapportées par le Rév. D. CRAWFORD.

Dans *The Story of Africa and its explorers*, R. BROWN écrit à propos de ce nom (vol. III, p. 17) :

Quoique familier, par ouï dire, pour les colons portugais du Benguela, ce nom ne parut pas jusqu'à récemment sur les cartes, et était pratiquement inconnu des géographes européens. En réalité, c'est la propre désignation faite par le chef pour le royaume qu'il a créé, car les Arabes usaient du nom « Katanga », et sous ce nom était connue, sur la côte est, une contrée abondant en mines de cuivre.

Ce chef qui changea le nom de « Katanga » en celui de « Garenganze » était le fameux MSIRI dont le règne est lié intimement à l'histoire contemporaine du Katanga. Pour connaître la raison de ce changement, il faut donc rappeler brièvement comment Msiri devint un conquérant.

On trouve dans les « Mémoires » de Mukanda-Bantu, fils et successeur de Msiri, le récit de cette odyssée. En 1909, le prince ALBERT, futur roi des Belges, en voyage d'études au Congo, passa par Lukafu et remit au chef des Bayeke d'importants cadeaux. Pour le remercier,

Mukanda-Bantu adressa au Roi ALBERT, qui venait de succéder à LÉOPOLD II, une lettre dictée à son frère Kitanika, à qui les missionnaires protestants, installés chez Msiri, avaient enseigné les rudiments de l'écriture (1). C'est cette lettre qui constitue les « Mémoires » de Mukanda-Bantu ; beaucoup trop longue pour être reproduite ici, elle contient, si l'on s'en rapporte aux témoignages des Européens qui connurent Msiri, de notables contre-vérités.

Plutôt que de s'en rapporter uniquement à ces « Mémoires » que les souvenirs défaillants, le sentiment et l'intérêt ont pu dicter, voyons les diverses versions qui ont été données de l'histoire de Msiri, et qui ne diffèrent que dans les détails (2).

La première nous vient de l'explorateur CAMERON. En juillet 1874, se trouvant au cœur du pays des Baluba, dans la région que traverse la rivière Lovoï, au nord de l'actuel Kamina, voici ce qu'il écrit à propos de Msiri qu'il appelle *Mchiré* (3) :

« Les villages sont grands, entourés d'estacades et de tranchées... avec contrescarpe adossée à la palissade, talus épais qui rend celle-ci à l'épreuve de la balle. Ces fortifications, d'une importance exceptionnelle, ont été faites contre Mchiré, chef du Katanga. J'avais déjà entendu parler de ce chef ; c'était, disait-on, un *mtou mbaya sana*,

(1) La copie de cette lettre écrite en sanga fut remise au commandant GHEUR, chef de zone à Lukafu, qui la traduisit avec l'aide du Rév. CLARK. On trouve cette traduction annotée dans le *Bulletin de la Société Belge d'Études Coloniales*, 1919, p. 251. — Le petit-fils de Msiri, Antoine MUNONGO, a fait également une traduction de cette lettre, en face du texte indigène, dans le *Bulletin des Juridictions indigènes*, 1938, n° 10, p. 275. Munongo fit un voyage en Unyamwezi pour revoir, comme il dit, l'ancienne patrie des Bayeke. On en a fait le récit dans le journal *L'Étoile-Nyota* d'Élisabethville, 1952, nos 166 à 170.

(2) Dans Mission scientifique du Ka-Tanga, p. 311, le capitaine CH. LEMAIRE écrit : « Une histoire de Msiri a été établie à laquelle je me garderai prudemment de faire des emprunts, aucune espèce de garantie n'entourant les récits recueillis soit de la bouche des indigènes, soit de la bouche des missionnaires qui furent longtemps prisonniers de ce chef. » Mais comme dit F. MASOIN, « il y a cependant trop de textes concordants pour rejeter ainsi, sans aucune preuve, les récits des voyageurs. » (Histoire de l'É. I. C., note p. 194).

(3) A travers l'Afrique, Paris, 1881, pp. 386, 387.

— un très mauvais homme, — mais je ne supposais pas qu'il étendît ses déprédations jusqu'à l'Oussoumbé (pays de Samba). Mchiré appartient à la famille des Vouakalagannza, l'une des principales tribus de l'Ounyamouési. Un jour, longtemps avant l'époque dont nous parlons il se mit à la tête d'une bande nombreuse, traversa le Tanganyika et, cherchant de l'ivoire, se dirigea vers l'Ouest. Arrivé au Katanga, il vit immédiatement l'avantage que lui donnaient ses armes à feu ; il attaqua le chef et, l'ayant battu, se proclama souverain indépendant de la province, bien que celle-ci fit partie de l'Ouroua... Mchiré a groupé autour de sa personne un grand nombre de ses compatriotes et de traitants de bas étage venus de la côte orientale... L'ivoire étant assez rare chez lui, son exportation consiste principalement en esclaves et en cuivre. C'est dans le pays même qu'il se procure le métal ; pour l'esclave, il le fait prendre au loin. Moyennant une faible rétribution, il permet aux bandes de ses adhérents d'accompagner les hommes qu'il envoie en razzia. Au retour, les captifs sont partagés entre les marchands et lui, proportionnellement au nombre des mousquets fournis par chacun ; et ses affaires avec le Bihé et la côte du pays d'Angola étant brillantes, la dépopulation augmente rapidement ».

Le Français V. GIRAUD entendit aussi parler de Msiri. Alors qu'il se trouvait, le 1<sup>er</sup> août 1883, en amont des rapides de Mombottouta, sur la rive droite du Luapula, il raconte que les Baushi, voulant l'empêcher de continuer son voyage sur la rivière, lui donnèrent la raison de leur hostilité, en criant :

« Vous allez porter secours à Msiri, notre ennemi, qui demeure de l'autre côté de la Louapoula. Vous n'êtes pas des gens de la côte, mais des Vunyamwezi ! »

Et il ajoute en note :

« Msiri est un Vunyamwézi installé depuis quelques années au Katanga, avec un gros parti de gens de Tabora, qui, comme dans l'Unianembe, ont l'usage de s'arracher les incisives de la mâchoire supérieure » (1).

Pour avoir un peu plus de précisions sur les débuts de Msiri, voyons ce qu'en dit le missionnaire anglais Fred

(1) *Op. cit.*, p. 303. — Cf. *supra*, p. 59 ce qu'il écrit à propos de « Katanga ».

Stanley ARNOT, dans un chapitre de son ouvrage sur le *Garenganze* (1), qu'il intitule *How Msidi obtained his kingdom*. Ayant séjourné chez Msiri, à Bunkeya, de février 1886 à février 1888, il était bien placé pour recueillir, de la bouche même des indigènes, des détails sur la manière dont Msiri fonda son royaume.

« La partie de l'Afrique centrale actuellement connue comme « Garenganze » est appelée par les aborigènes « Sanga ». Elle borde le Katanga, le fameux district cuprifère souvent cité dans les voyages de Livingstone, et qui dépendait du chef de Sanga. Kalasa, le père de Msidi, le chef actuel du Garenganze, était un petit chef dépendant de Mirambo le grand chef de l'Unyamwesi, à l'est du lac Tanganyika. Kalasa était un trafiquant de cuivre (2), et après de fréquentes visites à Sanga, une étroite amitié naquit entre lui et le vieux chef de la contrée. En une occasion, Msidi (qui était le second fils de Kalasa) rendit visite à Sanga, de la part de son père. Les fusils, comme instruments de guerre, étaient alors tout à fait inconnus dans les régions centrales de l'Afrique. Msidi, cependant, était en possession de quatre fusils pour son escorte et, en arrivant dans la contrée Sanga, il trouva le vieux chef en guerre avec un puissant chef au nord de chez lui qui, avec ses gens, les Baluba, envahissait le pays Sanga. Msidi vint au secours de l'ami de son père et, après quelques coups tirés par son escorte, les Baluba, effrayés par les nouvelles armes de guerre, s'enfuirent. Naturellement, le vieux chef Sanga fut satisfait de Msidi qui l'avait délivré, lui et ses gens, des mains de leurs ennemis, et résolut de le récompenser convenablement. Ce qu'il fit en lui faisant d'importants présents d'ivoire, le pressant de revenir aussitôt que possible. Msidi, saisissant tout l'avantage attaché à l'amitié de ce vieux chef, retourna dans son village, en Nuyamwezi, puis repartit pour Sanga avec femme et enfants, et aussi avec ses amis désireux de le suivre... Trouvant que son ami, le chef du Sanga, était devenu vieux et faible, Msidi promit qu'il ne le quitterait plus et qu'il resterait dans la contrée pour recevoir la récompense qui lui avait été promise. Peu de temps après, le vieux chef, sentant sa fin prochaine, donna à Msidi le coquillage *omande* (3) qui correspond à la couronne des rois européens, et

(1) *Garenganze or seven years pioneer Mission work in Central Africa*, p. 221.

(2) Kalasa était « Mutonzi » (de *kutonza* = précéder) c-à-d. « chef de caravane » (*Lovania*, n° 21, p. 64).

(3) *L'omande* est un coquillage conique qui, d'après LIVINGSTONE, était connu des Balunda. On en découpait la partie basale pour en faire un insigne de haute

l'installa comme chef des Basanga. Dans l'exercice du pouvoir fraîchement acquis, Msidi mit à mort tous ceux qui s'opposaient à lui ou qui lui paraissaient hostiles ; et il partit en guerre dans toutes les régions voisines, défiant le puissant chef Kazembe, sur la rive orientale du Luapula, lequel recevait précédemment le tribut du vieux chef Sanga. Kazembe voulut punir Msidi pour sa conduite rebelle et à cette fin envahit sa contrée. Mais Msidi réussit, avec l'aide des trafiquants Ovimbundu de la région de Bihé, à résister à Kazembe et à déclarer son indépendance. Ensuite, il ajouta à son domaine la contrée Luba du nord et encouragea la venue des émigrants et des réfugiés de la contrée Lunda qui voulaient fuir l'oppression du puissant Mwata Yamvo. Ainsi Msidi rassembla autour de lui un grand nombre de suivants, invitant également de nombreux compatriotes d'Unyamwezi à venir le rejoindre pour occuper des positions éminentes dans le royaume qu'il avait formé et qu'il aimait appeler GARENGANZE ».

Cet amour qui lui fit donner ce nom au royaume qu'il créait, provenait de son origine. La sous-tribu des Wausumbwa, à laquelle Msiri appartenait, était voisine de celle des Wagaranganza, toutes deux faisant partie de l'Unyamwezi (1).

distinction que portaient seuls les grands chefs. Le chef Shinte, chez qui il se trouvait en janvier 1854, lui en remit un. « Mes hommes me dirent, écrit-il, que ces coquillages sont si appréciés, comme signes de distinction, que pour deux on peut acheter un esclave et pour cinq une défense d'éléphant valant dix livres. » (Missionary Travels, pp. 300, 301). — E. TORDAY, dans le *Bulletin de la Soc. d'Études Coloniales*, 1910, p. 859, écrit : « Kazembe est le nom de la coquille triangulaire que les chefs Baluba, Balunda et Wanyamwezi, portent comme insigne de leur rang ». — Le P. BÖSCH écrit que chez les Banyamwezi, les chefs de second ordre « portent des *shilungu* (coquillages) de forme ronde, attachés à la chevelure au moyen de lanières de peau de lion. » (*Op. cit.*, p. 494). — Ce coquillage, ou son imitation en porcelaine, de forme ronde, ovale ou triangulaire, est encore en usage chez les Basanga qui l'appellent aussi *kilungu* ; il se porte le plus souvent sur la tête, attaché à une touffe de cheveux au moyen d'un poil de queue d'éléphant. Lors de la remise du *kilungu* à un chef, un homme était tué pour la cérémonie *kibangu* au cours de laquelle le *kilungu* était oint du sang de la victime. En 1918, un sous-chef de Pande-Mutwila, fut arrêté pour avoir pratiqué le *kibangu*. — M. COOSEMANS traduit *omande* par « écaille d'amande » (sic). (MSIRI, *Biographie Coloniale Belge*, I. R. C. B. 1951, vol. II, p. 719). — A mon avis, le terme *omande*, qu'on ne retrouve dans aucun dialecte bantou, est une corruption du mot *impande*, dont les Lunda se servent pour désigner un coquillage ornemental.

(1) « Garaganza est un vieux nom d'une partie de l'Unyamwezi, dont les habitants sont allés s'installer au Katanga, appliquant à ce pays, comme l'ont

R. J. CORNET, dans *Terre Katangaise* (p. 16), donne un extrait d'une lettre inédite du D<sup>r</sup> REICHARD, datée du 27 décembre 1930, adressée à M. le Conservateur de la Section historique du Musée de Tervuren, dans laquelle l'explorateur allemand affirme que c'est à son initiative que l'expression GARENGANZE fut employée à cette époque pour désigner le royaume de M'Siri que nous dénommons *Katanga*.

« Je ferai encore remarquer, écrit-il, que le terme Ngaraganza, employé par les missionnaires (anglais), est né d'une remarque que j'avais faite. C'était au cours d'un cordial entretien avec M'Siri. Ce dernier était d'origine Nyamwesi, du sous-groupe Wasumba. Les Wanyamwezi appelaient autrefois l'ensemble de leur groupement « Wag alla ganza ». Cette dénomination semble s'être perdue depuis les années 90 du siècle passé. De notre temps, elle était encore d'un usage assez courant. M'Siri avait totalement oublié ce fait. Quand je le lui rappelai, il déclara en *kinguamnes* devant tout le peuple assemblé : « *Wisue tulli Wagallaganze* ». (« Nous sommes des Wagallaganze »). C'est ainsi que naquit l'expression Ngarenganze. Auparavant, l'on nommait cette région *Qua M'Siri*, c'est-à-dire le pays de M'Siri. Quant à l'appellation de *Katanga*, elle ne désignait qu'une très petite région du pays ».

Dans une communication intitulée *Description of Uniamuesi, the territory of King Mirambo* lue par MARKHAM à la réunion de la R. G. S. du 12 novembre 1877, l'auteur, Philippe BROYON-MIRAMBO <sup>(1)</sup> écrit :

La grande famille des Wanyamwesi est divisée

fait ailleurs des colons d'autres races, un de leurs noms nationaux. » E. C. HORE, p. 158. — Antoine MUNONGO, petit fils de Msiri, dans « Mon voyage dans l'Unyamuezi » écrit : « L'ouest est connu sous le nom de Busumbwa et ses habitants, sous celui de Basumbwa. C'est la patrie de notre Mwami Msiri et de la plupart des autres Bayeke du Katanga ».

<sup>(1)</sup> *The Geographical Magazine*, vol. IV, 1877, p. 332. BROYON était un Suisse qui, après un second voyage à Zanzibar comme marin, entreprit le commerce avec l'intérieur ; il fit l'échange du sang avec Mirambo qui lui aurait donné sa fille en mariage, en 1875. Cependant, l'Abbé DEBAIZE, dans une lettre publiée dans *L'Exploration* (1879, vol. I, p. 466) écrit que BROYON n'a pas épousé la fille de Mirambo mais une négresse qu'il avait délivrée de l'esclavage. — C'est ce même BROYON qui dirigea les caravanes chargées des marchandises demandées à Zanzibar par CAMBIER, installé à Karema.

en six branches qui, quoique distinctes l'une de l'autre en apparence générale, se ressemblent beaucoup quant aux langages et aux coutumes. La plus intelligente et la plus active est celle des Wagaranganza qui habitent la partie centrale de l'Unyamwesi oriental, et par conséquent, sont les plus proches de la côte. Cette tribu s'adonne principalement au commerce de l'ivoire qu'on va acheter loin à l'Ouest... Une seconde tribu, celle des Wasumbwa, appelée aussi Wanamueri (Gens de l'Ouest), vit dans les districts occidentaux de la contrée <sup>(1)</sup>. Ces gens ne diffèrent des Wagaranganza que par leur excessive vanité et la réputation méritée qu'ils ont d'être enclins à la mendicité et à l'intrigue ; d'autre part, ils sont en général plus décoratifs et plus polis que les autres. Ils entretiennent aussi un commerce avec la côte.

L'explorateur BURTON avait déjà signalé que « les Wanyamwezi fournissaient les porteurs aux Arabes et que, parmi eux, les Wasumbwa et les Wasukuma se rendaient régulièrement à la côte » <sup>(2)</sup>.

Le commandant E. VERDICK, qui arriva chez Msiri le 16 avril 1891, avec les autres membres de l'expédition LE MARINEL, résume comme suit les débuts du potentat <sup>(3)</sup> :

« Msiri était né sur la Kashimana, petit affluent du Gombe qui se jette dans la Malagarazi, tributaire de la rive Est du lac Tanganika. Son père, Kalassa <sup>(4)</sup>, était le fils du chef Muhemoui qui commandait tous les Bayeke, petite tribu du Nya-Mwesi ... Simple commerçant,

<sup>(1)</sup> La capitale de l'Usumbwa était Msene, qui devint un grand centre arabe, au nord-ouest de Kazé (Tabora).

<sup>(2)</sup> *The Journal of the R. G. S.*, Vol. 29, 1859, pp. 203-204.

<sup>(3)</sup> *La Revue Coloniale*, 1902, n° 34, p. 401. — Voir aussi : Les premiers jours au Katanga, 1952, pp. 34 et ss.

<sup>(4)</sup> « Le nom de naissance de Kalasa était Mazwiri, sa mère était Mahanga. En souvenir de sa grand-mère, Msiri donna ce nom de Mahanga à l'une de ses favorites, mère du chef Mafinge-Mulongo, décédée le 25 février 1951. » (Antoine MUNONGO, *Lovania*, n° 21, p. 64).

Msiri vint la première fois au Katanga, en 1860, avec une caravane, afin d'acheter le cuivre servant de monnaie pour acquérir de l'ivoire chez les Bagogo, tribu du nord du Tanganika... Des relations purement commerciales s'établirent avec les sujets de Katanga qui estimaient beaucoup Msiri. Celui-ci vécut six ans dans le pays sans provoquer la moindre querelle. Il payait des redevances à Katanga. Un jour qu'il eut tué un lion, il refusa de le remettre à ce dernier ; cet acte d'insubordination provoqua un conflit et la guerre s'ensuivit. Msiri entra dans le village de Katanga et le chassa avec tout son monde. Le chef Lunda-Kasembe porta secours à Katanga qui n'eut guère de succès... Panda, le chef des Basanga, devenu vieux et aveugle, en butte aux mauvais traitements de ses propres enfants, avait appelé chez lui Msiri et les Bayeke. Grâce à l'aide des Basanga, Msiri put organiser une expédition (contre les Baluba) dont l'issue fut heureuse... Séduit par son succès, Panda donna sa fille en mariage au vaillant guerrier qui l'avait sauvé avec son peuple et le désigna comme son successeur... Panda mourut en 1876 et Msiri prit sa place ».

Dans ses « Mémoires », Mukanda-Bantu dit que les Bayeke (1) chasseurs d'éléphants arrivèrent « jusqu'à Nandubesa » où ils virent des lingots de cuivre et les achetèrent. Nandubesa, note le commandant GHEUR, se trouvait à environ 12 lieues au nord de la mine Karukuru, « mine de l'Étoile » de l'Union Minière à 12 km au nord-est d'Élisabethville (2).

Des témoignages ci-dessus, on peut déduire que ce ne fut pas en poursuivant un éléphant blessé que les Bayeke découvrirent que le Katanga produisait du cuivre, mais bien en accompagnant les caravanes de trafiquants arabes qui se rendaient souvent en Itawa et chez Kazembe.

Dans son journal, STAIRS écrit : « Kafassia fut le premier Musumbwa qui pénétra au Katanga. Kalassa le

(1) Nom donné aux Wasumbwa du Congo belge. — D'après CAPELLO et IVENS les Bayeke ou Bayongo seraient issus du croisement des anciennes populations du Katanga et de l'Ulamba, avec les Bangwana, trafiquants zanzibarites.

(2) *Karukuru* viendrait de *farukumuka* = fondre, couler. — Les Anglais appelaient la mine de l'Étoile : Star of Congo, que les indigènes traduisaient : *Sitala*. — Nandubesa fait partie actuellement de la chefferie Katete, territoire d'Élisabethville.

suivit et fit la guerre avec lui. Kalassa était le père de Msiri ». Après avoir rendu quelques services au chef Katanga et avoir ainsi gagné son amitié, Kalassa prit l'habitude de venir commercer dans son domaine ; un beau jour il se fit accompagner par son second fils, nommé Ngelengwa, qu'il présenta à son ami. Puis le père et le fils rentrèrent au pays Sumbwa ramenant avec eux du cuivre et de l'ivoire. Mais le jeune Ngelengwa, présentant tout l'intérêt qu'un chef bien armé pouvait tirer de la situation, sollicita et obtint de son père l'autorisation d'aller s'installer chez Katanga, afin de faciliter l'acquisition et le transport de l'ivoire et du cuivre. Ceci se passait vers 1850.

Le Rév. CRAWFORD, qui connut aussi Msiri, lors de son voyage « de la Lufoi à Kazembe sur le lac Moero », après avoir traversé le Luapula au passage d'eau de Kalumbu, note dans son *Journal* :

Il y a plus d'un quart de siècle, feu Msidi traversa à ce même passage, en simple aventurier, avec sa femme Kapapa et un esclave — trois au total — allant au Katanga où son père avait laissé un peu de cuivre. Mbayo, notre logeur, les accompagnait ; tous dormirent sous un grand arbre figuier, pas loin d'ici, et repartirent au matin <sup>(1)</sup>.

Le Père Ed. LABRECQUE, dans son « Histoire des Mwata-Kazembe » raconte, d'après les indigènes, l'arrivée de Msiri chez Kazembe <sup>(2)</sup> :

« En 1856, un trafiquant, qui deviendra plus tard fameux, passa chez Kasembe-Kinyanta-Munona. Il s'appelait Msiri. Il venait du pays de Nsumbwa (Ushirombo) au nord du lac Tanganyika ; il était Muyeke de la tribu des Banyamwenzi. Il trafiquait l'ivoire, le cuivre et les esclaves, contre des étoffes venues de la côte. Il revendait ces marchandises aux Arabes de Tabora et de Zanzibar, ou les échangeait

<sup>(1)</sup> *Echoes of Service*, 1894, p. 54.

<sup>(2)</sup> *Lovania*, Élisabethville, n° 18, p. 34.

avec eux pour se procurer de la poudre et des ballots d'étoffe. Lorsque Msiri arriva avec sa caravane de porteurs à la capitale de Kazembe, il dit au grand chef Lunda : « Je viens de loin et mon intention est de me rendre chez le chef Katanga, ton vassal, car il est l'ami de mon père Kalassa ; je te prie de me prêter quelques pirogues et des bateliers pour traverser le Luapula ». Mwata Kazembe lui répondit : « Tout le territoire de Katanga m'appartient ; tu peux y faire du commerce à condition que tu respectes mes droits, car tout le cuivre du Katanga est ma propriété et tous les gens de ce pays sont mes sujets ». Msiri traversa le Luapula et se rendit chez le chef Katanga ».

Le chef Katanga accueillit avec bonheur, dit-on, le fils de son ami Kalasa et lui permit de s'installer en un endroit sur la rivière Luafi. Sollicité à plusieurs reprises de repousser les envahisseurs Baluba, le jeune guerrier, fort des armes à feu qu'il possédait, eut l'occasion de se distinguer et de gagner la confiance de tous. Pourtant, au décès du vieux chef Katanga, il fut accusé d'avoir provoqué sa mort par des moyens magiques, et il dut s'enfuir et se réfugier chez Pande. La légende rapporte que le vieux chef des Basanga l'accueillit à bras ouverts. Mais le docteur MOLONEY, médecin de l'expédition STAIRS, décrivant la carrière de Msiri, dit à ce propos <sup>(1)</sup> : « ... il semble que celui-ci s'est soumis à l'inévitable et a passé le reste de ses jours dans une honorable captivité et, à sa mort, a laissé sa succession à Msiri ».

Quoi qu'il en soit, on sait ce qu'il advint et comment Ngelengwa, fils de Kalasa, érigea son « empire » dont il étendit les limites jusqu'à la crête Congo-Zambèze au Sud, le Luapula à l'Est, la Luvua au Nord et le Lualaba à l'Ouest <sup>(2)</sup>. Il avait fixé sa capitale près de la rivière Lunkeya, d'où le nom de la terre : Bunkeya <sup>(3)</sup>. Sa rési-

<sup>(1)</sup> With the Captain Stairs to Katanga, 1893, p. 173.

<sup>(2)</sup> A propos du nom du fleuve Lualaba, LIVINGSTONE écrit : dans Last Journals (vol. II, p. 193) : « ... the great Lualaba, or Lualubba, as Manyema say... ». Le véritable nom du fleuve serait donc *Lualuba* = Lui-a-luba, c.-à-d. : rivière du Rua ou Lu(b)a.

<sup>(3)</sup> *Bu* chez les Bantous est l'équivalent du *U* des swahilis.

dence était appelée *Mukuru*, nom qu'on retrouve chez les Wanyamwezi pour désigner la résidence d'un « munungwa » ou grand chef <sup>(1)</sup>. Et pour perpétuer sa gloire, il avait pris le nom de *Mushidi* <sup>(2)</sup>. Ce nom ne signifie pas « le Sol » comme on l'a prétendu <sup>(3)</sup>. *Mushidi* ou *Mushiri* est un nom propre lunda que portaient certains grands chefs. Ainsi, Kazembe-Mushidi, envoyé en expédition de conquête par le Mwata Yamvo Naweji, dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, se dirigea vers le Sud, traversa le Zambèze et s'imposa aux populations bambemba du pays (Rhodésie du Nord). Il y eut aussi un Mwata Yamvo Mushiri qui régna en 1887 <sup>(4)</sup>.

Il est certain que Msiri ne cessa d'entretenir des relations avec son pays d'origine. Nous en trouvons la preuve dans ce passage du Journal de LIVINGSTONE, daté d'Unyanyembé <sup>(5)</sup> :

Hamees bin Jumaadarsabel a Baruch, est arrivé aujourd'hui du Katanga. Il rapporte que trois trafiquants portugais, Jão, Domasiko et Domasho, sont au Katanga venant de Matiamvo... Ce Hamees leur donna des morceaux d'or provenant d'un ruisseau

<sup>(1)</sup> *Mukuru* ou *Kwihuru* = chez le Grand, chez le Chef. — Des voyageurs, CAMERON entre autres, ont pris ce nom pour celui du village même (*Proceedings of the R. G. S.*, Vol. VII, 1880, p. 619 : « A journey from Kagei to Tabora and back » par le Rev. WILSON.

<sup>(2)</sup> *Mushidi* = *Mushiri* = *Musiri* = *Msiri*.

<sup>(3)</sup> R. J. CORNET dans *Katanga*, p. 34. — Or, la littérature orale des peuples bantous contient des sentences, des dictons, qui sont récités ou chantés comme des litanies, à la louange des grands chefs. Par exemple : « Sol dur qui brise les houes », « Nuage qui couvre tout », « Aigle qui perche au sommet des arbres de la forêt », etc. d'où les surnoms donnés à Msiri, comme ils ont été donnés à Lumpungu, à Kasongo, et à d'autres grands chefs baluba.

<sup>(4)</sup> Baluba et Balubaisés du Katanga, pp. 148, 150. — L'explorateur V. GIRAUD, dans son ouvrage « Les Lacs de l'Afrique Équatoriale », p. 220, marque sur sa carte un petit village Msiri, sur la rive droite du Luapula, au sud du lac Bangweolo. D'après le chef du village voisin de Rosako, où le voyageur campa le 29 juillet 1883, c'est là que, venant de Kitambo, la caravane ramenant le corps de LIVINGSTONE, aurait traversé le Luapula, pour remonter ensuite vers le nord en longeant la rive ouest du Bangweolo (p. 299).

<sup>(5)</sup> *The last Journals*. Vol. II, p. 194.

coulant entre deux collines où cuivre ou malachite sont extraits... Tipo-Tipo s'est fait ami avec Merosi <sup>(1)</sup>, le chef Monyamwesi à Katanga, en mariant sa fille, et a conçu le projet d'attaquer Casembe d'accord avec lui, parce que Casembe a mis à mort six hommes de Tipo-Tipo. Il va maintenant extraire de l'or à Katanga jusqu'à ce que cet homme-ci revienne avec de la poudre à fusil.

L'explorateur IVENS, dans une relation du voyage qu'il fit le 11 novembre 1885, à la Société de Géographie de Paris <sup>(2)</sup>, en racontant la visite qu'il fit à Msiri en novembre 1884, disait :

« ... Le Muchiri exerce sa domination sur toute l'ancienne contrée Katanga et sur le Garanganja ... Sa femme favorite qui le domine complètement, est une métisse, fille d'un portugais, et se nomme Maria-Lina de Fonseca <sup>(3)</sup>. Le potentat lui-même se fait appeler « Muchiri-Maria-Segunda » en souvenir de feu notre Reine D. Maria II,

Et encore :

« Sans vouloir trop insister sur la Garanganja où règne Muchiri, ce Mirambo du sud de l'Afrique, qu'il nous suffise de vous dire que ce grand potentat a inauguré son règne en assassinant son père et sa mère, et l'a continué en faisant mettre à mort tout dernièrement les enfants de son bienfaiteur ».

IVENS commet ici une monstrueuse erreur, en interprétant à la lettre l'accusation — que nous rappelons plus haut — portée contre Msiri par les sujets de Katanga, d'avoir provoqué, par sorcellerie, la mort du vieux

(1) Ce ne peut être que Msiri.

(2) *Compte rendu*, n° 17, 1885, pp. 567, 568.

(3) Le Rév. CRAWFORD, dans « Thinking black » (p. 184) écrit que Msiri était si fier d'avoir comme femme une « blanche » qu'il avait fait chercher en Angola, qu'il proclama être « Telwatelwa-watelwanekumwineputu ». « Ce qui signifie, dit-il, « The-always-spoken-of-one, spoken-even-in-the-Courts-of-Europe », titre fait d'un seul mot à prononcer d'un trait sans pause. » En décomposant cette expression je trouve : Telwa-telwa-wa-telwa-ne-ku-mwine-Putu. Et Mwine Putu désignant le Roi du Portugal, censé résider en Angola, je la traduis comme suit : « Celui-dont-on-ne-parle-que-de-lui-même-chez-le-Roi-de-Portugal. »

chef, « son père et sa mère » comme disent encore les indigènes quand ils parlent d'un bienfaiteur. De même, il faut entendre par « enfants » les « sujets » du chef.

Alex. DELCOMMUNE doit avoir fait la même erreur lorsqu'il écrit, se trouvant chez Katanga (1) :

« ... Lorsque celui-ci (Msiri), Unyamoési de naissance, se saisit du pouvoir, il y a 25 ou 30 ans, il fit disparaître tous les enfants du vieux Katanga, son prédécesseur et bienfaiteur. Un petit-fils de ce dernier, enfant à la mamelle à cette époque, échappa seul au massacre et au poison. C'est le chef que j'ai devant moi. A l'heure présente, il est le chef reconnu de tous les Basanga ».

Telle est l'origine du nom GARENGANZE (Garanganza ou Garanganja comme l'écrivent la plupart des explorateurs) que MSIRI voulut substituer à celui de *Katanga*, mais que les indigènes n'ont jamais employé. Il n'en reste trace que dans le titre de la Mission protestante qu'ARNOT fonda en 1886, la « Garenganze Evangelical Mission ».

(1) *Op. cit.*, tome 2d, p. 315.

## MOERO ET BANGWEOLO

« Siku ngapi ku Luapula ? »  
(Combien de jours au Luapula ?)  
Dernières paroles de  
D. LIVINGSTONE. (1873).

L'histoire de la découverte par LIVINGSTONE de ces deux lacs est identique.

Les premières informations les concernant donnèrent lieu à un enchevêtrement bizarre de rivières et de marais, qui ne fut démêlé que lors de leur découverte par LIVINGSTONE, le Moero en novembre 1867 et le Bangweolo en juillet 1868.

LACERDA, préparant son expédition en vue de relier, par terre, le Mozambique à l'Angola, avait recueilli, avons-nous vu (cf. *supra* p. 51), des informations sur la route à suivre, en interrogeant le Goanais Gonçalo Caetano PEREIRA qui entretenait un commerce avec les populations vivant au nord du Zambèze. Il apprit ainsi que le fils du Goanais, Manoel Caetano PEREIRA, parti de Marengue, à trois jours de Tete, en mai 1796, s'était rendu très loin dans l'intérieur. Après avoir traversé les terres des Moviza il avait atteint, au delà de la rivière Arangoa qui se jette dans le Zambèze à Zumbo, une rivière appelée « Zembezi » ; elle formait limite entre les terres propres de Kazembe et celles de ses tributaires, les Moviza. « Mais cette rivière Zembezi, remarque LACERDA, ne peut être notre Zambèze ». Au delà de ce nouveau Zambèze (la Tchambezi), PEREIRA entra dans un marais si étendu, qu'il mit un jour pour le traverser

avec de l'eau jusqu'à la taille. « D'après les indigènes, dit LACERDA, ce marais écoule ses eaux par deux canaux, l'un allant dans le Zambèze, et l'autre dans la rivière Murusura, sur la rive de laquelle le roi mentionné ci-dessus (Cazembe) réside... Ils ajoutent aussi que leur Zambèze rejoint cette rivière (Murusura) à une bonne distance en-dessous de la localité (de Cazembe) ».

COOLEY, qui résume le rapport de LACERDA <sup>(1)</sup> écrit :

Le mot *Murusura* était nouveau pour LACERDA, autrement il ne se serait pas laissé tromper ainsi par les indigènes, car il signifie *l'eau* ou *les eaux*, et est employé ici non comme appellation d'une rivière mais d'un grand lac intérieur.

Et toujours obsédé par cette hypothèse d'un seul grand lac intérieur, COOLEY ne doute pas que Murusura, ou *l'eau* « ayant sur ses rives occidentales les Moviza et les terres de Cazembe, est identique avec le N'yassi » <sup>(2)</sup>. Pour appuyer cette identification, il précise dans une note :

En langage d'Iao, *risuro* signifie *eau*. Les Moviza, sur l'autre côté du lac ont le même mot, car dans le rapport sur la route de Cazembe à Tete, recueilli par LACERDA d'un indigène (*Das Neves, Consideracoes*, p. 396), nous trouvons mention d'un *moçuro* ou ruisseau, et aussi d'un *rucuro grande* ou grande pièce d'eau. Ces mots devraient être écrits *mocuro* et *ruçuro*... En Bunda, *risuro* doit être le singulier et *masuro* le

<sup>(1)</sup> The geography of N'yassi, p. 198.

<sup>(2)</sup> Toujours cette fusion de tous les lacs en un seul. BOWDICH écrivait, avant COOLEY : « Le Murusura qui coule derrière les monts de Murimbula, directement au nord de Sena, est appelé par certains indigènes le Nanjaya-matope, et par d'autres le Shiree ou Kire, et reçoit le nouveau Zambèze, pas loin en-dessous de la capitale de Cazembe. Pereira et ses compagnons mirent trois jours à naviguer au long de cette rivière jusqu'à la capitale... » (*Op. cit.*, p. 90). — *Nanja-yamatope* = eau, lac de boue.

pluriel, et *mo-risuro* et *co-risuro*, serait peut-être l'ablatif de manière pour endroit *avec de l'eau* (1).

J'ai donné ces détails pour confirmer ce que BURTON, STANLEY, SHARPE, et d'autres explorateurs ont affirmé, que les indigènes du centre-africain désignaient le plus souvent les rivières et les lacs par l'appellation générale : *eau*.

Suivant les témoignages de PEREIRA et des indigènes interrogés par LACERDA, le marais traversé devait être l'un de ceux qui forment le lac Bangweolo (2) et « Murusura » le Luapula. Ces témoignages concordent avec ceux recueillis par LIVINGSTONE quand il se trouvait, en septembre 1863, dans la région des sources de la « Louangwa des Maravis », rivière qui se jette dans le lac Nyasa (3).

« En quittant la baie de Kota-Kota, écrit-il, ayant pris à l'Est, nous nous sommes trouvés sur la route que suivent les marchands d'esclaves pour aller au pays de Cazembe et à celui de Katanga, dans la province du Londa... Nous avons cherché autant que possible à nous renseigner auprès des Babisa et des Arabes (rencontrés), sur le pays qui se déploie devant nous et que le peu de temps dont nous pouvons disposer ne nous permettra pas d'atteindre. Ces voyageurs nous ont donné beaucoup de détails sur un petit lac appelé Bemba. Non seulement dans cette course vers l'Ouest nous franchissons les ruisseaux qui forment la Loangwa, mais ceux qui donnent naissance à la Moïta-voua ou Moïtala, qu'on nous représente comme le principal affluent du lac Bemba. Le fait serait peu important par lui-même si on n'ajoutait pas qu'une rivière considérable, nommée Louapoula ou Loapoula (4), débouche de la rive occidentale du Bemba, va traverser un autre lac beaucoup plus grand, qu'on appelle Moéro ou Moélo,

(1) Dans certains dialectes indigènes, en tshiluba, par exemple, *eau*, dans le sens de cours d'eau, rivière, se traduit par *musulu*, et *mu musulu* ou *ku musulu* veut dire : à l'eau, à la rivière, La signification que donne COOLEY à *Murusura* = à l'eau, est donc vraisemblable.

(2) Voir le Journal de LACERDA à la date du 27 septembre 1798 et la note du traducteur, F. R. BURTON : « This is evidently the Bemba or Bangweolo Lake visited by Dr Livingstone. » (Lands of Cazembe, p. 100).

(3) Exploration du Zambèze, p. 492.

(4) CRAWFORD dit : « Ce nom, Luapula, vient du verbe *pula*, percer. » (Back to the long grass, p. 97).

d'où elle s'échappe coulant toujours dans la même direction, forme le lac Mofoué ou Mofou, passe près de la ville de Cazembé, se dirige au nord et finit par entrer dans le Tanganyika, Où va-t-elle ensuite ? Personne n'a pu nous le dire. »

Pourtant, plus loin il déclare <sup>(1)</sup> :

« Des Babisa faisant le commerce de tabac, viennent de Molomba (sur le Nyasa) ; ils arrivent du nord-ouest. L'un d'eux nous assure à plusieurs reprises que le Louapoula, après être sorti du Moélo, reçoit la Louloua, traverse le lac Mofou, puis le Tanganyika et va se jeter dans la mer. »

On se rend compte de la confusion qui régnait encore à cette époque sur l'hydrographie de cette partie de l'Afrique centrale, à la suite des déclarations contradictoires des indigènes. Cependant, elles étaient exactes en ce qui concerne l'existence du lac Bemba (Bangweolo), du Luapula, du lac (marais) Mofue, et du lac Moero. Quant à la « Moïtavoua ou Moïtala », l'explorateur aura mal compris les indigènes qui lui parlaient du pays : l'Itaoua (Itawa), et non d'une rivière.

LIVINGSTONE était certain que ses informateurs connaissaient bien le pays « car, dit-il, ils nous ont dépeint des chefs que nous avons rencontrés plus tard à 30 ou 40 milles de la résidence de Cazembé ». Mais il constata leurs erreurs lorsqu'il découvrit, venant du Tanganyika, le Moero d'abord (1867) et ensuite le Bangweolo (1868).

Que signifie ce nom, prononcé Mwero, que l'explorateur écrit Moéro ou Moélo ( $r = l$ ) suivant l'orthographe de l'époque *oé = wé*, mais que nous prononçons à la française Mo-é-ro, les géographes ayant reproduit l'orthographe initiale.

Le 23 novembre 1857, le D<sup>r</sup> LIVINGSTONE, assistant à la réunion de la R. G. S., à Londres, parlant du lac à la découverte duquel — le Tanganyika — le capitaine BURTON se préparait, déclara : « Un des Arabes

(1) *Op. cit.*, p. 512.

employa une expression que je n'ai jamais comprise, c'était « we have *maero* on that lake ». « Et sir H. RAWLINSON, prenant la parole, affirma que ce mot arabe signifie : eaux qui ne s'écoulent pas, eaux stagnantes <sup>(1)</sup> ».

Sur sa carte, LIVINGSTONE indique le lac sous le nom de *Moero okata* (Mwero mukata) c'est-à-dire en dialecte bamba : le grand Moero, ce qui donne à penser que les indigènes connaissaient un autre ou d'autres Moero, et que ce nom ne s'appliquait pas, comme le dit bien SHARPE, à un lac spécial. Il en eut la preuve lorsque, traversant plusieurs rivières pour se rendre du Tanganyika au Moero, on lui disait que ces rivières se jetaient dans ce dernier lac. « Cependant, écrit-il, il me fut dit que tel n'était pas le cas et que le Muero dans lequel elles se jetaient, était un autre Muero... Je m'assurai alors que leurs cours les menaient toutes dans un lac salé appelé aussi par les indigènes : Muero » <sup>(2)</sup>. D'où sa conclusion que Moero signifiait *eau* <sup>(3)</sup>.

L'Abbé DURAND donne de ce nom une explication par trop facile que rien ne justifie, dans un article intitulé « Voyage des Portugais d'une côte à l'autre de l'Afrique au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècles » <sup>(4)</sup>.

« Les noms des lacs Moura et Moero sont à eux seuls la preuve que les Portugais ont connu la région des lacs et sont arrivés jusqu'à Lounda (Kazembe). Ce sont des noms d'hommes, qui ont la même signification ; ils veulent dire *Maure*. Moero est une corruption de Moura... Ce sont probablement les noms des deux premiers Portugais qui rencontrèrent les Loualabas, ou bien le nom mal prononcé du même voyageur qui, le premier, en visita les bords. »

Il est certain que les indigènes des régions voisines du lac avaient une appellation pour désigner le lac. Le missionnaire protestant CRAWFORD qui fonda, sur le

<sup>(1)</sup> *Proceedings of the R. G. S.*, Vol. II, 1858, p. 57.

<sup>(2)</sup> *Proceedings of the R. G. S.*, Vol. XIV, 1892, p. 40.

<sup>(3)</sup> Cf. *infra*, p. 42.

<sup>(4)</sup> *L'Exploration*, 1<sup>er</sup> semestre 1879, pp. 752-753.

bord du lac, la mission de Luanza, affirme que *Mweru* est un nom dont la racine serait *ere* signifiant : lunaire, blanchâtre, allusion au reflet de la vaste surface de l'eau ? Rien n'est moins certain. Mais dans son livre *Thinking Black* (p. 396), il rapporte le dicton que citent les indigènes pour désigner le lac, et que j'ai moi-même entendu réciter par les Bashila de la région de Kilwa :

Connu par la masse sous le nom de Mweru, ce lac se glorifie d'un « boa constrictor title » : *Mweru-mukatamuvundanshe*, car en Afrique, une grande chose ne doit-elle pas avoir un grand nom ?

Il ajoute plus loin (p. 429) :

Un géographe, sans fil conducteur, pourrait jouer avec son crayon durant des semaines, essayant de trouver la signification du mot bref *Mweru*, il n'y arriverait pas, car la solution est tout enfermée dans ce nom plus grand et plus mystérieux. Ainsi Mweru, analysé littéralement, donne sans aucun doute : « Grand-lac-blanc-noyeur » c'est-à-dire : « trop large pour que les sauterelles osent tenter de le traverser sans impunité.

Il est intéressant de noter ici que des peuplades, séparées par de longues distances, ont parfois des appellations géographiques similaires. C'est ce que CRAWFORD, dans son autre ouvrage, *Back to the long grass* (p. 62), fait ressortir en rapprochant le nom du lac Albert-Nyanza et celui du lac Moero :

Il y a une curieuse identité de nom reliant le lac « Albert », le Nyanza, avec le *Mueru* ; *Dueru* est le propre nom indigène du lac du Nord, exactement comme Mueru est le nom de notre lac du Sud ; même racine, même signification, *eru*, une immense pièce d'eau

brillante. Mais ce n'est là qu'une demi-coïncidence, car justement, comme ce lac appelé Albert, a une sorte de surnom suffixé à son Dueru, de même Mueru a cette même sorte de surnom joint à son premier nom. Et cette sorte de surnom a le même sens pour les deux mers intérieures, pourtant fort éloignées l'une de l'autre : « Le tueur de sauterelles » (*Luta Nzige = Muvunda Nshe*) (1).

\* \* \*

Continuant sa marche vers le Sud, après sa visite à Kazembe, LIVINGSTONE découvrit le Bangweolo. Ainsi que nous l'avons vu, il avait eu connaissance de ce lac, en même temps que du Moero, sous le nom de *Bemba*. Mais dans son journal, il écrivait (2) :

1<sup>er</sup> juillet 1868. — Je suis arrivé chez Chikumbi, le grand chef de cette région et lui ai donné un pagne, lui demandant un homme pour me conduire au Bangweolo. Il dit... que son homme me conduirait à la plus petite partie du lac, laissant à d'autres le soin de me conduire plus avant vers la plus grande ou Bangweolo. La plus petite partie est appelée Bemba, mais ce nom est trompeur, car Bemba est le nom de la contrée où se trouve cette partie du lac. Quand j'ai questionné sur le lac Bemba, le fils de Kasongo m'a dit « Bemba n'est pas un lac mais une contrée » ; il vaut donc mieux employer le nom *Bangweolo*, qui est appliqué

(1) A ce propos, R. E. GÉRARD, commissaire de district de l'Ituri écrit : « La dénomination *mvuta nzighe* se compose : a) d'un mot de la langue Kinyoro (Uganda) *mvuta* qui signifie : tuer ; b) d'un mot *nzighe* que l'on trouve dans plusieurs dialectes régionaux et qui est d'un usage courant dans le pays du lac pour désigner les sauterelles. *Mvuta Nzighe* signifierait donc « qui tue les sauterelles » ou « cimetière des sauterelles ». Cette dénomination s'explique par le fait que lors des grandes invasions de sauterelles, les indigènes ont constaté que des vols de sauterelles se posaient sur le lac Albert et s'y noyaient. » (*Zaire*, Vol. 5, 1949, p. 557).

(2) The last Journals, Vol. I, p. 308.

à la grande masse d'eau, quoique je craigne que les Anglais en aient peur ou l'appellent « Bungyhollow » (1). Quelques Arabes disent Bambeolo parce que plus facile à prononcer, mais Bangweolo est le mot correct.

A propos de ce nom SHARPE écrit (2) :

Un mot qui m'a toujours intrigué est *Bangweolo*. Il n'a rien d'africain et je n'ai jamais rencontré un indigène au nord ou à l'ouest du lac qui connaissait ce nom. Ce fut seulement un jour, en le prononçant à plusieurs reprises, que tout à coup je suis tombé sur ce qui est, j'en suis sûr, la signification du nom donné par LIVINGSTONE à ce lac. Au sud et au sud-ouest du Tanganyika, tous les lacs sont appelés *Mweru* ou *Mwero* ou *Mwelu* ou *Mwelo*. « Pa » signifie « au, à ». Le lac de Kazembe est fréquemment désigné par « Pa Mwelo » — « au lac ». Je pense que les indigènes ont parlé à LIVINGSTONE du lac des Awisa comme étant « pa mwelo » qui sonne comme « ba-ngwelo ». Les indigènes du Luapula, à cinq jours à l'ouest du Bangweolo, parlent toujours du lac comme étant le Mweru, Mwelu ou Mwelo.

Poulett WEATHERLEY, qui visita la région du lac en 1896, n'est pas de l'avis de SHARPE et prétend que la prononciation correcte du nom du lac est « Bangweulu » et qu'elle n'a rien à faire avec « pa mwelu ». Cependant, il reconnaît que le terme « Bangweulu » est tout à fait inconnu des indigènes de la contrée qui parlent du lac

(1) Bungyhollow = Cavité bouchée par une bonde ? — Ce nom de Bemba proviendrait de celui d'un des fils du Mwata Yamvo, nommé Sha-Bemba ou Ka-Bemba qui, avec le Kazembe Mushidi, s'imposa aux populations de la région du lac Bangweolo et leur apporta le manioc qu'elles ne connaissaient pas, ne se nourrissant que de maïs et de sorgho.

(2) *The geographical Journal*, Vol. I, 1893, p. 551 : « A Journey from Shire to lake Mweru and the upper Luapula ».

comme étant le « lac des Awiza », ceux-ci vivant sur les îlots. Selon lui le nom, qu'il écrit « Bangweulu » et non « Bangweolo » signifierait : « là où l'eau et le ciel se rejoignent » (1).

Cette dernière expression est pareille à celle rapportée par CRAWFORD comme étant employée par les indigènes parlant de l'étendue du Moero et du Bangweolo : « *po pa pera dikumbi* » = « là où finit le firmament ». Il précise que pour définir le sens du nom du lac, les indigènes se servent d'un dicton, plus long que celui énoncé pour le Moero, mais qu'ils récitent aussi d'un seul trait : *Bangweuluwawikilwanshimangamwana*, ce qui veut dire « lac si tumultueux qu'il doit être apaisé par le voyageur (par des moyens magiques) et qui est si étendu qu'il faut prendre des vivres à bord pour y voyager (en pirogue) » (2).

(1) *The geographical Journal*, Vol. XIV, 1899, p. 561.

(2) *Thinking black*, p. 429.

## KUNDELUNGU

« ... nous avons gravi une montagne appelée Cunde Irugo. »

Journal des POMBEIROS, le 9 oct. 1806.

Le nom, appliqué à la grande chaîne de montagnes qui sépare les bassins de la Lufira et du Luapula, se rapporte particulièrement au sommet qui ne forme qu'un immense plateau herbeux. Les indigènes qui habitaient au pied de la montagne ou dans les hameaux situés sur les contreforts, se rendaient au plateau, très giboyeux, pour y chasser ; ils disaient qu'ils allaient *ku n'dilungu* c'est-à-dire « au plateau herbeux », « à la prairie » comme dit le Rév. CRAWFORD <sup>(1)</sup>. Entendue et répétée par les étrangers qui passèrent dans la région de Lukafu, cette expression kiluba-sanga servit à désigner la montagne même.

Les Pombeiros João Baptista et Anastacio José, qui furent probablement les premiers étrangers à gravir la montagne, le 9 octobre 1806, se rendant chez le grand chef Kazembe, notent dans leur journal : « Nous montons une montagne appelée Cunde Irugo » nom reporté depuis sur les cartes pour indiquer la montagne <sup>(2)</sup>. L'explorateur REICHARD signale que le 25 septembre 1884, trois jours après avoir quitté Bunkeya, la capitale de Msiri, il entra dans le défilé des monts « Koundé-Iroundé ». Il n'est pas douteux que les appellations précitées ne sont que l'expression *Ku n'dilungu* mal prononcée.

<sup>(1)</sup> *Echoes of Service*, Journal.

<sup>(2)</sup> La première traversée du Katanga en 1806, p. 67.

Les géographes anglais ayant dressé les premières cartes de la contrée écrivirent *indelungu* le son *i* pour eux étant représenté par la lettre *e*, mais nous avons conservé à celle-ci le son *é* qu'elle représente en français, d'où : *Kundelungu*.

Le mot kiluba : *dilungu* = plateau herbeux, au singulier, devient au pluriel : *malungu* ou *marungu* (*l = r*), d'où ce dernier mot appliqué aux plateaux des monts de la région connue sous ce nom au sud-ouest du lac Tanganika.

Comme on dit les *Marungu*, on devrait dire les *Manika* (ou *Manyika*) pour désigner le massif montagneux situé entre les rivières Lualaba et Dikuluwe. Le sommet de ce massif est formé de « manika » ou « manyika » (pluriel de « nyika ») c'est-à-dire de plateaux inhabités, couverts d'herbes. La partie orientale de ces plateaux est appelée Bianco (Bi-ano) ; elle devrait ce nom aux métis trafiquants angolais, habitants du Bihé, les « Bihanos », dont CAPPELO et IVENS disaient qu'ils « sont les plus infatigables parmi les voyageurs qui parcourent une grande partie des régions intérieures de l'Afrique centrale ». Ils auraient installé d'importants campements sur ces plateaux que les autochtones ont dénommés : *Biano*.

Dans le même sens, les indigènes ont donné au massif qui borde à l'Est la vallée du Lualaba dans la région dénommée Kamolondo, le nom de *Kibara* qui signifie aussi « plateau dénudé » (1).

On remarque qu'en général, les montagnes sont désignées par la conformation de leur sommet. Il en est pourtant qui n'ont d'autre nom que celui de « Monts », tels, par exemple, les *Mitumba*, pluriel du mot « mutumba », en dialecte local.

(1) En kiluba, dibala = chauve. — Cf. *supra*, p. 47, la signification de *bara*.

## MANIEMA

« A l'est et au sud-est de Macoco, il y a un autre royaume qu'on appelle Nimeamaye ou Monomoegi. »

O. DAPPER (1686).

M. R. J. CORNET, dans la « Note liminaire » de son histoire du MANIEMA, orthographie le nom de cette région sous « la forme la plus simple, qui est aussi l'officielle ». Et il ajoute :

« Ce n'est pas la seule. De nombreux auteurs et notamment les Britanniques écrivent : *Manyéma*. Les Allemands aimaient la forme *Manjuema*. LIVINGSTONE écrivait *Mégouéma* ou *Manyuema*. CAMERON : *Manyouema*, etc... » (1).

Les Arabes avaient aussi leurs manières d'écrire ce nom, dont ils estropiaient la prononciation, comme ils le faisaient pour la plupart des noms africains. Parmi les « Lettres du D<sup>r</sup> KIRK au D<sup>r</sup> LIVINGSTONE » publiées dans les *Proceedings of the R. G. S.* (2) on lit celle-ci adressée au Consul de Zanzibar par BASHEIK BIN AHMED :

J'ai à vous informer que le 15 de Shaban, un messager est arrivé venant de chez les gens de Menama avec des lettres pour des Arabes d'ici, et une du Docteur. (Date) 20 Shaban 1287 (15 mars 1870).

(1) *Maniéma*, Tome I, p. 11.

(2) Vol. XV, 1871, pp. 116 et 126.

Et dans une note, Sir H. RAWLINSON écrit qu'ayant examiné l'orthographe arabe du nom, tel qu'il a été reproduit par le Dr KIRK, il affirme que trois prononciations différentes peuvent être données : « Manyema, Manimiya et Maniyema ».

STANLEY dit à son tour <sup>(1)</sup> : « ... Manyema est diversement prononcé Mani-yema, Manu-ema, Mani-wema, mais le premier est le plus populaire ». Mais pas plus que LIVINGSTONE, il ne donne une signification du nom. A ce propos, R. J. CORNET écrit <sup>(2)</sup> :

« Les uns affirment que ce vocable identique quant à son sens sous les diverses transcriptions européennes, signifie « pays des forêts ». D'autres soutiennent qu'il doit se traduire par « pays des mangeurs d'hommes », « pays des anthropophages », « pays des cannibales » et l'explorateur français Édouard FOA écrit à ce sujet, après avoir parcouru le pays en 1897 : « Certains auteurs prétendent que le terme de *Manyéma* signifie « pays des forêts », dans un des idiomes locaux ; mais, d'après mes renseignements, cette acception du mot n'est connue d'aucun indigène. Je crois plutôt que ce sont des Souahilis qui ont baptisé la région de ce nom, le mot *nyama* voulant dire « viande » dans leur langue et dans presque toutes celles du Zambèze, et *ouanyama* ou *manyama* signifiant « gens qui mangent de la viande ». Effectivement, tous les noirs de la région sont des anthropophages ».

Et R. J. CORNET ajoute avec raison : « Cette dernière affirmation était sans doute exagérée ». En effet, toutes les populations des contrées avoisinantes — Warega, Batetela, Baluba, etc... — méritaient tout autant que les Maniéma, d'être appelées « mangeurs d'hommes » comme les « Niam-Niam » du nord du Congo.

Il serait plus indiqué de dire que le terme Manyéma signifie « pays des forêts » ou plutôt « pays de la forêt », si l'on se rapporte à ce qu'écrivait feu Mgr ROELENS, l'éminent vicaire apostolique du Haut-Congo, dans la relation de son voyage au Manyéma <sup>(3)</sup> :

<sup>(1)</sup> Through the dark continent, 1878, Vol. II, p. 124.

<sup>(2)</sup> *Op. cit.*, p. 12.

<sup>(3)</sup> *Le Mouvement des Missions catholiques au Congo*, 1903, p. 211.

« Le nom Manyema est d'importation étrangère. Aucune tribu n'admet que le pays occupé par elle soit le Manyema ; n'importe où on s'en informe auprès des Noirs, le Manyema est toujours ailleurs. D'après les renseignements, confirmés par beaucoup d'indigènes, le véritable Manyema est une forêt qui se trouve entre Kabambare et Kasongo. Lors de la première invasion des Arabes, ceux-ci se seraient trouvés arrêtés à la lisière de la forêt Manyema, par la résistance d'un puissant chef indigène. Cette guerre aurait popularisé le nom de Manyema parmi les Arabes et leurs suivants, et il aurait été attribué par eux à tout le pays dans lequel se trouve cette forêt. Les Européens ont adopté la dénomination des Arabes et ont même étendu les limites du Manyema, si bien qu'aujourd'hui personne n'est en état de dire où ce pays commence ni où il finit. »

Ainsi le vrai Maniema — pour reprendre l'orthographe officielle — non le Maniema administratif actuel, mais le Maniema géographique que traversèrent LIVINGSTONE, CAMERON et STANLEY, serait la région située entre Kabambare et Kasongo. Et il est curieux de voir que c'est précisément cette même région que les signataires de la Convention du 12 mars 1891, passée entre l'État Indépendant du Congo et la Compagnie du Katanga, ont dénommée *Manyema* sur la « carte-échiquier » fixant les limites de la concession <sup>(1)</sup>. Cette région s'étend entre les 4<sup>o</sup> et 5<sup>o</sup> degrés de lat. Sud, le lac Tanganyika à l'Est et le fleuve Congo à l'Ouest. Et notons en passant que cette même région aurait fait partie du domaine du C. S. K. si la Compagnie du Katanga n'avait, par la convention du 9 mai 1896 rétrocédé à l'État toute la partie de sa concession de 1891 qui s'étendait au nord du 5<sup>e</sup> parallèle Sud et jusqu'à Riba-Riba, pour recevoir en échange, dans les terres appartenant au domaine de l'État, sur les deux rives du Lomami en aval de Bena Kamba, une superficie équivalente, convention qui donna naissance à la Compagnie du Lomami <sup>(2)</sup>.

(1) Voir annexe IX au *Compte rendu de l'activité du C. S. K. de 1900 à 1925*, Bruxelles, 1927 ; aussi : *Terre Katangaise*, 1950, p. 84.

(2) *Compte rendu*, p. 12. — C'est ce qui explique que la limite nord du domaine

Mais revenons à l'explication donnée par les indigènes à Mgr ROELENS, elle peut mener à découvrir la signification de Manyema.

Les indigènes parlent d'un grand chef qui arrêta l'avance des Arabes à la lisière d'une forêt. Ce n'est sans doute pas cette forêt seule qui était appelée Manyema mais bien, à la manière des indigènes, les terres dans lesquelles elle se trouvait. Et ces terres étaient désignées par le nom du chef dont dépendaient les indigènes qui les occupaient. Manyema pourrait donc être le nom d'un grand chef de tribu qui régnait sur un vaste territoire.

Répetons ici ce que le géographe hollandais DAPPER écrivait à propos du royaume de « Monoemugi » (1) : « A l'est et au sud-est de Macoco il y a un autre royaume qu'on (appelle) *Monoemugi* ou *Nimeamaye* ». Et STANLEY écrit à propos de ce dernier nom (2) :

« Je ne suis pas d'accord avec le capitaine Burton lorsqu'il suppose que le Nimeamaji, placé par Dapper à 60 jours de l'Atlantique, est cette « Terre-de-la-Lune ». Avec un cheval, on ne franchirait pas en deux mois la distance qui sépare l'Atlantique de l'Ounyamouezi, quand même cette province aurait conservé son ancienne étendue et ne se trouverait, comme en 1671, qu'à dix jours de marche du Tanganika. Mais un indigène, voyageant sans fardeau pourrait, dans ce laps de temps, gagner le Manuyema, ou Manuyemayi, dont le *Nimeamaye* est probablement la corruption ».

Ainsi STANLEY croyait que, d'après DAPPER, il y aurait eu à l'ouest du royaume du Monoemuge (Muene Mwezi) un autre royaume appelé *Nimeamaye* prononcé *Manuyema*, *Manyuema*, *Maniyema*, et finalement *Manyema* (Maniema), probablement tributaire de celui de Monoemuge.

Si tel était le cas *Manuyema* ou *Maniyema* pourrait

C. S. K. est le 5° de lat. Sud jusqu'au 24° 10, de long. Est, ce point étant l'intersection de la ligne droite qui partait du 2°30 lat. Sud sur le Lomami pour rejoindre le 23°54 de long. Est au point d'intersection du 6° lat. Sud.

(1) Cf. *supra*, l'étude sur l'Unyamwezi, p. 10.

(2) Comment j'ai retrouvé Livingstone, Paris, 1884, p. 406.

se décomposer en deux mots : *Mani* et *Ema*. Or, dit STANLEY <sup>(1)</sup> :

Il doit être mentionné que *Mani*, *Mana*, *Mono*, *Moeni*, *Muini*, *Muinyi*, sont tous des préfixes, synonymes de : seigneur, prince et quelquefois de : fils ; par exemple : *Mana-Koos* ; *Mani-Ema*, appelé maintenant *Manyema* <sup>(2)</sup> ; *Mana-putu*, seigneur de la mer ; *Mono-Motapa*, *Mana-Ndenge*, *Mana-Butti*, *Mana-Kirembu*, *Mana-Mamba*, et ainsi de suite.

*Mani* signifiant : seigneur, maître, *Ema* (ou *Yama* ou *Emaye*) serait le nom du chef, comme dans *Mwene-Muezi* (*Mwene* étant l'équivalent de *Mani*) = le Seigneur — *Mwezi* ; ou bien, le nom de la contrée, comme dans *Mani-Congo* = le Seigneur du Congo <sup>(3)</sup>.

De nombreux exemples nous montrent aussi que le titre *Mani* se contracte souvent en *Ma*. En voici deux donnés par RAVENSTEIN dans des notes des *Battell's adventures* de PURCHAS :

The Maloango (*ma*, a contraction of *mani* or *manu*, son, mfumu, chief) or king, is selected by the Mamboma... (*op. cit.* p. 44). « *Yumba* is the name of the country. *Mayumba* (Mani Yumba) means chief of Yumba. (*Op. cit.* p. 53).

Cette dernière note est confirmée par celle portée sur la carte annexée à l'ouvrage de l'Abbé PROYART sur l'« Histoire de Loango, Kakongo, et autres royaumes d'Afrique » <sup>(4)</sup> : « *Iomba*, Royaume, nommé *Maïomba* par les géographes : C'est une méprise. *Maïomba* signifie *Roi de Iomba* : et les naturels appellent ce royaume

<sup>(2)</sup> Through the dark continent, 1878, Vol. I, p. 503.

<sup>(2)</sup> Souligné par moi.

<sup>(3)</sup> Voir *supra*, p. 15.

<sup>(4)</sup> Paris et Lyon, 1776. — Cette carte est reproduite dans le mémoire de Mgr J. CUVELIER, intitulé « Documents sur une Mission française au Kakongo (1766-1776) ». I. R. C. B., tome XXX, fasc. I, 1953, p. 132.

*Iomba*. On le croit dépendant de celui de Loango ». Et dans le chapitre XIX de son ouvrage (pp. 179-180), l'Abbé PROYART précise la signification de « l'article *ma* » :

« ...Il est d'un grand usage dans la langue ; outre sa fonction particulière, il représente les noms de Roi, Prince, Gouverneur, Chef de village, selon qu'il précède un nom de Royaume, de Principauté, de Gouvernement ou de Village ; ainsi *ma-Loango* signifie Roi de Loango ; *ma-Kaïa*, Prince de Kaïa ; *ma-Singa*, Gouverneur de Singa ; *ma-Kibota*, Seigneur de Kibota ».

Quant à la signification de *Ema* dans **Mani-Ema**, ou de *Niema* dans *Ma-Niema*, nous l'ignorons, l'un ou l'autre de ces mots représentant le nom de la contrée. Comme le pensait Mgr ROELENS, « ce nom est d'importation étrangère » ; les Arabes l'ont entendu lors de leur invasion dans le pays, tout comme les occupants actuels, les Warega, qui, écrit STANLEY : « ...disent qu'ils sont venus du Nord, il y a cinq ou six générations, qu'ils ont trouvé la forêt en possession des Wavinza et des Wazimba, et qu'ils les ont déposés du pays » (1).

(1) *Op. cit.*, Vol. I, p. 503.

## BULA-MATARI

D'après le capitaine Liévin VAN DE VELDE, voici quelle est l'origine du surnom donné à STANLEY, et qui désigne encore actuellement, au Congo belge, les Européens au service de la Colonie (1).

« 21 juillet (1885). La montagne de Matchimo est devant nous. (entre Vivi et Isanghila). Elle est couverte de forêts et son flanc rapide tombe brusquement dans le Congo dont les eaux furieuses roulent et se précipitent en écumant par dessus des blocs de roche. Devant cet obstacle, Stanley ne s'est pas laissé décourager pour le transport de ses vapeurs. Dans le flanc de la montagne il a creusé des trous de mine et la poudre lui a ouvert un chemin. Quand il a entendu les détonations, Dambi-Bongo, le vieux chef du village voisin est venu l'interpeller : « Pourquoi l'homme blanc fait-il tant de bruit avec la poudre ; veut-il tuer la montagne ? » — « Cette montagne me gêne, dit Stanley ; jé ne veux pas grimper par dessus comme une fourmi, je veux la percer. » Et poum ! poum ! les pétards éclatent et la roche part en mitraille devant un jet de feu. Dambi-Bongo détale comme un cerf, mais on le rattrape et Stanley, pour le rassurer, le conduit à la mine. Avec la mobilité de sensations des noirs, il regarde dédaigneusement la petite excavation produite au flanc du rocher : « Ce n'est que cela, dit-il à Stanley ahuri ; peuh ! vous n'êtes qu'un *casseur de pierres* ! »

En effet, en kikongo comme en tshiluba, *ku-bula* signifie briser, casser, et *matari* ou *matadi* = pierres, rocs, d'où le nom du grand port congolais, situé au pied d'une colline rocheuse.

(1) Lettres inédites publiées dans *Le Congo Illustré*, 1892, vol. I, fasc. XVIII, p. 142.

Selon M. E. DEVROEY, ce serait au lieutenant Louis VALCKE que STANLEY pourrait devoir « son titre immortel de Boula-Matari ».

« D'après tous les renseignements que nous possédons, écrit-il dans son étude sur *Le réseau routier au Congo belge* (1), STANLEY ne connaissait pas le maniement des explosifs et il paraît même qu'il fut très désillusionné lorsque, plus tard, on lui expliqua comment il fallait opérer ».

Et M. DEVROEY cite le passage du livre *Cinq années au Congo* où STANLEY dit, à la date du 24 novembre 1880, qu'il pria un jeune officier du génie qui venait d'arriver à Ngoma, sur la piste des caravanes, à quelques kilomètres au nord de Vivi, « de faire sauter une douzaine de rocs ». Ce jeune officier était le lieutenant VALCKE.

Je partagerais l'idée dont nous fait part M. DEVROEY, si je n'avais lu, avec surprise, ce même nom de *Mbula-Matadi*, dans le résumé de l'histoire du Congo, fait par RAVENSTEIN, d'après PURCHAS. Voici ce passage (2) :

Entre autres événements de ce règne [de Don Alvaro, roi du Congo, 1568-1574], nous devons mentionner une seconde visite de D. Gaspar Cão, l'évêque, peu avant sa mort (en 1574) ; et le scandale causé par l'inhumation d'un infidèle notoire, D. Francisco MBULA-MATADI, en l'église de S. Cruz (3), dont le toit fut enlevé la nuit, et le corps emporté par le Diable.

Et d'après LOPEZ, ce D. Francisco était un parent du roi du Congo et son confident. Et sur la carte du Congo annexé à l'ouvrage de RAVENSTEIN, on voit un village *Mbula-Matadi*, dans la province de Mpangu, non loin

(1) I. R. C. B., IX, 1938, 3.

(2) *Op. cit.*, Appendix II, p. 121.

(3) *Egreja da Vera Cruz*, la plus ancienne église de S. Salvador. *Op. cit.*, note 4, p. 109.

de la rive gauche du Zaïre, par 5°5 S. et 13° E., probablement une résidence royale (1).

Il est difficile de dire si ces deux noms ont la même origine que celle donnée au surnom de STANLEY ; aucune note dans l'ouvrage ne permet de faire un rapprochement. Si la signification du nom de D. FRANCISCO est la même que celle donnée à STANLEY, c'est que, lui aussi, avait été un « briseur de rocs ».

(1) *Op. cit.*, Index and Glossary, p. 203.

## BIBLIOGRAPHIE

1. *Annaes Maritimos e Coloniaes* (Lisboa, 1843 et 1844).
2. ARNOT, F. S., *Garenganze or seven years' pioneer Mission work in Central Africa* (London, 1889).
3. —, *Bihé and Garenganze* (London, 1893).
4. *Athenaeum (The), Journal of Litterature, Science, the fine Arts and the drama* (London, 1854, 1860, 1863, 1867, 1877).
5. *Belgique Coloniale (La)*, (Bruxelles, Vol. 14, 1900).
6. BEKE, Ch. T., *The sources of the Nile* (London, 1860).
7. BÖSCH, F. (R. P.), *Les Banyamwezi*. (Anthropos, Münster, 1930, tome 3, fasc. 2).
8. BOTERO, G., *Delle Relationi Universali* (Venetia, MDCXXII).
9. BOWDICH, T. E., *An account of the discoveries of the Portuguese, in the interior of Angola and Mozambique* (London, 1824).
10. BROWN, R., *The story of Africa and its explorers*.
11. *Bulletin de l'Association des Licenciés sortis de l'Université de Liège* (n° 4, 1911).
12. *Bulletin de la Société d'Études Coloniales* (1902, 1919).
13. *Bulletin de la Société Royale Belge de Géographie* (1905, Vol. 29).
14. BURTON, R. F., *The lake regions of Central Africa* (London, 1860).
15. —, *Voyage aux grands lacs de l'Afrique centrale* (Trad. M<sup>me</sup> LOREAU, 1862).
16. —, *Tanganyka to be Ptolemy's Western Lake Reservoir* (The Nile Basin, London, 1864).
17. CAHUN, L., *Le Congo* (Bruxelles, 1883).
18. CAMERON V. L., *A travers l'Afrique* (Trad. M<sup>me</sup> LOREAU, Paris, 1881).
19. CAPELLO et IVENS, *De Angola a Contra-costa* (Lisboa, 1886).
20. CHAULMER, *Le tableau de l'Afrique* (Paris, 1654).
21. *Compte rendu des séances de la Société de Géographie de Paris* (Paris).
22. *Comité Spécial du Katanga, 1900 à 1925* (Bruxelles, 1927).
23. *Congo (Revue)* (1922, Vol. 1, 1923, Vol. 2).
24. *Congo Illustré (Le)* (1892, Vol. I).
25. COOLEY, W. D., *The Geography of N'yassi, or the Great Lake of Southern Africa investigated* (Londres, 1845).

26. —, Inner Africa laid open (Londres, 1852).
27. —, The land of the Moon (*Athenaeum*, 1860).
28. CORDEIRO, L., L'Hydrographie africaine (Lisbonne, 1878).
29. CORNET, J., Les gisements métallifères du Katanga (Mons, 1894).
30. CORNET, R. J., Katanga (Bruxelles, 1943).
31. —, Terre katangaise (Bruxelles, 1950).
32. —, Maniema (Bruxelles, 1952).
33. CRAWFORD, D., A visit to lake Mweru (*The Geogr. Journal*, 1894).
34. —, Thinking Black (London, 1912).
35. —, Back to the long grass (London).
36. CUVELIER, J. (Mgr), Documents sur une Mission française au Kakongo (Mém. I. R. C. B., 1953, t. XXX, fasc. I).
37. —, Relations sur le Congo, du Père Laurent de Lucques, (Mémoire I. R. C. B., 1953).
38. DAPPER, O., Description de l'Afrique (Amsterdam, 1686).
39. DARTEVELLE, E., Les « N'Zimbu », Monnaie du Royaume de Congo (Bruxelles, 1953).
40. DE LANOYE, F., Le Nil, son bassin et ses sources (Paris, 1870).
41. DELCOMMUNE, A., Vingt années de vie africaine, 2 vol., (Bruxelles, 1922).
42. DOUVILLE, J. B., Voyage au Congo et dans l'intérieur de l'Afrique équinoxiale (Paris, 1832).
43. DUBOIS-FONTANELLE, Choix d'Anecdotes africaines depuis l'origine ou la découverte des différents royaumes qui composent l'Afrique, jusqu'à nos jours (Paris, 1775).
44. DU JARRIC, Histoire des choses plus mémorables (Bordeaux, 1610).
45. DUPONT, J., Étude économique sur le Katanga (Paris, 1913).
46. *Edinburgh Review (The)* (Vol. 61, 1835).
47. *Exploration (L')*, Journal des conquêtes de la civilisation (Paris, 1877, 1878, 1879).
48. *Echoes of Service*, A record of Labour in the Lord's name in many Lands. (Bath-London, 1894).
49. FORGUES, E. D., Les sources du Nil (*Le tour du Monde*, 1864).
50. *Geographical Magazine (The)* (London, 1877, Vol. IV, 1893, Vol. I, 1899, Vol. XIV).
51. GIRAUD, V., Les lacs de l'Afrique équatoriale (Paris, 1890).
52. GORJU (Mgr), En zigzags à travers l'Urundi.
53. GREVISSE, F., Les Bayeke (*Bull. des Juridictions indigènes*, 1937, nos 1 à 6).
54. HORE, E. C., Tanganyika (London, 1892, 2<sup>e</sup> édition).

55. —, Lake Tanganyika (*Proceedings of the R. G. S.*, 1889).
56. *Journal (The) of the Royal Geographical Society of London.* (1945, 1854, 1856, 1859, 1872, 1896).
57. JOHNSTON, H. H., Livingstone and the exploration of Central Africa (London, 1891).
58. KRAPP (Rév.), Travels, Researches and Missionary Labour (London, 1867).
59. *Lands of Cazembe (The)* (London, 1873).
60. LEMAIRE, CH., Mission scientifique du Ka-Tanga (Bruxelles, 1802).
61. LIVINGSTONE, D., Missionary Travels and Researches in South Africa (London, 1857).
62. —, Exploration du Zambèze et de ses affluents (trad. par M<sup>me</sup> LOREAU, 1866, Paris).
63. —, The last Journals (London, 1874).
64. *Lovania* (Élisabethville, Années 1949 et 1951).
65. MACQUEEN, J., Captain Speke's discovery of the source of the Nile (The Nile Bastin, London, 1864).
66. MASOIN, F., Histoire de l'État Indépendant du Congo, 1875-1908 (Namur, 1913).
67. MOELLER, A., Les grandes lignes des migrations des Bantous de la Province orientale du Congo belge. (Mém. I. R. C. B., t. VI, 1936).
68. MOLONEY, J. A., With Captain Stairs to Katanga (London, 1893).
69. MONTEIRO et GAMITTO, O Muata Cazembe (Lisboa, 1854).
70. *Mouvement géographique (Le)* (Bruxelles, 1884, 1893, 1897, 1920).
71. MUNONGO, A., Lettre de Muenda II à Sa Majesté le Roi Albert. (*Bull. des Juridictions indigènes*, Élisabethville, 1938, n° 10).
72. —, Chants historiques Bayeke (*Bull. des Jur. Ind.*, 1952, n° 10).
73. —, Mon voyage dans l'Uniamwezi (*Journal l'Étoile-Nyota*, 1952, nos 166 à 170).
74. *Proceedings of the Royal Geographical Society* (London, 1855, 1857, 1858, 1871, 1880, 1889).
75. PROYART, Abbé, Histoire de Loango, Kakongo et autres royaumes d'Afrique, 1776 (Paris).
76. RAUCQ, P., Notes de Géographie sur le Maniema (Mém., I. R. C. R., 1952, t. XXI, fasc. 7).
77. RAVENSTEIN, E. G., The strange adventures of Andrew Battel of Leigh in Angola and the adjoining regions. Reprinted from « Purchas his pilgrimes » (London, printed for the Hakluyt Society, 1901).
78. *Revue Coloniale (La)* (1902, n° 34).
79. *Revue Congolaise (La)* (1912, 1913).
80. SACLEUX, Ch., Dictionnaire Swahili-Français (Paris, 2 vol., 1939, 1941).

81. SCHMITZ, R., Les Baholoholo (Vol. IX de la Collection Cyr. VAN OVERBERGH Bruxelles, 1912).
82. SHARPE, A., A. journey tot Garenganze (*Proceedings of the R. G. S.*, Vol. XIV, 1892).
83. SIMAR, Th., La géographie de l'Afrique centrale dans l'Antiquité et au Moyen-Age Bruxelles 1912.
84. SPEKE, J. H. What led to the discovery of the source of the Nile (London, 1864).
85. STAIRS, W. E., Journal : De Zanzibar au Katanga (*Le Congo Illustré*, 1893).
86. STANLEY, H. M., Through the dark continent (London, 1879).
87. —, Comment j'ai retrouvé Livingstone (1884, Trad. par M<sup>me</sup> LOREAU, Paris).
88. STIGAND, C. H., The Land of Zinj (London, 1913).
89. THEEUWS, R., Le lac Tanganika (*Mouvement. Géographique*, 1920).
90. THOMSON, J., To the Central Africa lakes and back (London, 1881, 2 vol.).
91. THORNHILL, J. B., Adventures in Africa (London, 1915).
92. TRIVIER, E., Mon voyage au continent noir (Bordeaux, 1891).
93. VERBEKEN, A. et WALRAET, M., La première traversée du Katanga en 1806 (Mém. I. R. C. B. Brux. 1953).
94. VERDICK, E., Aux premiers jours du Katanga (Bruxelles, 1924).
95. —, Les premiers jours au Katanga (Brux. 1952).
96. VERHULPEN, E., Baluba et Balubaisés du Katanga (Anvers, 1936).
97. WALCKENAER, C. A., Recherches géographiques sur l'intérieur de l'Afrique septentrionale (Paris, 1821).
98. WAUTERS, A. J., L'Afrique centrale (Bruxelles, 1879).
99. YOUSSEUF-KAMAL, Monumenta Cartographica.
100. *Zaire, Revue Congolaise* (Années 1948-1949).

## INDEX ET GLOSSAIRE

*Les noms d'auteurs cités dans la Bibliographie ne sont pas repris dans l'index.*

*Les noms de personnes sont en petites capitales.*

*Les mots du glossaire sont en italiques.*

### A

- ABUL HASSAN, cartographe arabe, 26.  
Agathodemon, nom grec du dieu égyptien Kneph, 23.  
Albert-Édouard, Albert-Nyanza, lac, 34, 83, 84.  
ALMAMOUN, (EL MA'MUN), cartographe arabe, 26.  
ALQUAZWINI, géographe arabe, 47.  
ALVARO (DON), roi de Congo, 8, 96.  
Angola, colonie portugaise, 32, 51, 78.  
*Anika*, radical du verbe swahili = étendre au soleil pour sécher, 40.  
ANVILLE (D'), géographe français, 28.  
*Anziques*, *Anziquiens*, (*Bateke*), peuplade du nord du Stanley-Pool, 27.  
ARAGAO BALTHASAR REBELLO, voyageur portugais, 51.  
ARNOT (F. S.), missionnaire, 53, 68, 77.  
*A! Vidyé!*, (*Ave-rie*), salutation adressée au MULOPWE, grand chef Lunda ou Luba, 5.

### B

- Babisa*. (*Aiza*), peuplade du centre africain, 11.  
Bagamoyo, petit port de la côte orientale, 31, 32.  
*Bagogo*, peuplade du nord du Tanganika, 72.  
*Balamba*, peuplade du Haut-Katanga, 60.  
*Baluba*, peuplade du Katanga et du Kasai, 68.  
Bangweolo, ou Bangweulu, lac, 59, 78, 80, 81, 84, 85, 86.  
*Bantu*, (*Bantou*), terme désignant les langues africaines ayant la racine « ntu » = être humain, pluriel : bantu, 20.  
BAPTISTA PEDRO JOÃO, Pombeiro angolais qui traversa le Katanga en 1806, avec ANASTACIO JOSÉ, 52, 53, 54, 60, 87.  
*Bar*, *Bahr*, *Bara* = contrée en kiswahili, 47, 48.  
BARROS (JEAN DE), célèbre historien portugais, 26.  
*Basanga*, peuplade du Haut-Katanga, 60, 68, 72, 74.  
*Bashila*, peuplade riveraine du lac Moero, 43.  
BAUMANN (D<sup>r</sup> OSCAR), voyageur allemand, 18.  
*Baushi*, peuplade du Haut-Katanga, 67.  
*Bayeke*, sujets de Msiri, 21, 70, 72, 73.  
BEKE (CH. T.), 14.  
*Bemba*, nom d'une peuplade de la région du Luapula (Babemba),

- qui fut donné à une partie du lac Bangweolo, 43, 84, 85.
- Benguela, localité en Angola, 32, 55.
- Biano (plateau des —) ; aussi : habitant du Bihé, en Angola, 88.
- Bié, (Bihé), contrée de l'Angola, 67, 69.
- Bösch (F.), 11, 13, 16, 18, 19, 21, 69.
- BOTELER, capitaine de vaisseau, 28.
- BOWDICH (T. E.), 52, 79.
- BRAND, vice-consul anglais à Loanda, 32.
- BRASSEUR (Cdt.), 60.
- BROHEZ (lieutenant), auteur de « Ethnologie Congolaise », 60, 61, 62.
- BROWN (R.), 43, 47, 65.
- BROYON-MIRAMBO, 20, 70.
- Bu*, préfixe marquant le nom d'un pays dans les dialectes bantous équivalent du préfixe *U* en kiswahili, 74.
- Bula*, radical du verbe *kubula* = casser, briser, 95.
- Bula-Matari*, surnom donné à STANLEY, 95 à 97.
- Bunkeya (Bunkeia), capitale du royaume de Msiri, 68.
- Buro-Maji, (Mboa-Maji), petit port près de Bagamoyo, 29, 31.
- BURTON (R. F.), 11, 16, 17, 33, 34, 35, 40, 42, 44, 46, 47, 56, 57, 63, 71, 80, 92.
- C
- CAHUN (L.), 8, 9, 27.
- CAMERON (V. L.), 35, 40, 44, 45, 58, 65, 75.
- CAPELLO et IVENS, 72, 76.
- Captain Singleton, titre d'un récit fictif de la traversée de l'Afrique écrit par DE FOE, 38.
- CHAULMER, 9, 27.
- Congo, fleuve, 41.
- Congo, royaume, 8, 15.
- COOLEY (W. D.), 10, 11, 12, 14, 28 à 33, 35, 46, 48, 55, 60, 63, 79.
- CORDEIRO (L.), 15.
- CORNET (J.), géologue, 60.
- CORNET (R. J.), 50, 70, 75, 89, 90.
- COSA (JUAN DE LA), géographe, 26.
- CRAWFORD (D.), missionnaire, 65, 73, 76, 82, 86, 87.
- Cunde-Irugo* (Kunde-Irunde), nom donné aux monts Kundelungu par les premiers voyageurs au Katanga ; DELCOMMUNE écrit : *Kondelonké*, et *Kondé-Longé*, 87.
- CUVELIER (Mgr), 93.
- D
- DAMBI-BONGO, vieux chef du Bas-Congo, 95.
- DAPPER (O.), 10, 28, 89, 92.
- DARTEVELLE (E.), 63.
- DELCOMMUNE (A.), 59, 77.
- DELONCLE (F. D.), géographe français, 38.
- DEVROEY (E.), Ingénieur en chef honoraire de la Colonie, 96.
- Dikuluwe (Dikuruwe ou Likuruwe), affluent de la Lufira, 53.
- Dombe, mines de cuivre du Bengwela, 51.
- DOUVILLE (J. B.), 54, 55.
- Duervu*, nom donné par les indigènes au lac Albert-Nyanza, 83, 84.
- DU JARRIC (P.), 9, 14.
- DUPONT (J.), 57.
- DURAND (l'ABBÉ), géographe, 82.
- E
- ENSICO (FERNANDEZ DE), géographe espagnol, 26.
- ERHARDT, missionnaire, 11, 30, 31, 33.
- F
- FONSECA MARIA LINA, femme métis de MSIRI, 76.

FORJAZ (MANUEL PEREIRA), gouverneur d'Angola, 51.  
 FOURMARIER (P.), géologue, 39.  
 FREIRE (BERNARDINON), voyageur portugais, 55.

## G

*Garenganze, Garaganza, Garanganja*, nom donné au Katanga par MSIRI, 17, 63 à 77.  
 GHEUR (commandant), 66.  
 GIRAUD (V.), 59, 67, 75.  
 GORJU (Mgr), 17.  
 GRANT (colonel), explorateur anglais, compagnon de Speke, 35.

## H

HAMED, marchand arabe, 57.  
 HAMEES, trafiquant arabe, 75.  
 HARDY, lieutenant de vaisseau, 28.  
 HECQ (C.), commissaire de district, 40.  
 HORE (E. C.), 35, 44, 70.

## I

Itawa, contrée, 42, 43 72.

## K

*Ka*, préfixe dans les dialectes bantous, 43, 62.  
 Kahangwe, cap du lac Tanganyika, 42.  
 Kalabi, mine de cuivre du Katanga, 62.  
 KALASA, nom du père de MSIRI, 68, 73, 74.  
*Kanyoka*, peuplade du Kasai, 21.  
 KANZENZE, chef d'une mine de cuivre, 53, 54.  
 KAPAPA, première femme de MSIRI, 73.  
 KAPONDA, chef, 61.  
 Karukuruku, (Kalukuluku), mine de cuivre de l'Étoile, près d'Élisabethville, 72.

Kashimana, petit affluent de la rivière Gombe, en Unyamwezi, nom du village d'origine de MSIRI, 71.

KATANGA, chef, 61, 62, 72.

Katanga, (Catanga), contrée, 50 à 64, 65, 67, 70 à 77.

*Katata*, nom que les premiers Bayeke avaient donné au Katanga, 56, 57.

KAZEMBE, (Casembe), grand chef des Lunda du Luapula ; sa résidence, 5, 15, 33, 51 à 54, 56, 60, 69, 72 à 76.

Kenya, montagne de l'Est africain, 13.

KHAMIS BIN OTHMAN, trafiquant arabe de Zanzibar, 30.

Kibara (monts), ce nom signifie : plateau dénudé, 88.

Kilimandjaro, massif montagneux de l'est africain ; son vrai nom serait : *kilima-ngao* = montagne-bouclier, 13.

*Kilamusemvue*, gisement de cuivre connu actuellement sous le nom de : mine de Dikuruwe (voir aussi Miambo), 53.

*Kilungu, (shilungu)*, nom du coquillage *omande* au Katanga, 69.

*Kimana*, un des noms du lac Tanganika, 42.

*Kirumbi*, bijou d'ivoire porté par les Wanyamwezi, 13.

KITANIKA, fils et second successeur de MSIRI, 58, 65.

Kituru, (Chituru), mine de cuivre du Katanga, 62.

Komr (Djebel Kumri), montagne, 26.

Kongwe, cap du lac Tanganika, 42.

KRAPF, missionnaire, 11, 30, 46.

Kundelungu (monts), corruption de : *ku n'dilungu* = plateau herbeux, 87, 88.

## L

- LABRECQUE (Ed.), 73.  
 LACERDA (Dr FRANCISCO JOSÉ MARIA DE —), gouverneur des Rios de Sena, Mozambique, 51.  
 Lacus Kura Kavar, lac d'où le Nil était censé sortir, 26.  
 LEJEAN (Guillaume), voyageur, 54.  
 LELEWEL (Joachim), géographe, 26.  
 LEMAIRE (Ch.), 53, 66.  
 Liambeje, affluent du Zambèze, 56.  
 LIEF BEN SAEID, trafiquant arabe, 29.  
*Liamba, Riamba, Yemba*, partie sud du lac Tanganika, 41, 42.  
 LIVINGSTONE (D.), 11, 29, 32, 33, 34, 41, 56, 57, 68, 75, 78, 80, 81, 82, 84, 89.  
 Livuma ou Rovuma, rivière, 29, 30.  
 LOPEZ (Duarte), voyageur portugais, 8, 9, 16, 27.  
*Lu-* ou *Ru-*, contraction de *lui* = rivière, préfixe des noms de rivière, 43.  
 Luafi, rivière du Haut-Katanga, 74.  
 Lualaba, nom du haut fleuve Congo, 53, 74.  
 Luapula, rivière, déversoir du lac Bangweolo dans le Moero, 33, 58, 59, 73, 74.  
 Lubudi, rivière du Haut Katanga, 53.  
 Lufigi ou Rufigi, rivière, 29, 30, 32.  
 Lufira, rivière du Haut Katanga, 61.  
 Lukuga, déversoir du lac Tanganika dans le Lualaba, 38.  
 Lunae Montes, montagnes-de-la-lune, d'après Ptolémée, 12, 18.  
 Lunda (Londa), contrée des *Alunda* ou *Balunda*, 33, 68, 69.  
*Lunda* (*Balunda*), peuplade soumise au Mwata-Yamvo et au Kazembe du Luapula, 52, 68.  
 Lunkeya, rivière dont le nom fut

donné à la capitale de MSIRI :  
 Bunkeya, 74.

Luvua, rivière, déversoir du lac Moero dans le Lualaba, 74.

## M

- Macoco*, (*Makoko*), chef du royaume de Congo, 10, 62.  
 MACQUEEN (J.), 11, 18, 19, 38.  
 MAHANGA, nom de la grand-mère de MSIRI, 71.  
 Malagarasi (Magrazie), rivière tribulaire du Tanganika, 29, 38.  
*Mambo*, nom donné à un chef par les Portugais, 15.  
*Mani*, (*Mana, Mono, Moeni, Muini, Muinyi*), titre = seigneur, maître prince, 14.  
*Manicongo*, seigneur de Congo, 15, 26.  
 Maniema, (Manyema), contrée au nord du Katanga, 89 à 94.  
 Manika, massif montagneux du Katanga ; pluriel de *nika* ou *nyika* = plateau désertique, 88.  
*Maravi*, peuplade, 28, 29, 33.  
 MARIN DE TYR, géographe, 22.  
 Marungu (Malungu), contrée au sud-ouest du lac Tanganika ; forme du pluriel du mot : *dilungu* ou *dirungu* = plateau herbeux (voir : *Kundelungu*), 42, 56, 88.  
*Mashamo*, les mânes, 5.  
 MASOIN (F.), 66.  
 Matoney, rivière, 29.  
 MAZWIRI, autre nom de Kalasa, père de MSIRI, 71.  
*Mbula-Matadi*, nom de DON FRANCISCO, parent du roi de Congo, 96, 97.  
 MÉRÉ-MÉRÉ, chef des Baushi, 59.  
*Metse a hula*, expression recueillie par LIVINGSTONE qu'il traduit par : eau-qui-broute, 33.  
*Miambo*, nom donné à la mine de cuivre connue actuellement sous

- le nom de Dikuruwe ; *miambo* = croisettes de cuivre, 53.
- MIRAMBO, grand chef de l'Unyamwezi, 68, 70.
- Mitumba (monts), ce nom est le pluriel de : *mutumba* = montagne, 88.
- Moénémugi (voir : *Mwenemwezi* et *Unyamwezi*).
- Moero (Muero, Mweru, Muelu), lac, 43, 78 à 86.
- MOHAMMED BEN NASSUR, marchand arabe, 35.
- Molouas, peuplade, 55, 63.
- Monomotapa, royaume, 9, 26, 51.
- Monts-de-la-lune, 10, 13, 18, 19, 20, 23, 26.
- MONTEIRO et GAMITTO, voyageurs portugais, 5, 15.
- Movisas (Moises), peuplade, 11, 63.
- MSIRI, MUSHIRI, MUSHIDI, MSIDI, roi de *Garaganza* (Katanga), 21, 58, 59, 60, 62, 65 à 77.
- Mufufya, (Lufufya), rivière ayant donné son nom indigène à la malachite : *kifufya*, 53.
- MUHEMWA, nom du grand père de MSIRI, 71.
- MUILU, chef d'une mine de cuivre, 53, 54.
- MUKANDA-BANTU, fils aîné et premier successeur de MSIRI, 55, 66.
- Mukuru ou *Kwikuru*, ou *Nkuru* (*nkulu*), résidence d'un grand chef, 57, 75.
- Mulungwishi (*mu* Lungwishi), rivière, 54.
- MUNONGO (Antoine), petit-fils de Msiri, 58, 65, 71.
- Murusura, nom donné à une rivière ou à un lac, mais qui signifie : à la rivière, à l'eau, 79, 80.
- Mushi, *Muji*, *Muzi*, nom indigène pour village, 15, 16.
- Mvuta-Nzige, nom donné par les indigènes aux lacs Nyanza et Moero, signifiant : tueur-de-sauterelles, 84.
- MWASHIA, (Moaschia), chef des salines, 62.
- Mwata, titre lunda = seigneur, 73.
- MWATA-YAMVO, grand chef de l'empire lunda, 52, 54, 55, 69, 75.
- Mwenda, titre donné à Msiri par ses Bayeke et que portent encore ses descendants, 58.
- Mwene, *Muini*, *Muenyi*, terme marquant la possession, synonyme de Mani, 14.
- Mwenemwezi (*Moenemoesi*), titre du chef de l'Unyamwezi, 14, 27, 29, 35.
- Mwezi (*Moesi*), mot swahili signifiant : lune ; 10, 14 à 18. Nom d'un grand chef de l'Urundi, 17, 18, 21.
- Mwine-Putu, nom donné par les indigènes au roi du Portugal, 76.

## N

- Nandubesa*, chef chez qui les Bayeke prétendent être allés chercher du cuivre pour la première fois, 72.
- Nchi* (*inchi*), mot indigène signifiant : le sol, la terre, 15, 16.
- NGELENGWA, premier nom de MSIRI, 73, 74.
- Nika* ou *Nyika*, mot indigène signifiant : désert, plaine, 39, 40, 45, 48.
- Nil, fleuve, 8, 22, 23, 26, 27, 34, 41, 47.
- Nimeamaye*, ancien royaume (voir Maniema).
- Nyanza ou Nyanja, lac Victoria, 23, 31, 33, 42, 43, 44.
- Nyasi*, mot indigène, pluriel de : *unyasi* = herbe, 45.
- Nyassa, Nyassi, lac, 29, 30, 31, 43, 44.

## O

- Omande*, corruption du mot lunda :  
*impande* = coquillage, 68, 69.  
*Ouafipa*, (*Wafipa*), peuplade, 42.  
*Ouajiji*, (*Wajiji*), peuplade, 42.  
*Ouaouemba*, (*Wawemba*, *Wabemba*),  
 peuplade, 42.  
*Ouarungu* (*Warungu*), habitants  
 des Marungu, 42.  
*Oukalanganza*, (*Ukaranganza*), voir  
 Garenganze, 42.  
*Ounyamouézi*, voir *Unyamwezi*.  
*Ouwouua*, *Urua*, *Uluba*, voir *Roua*.  
*Ousenda*, (*Lusenda*), capitale du  
 Kazembe, 56.  
*Owinza*, (*Uvinza*), contrée, 17.  
 OWEN, Capitaine de vaisseau, 28, 30.  
*Ozy*, rivière de l'Afrique orientale,  
 29.

## P

- Paludes Nili, lacs du Nil, d'après  
 Ptolémée, 22.  
 PANDE, MPANDE, PANDA, chef des  
 Basanga, 54, 62, 72, 74.  
 PEREIRA (Gonçalo Caetano), trafi-  
 quant métis portugais, 51, 78.  
 PEREIRA (Manoel), fils de Gonçalo,  
 id., 51, 78, 80.  
 FIGAFETTA (Filipo), polygraphe ita-  
 lien, 8, 27.  
*Pombeiros*, métis trafiquants por-  
 tugais, 52, 87.  
*Pombo*, mot angolais signifiant :  
 route, sentier ; désigne la con-  
 trée par où passait la route con-  
 duisant au royaume Congo, 28.  
 PROYART (Abbé), 93, 94.  
 PTOLÉMÉE (Claudius), géographe,  
 12, 22, 23.  
 PURCHAS (Rev. S.) 51, 93, 96.

## R

- Rabbai-Mpia, localité au nord de

- Mombasa où s'installèrent les  
 premiers missionnaires de la  
 Church Society, 30.  
 RAVENSTEIN (E. G.), 25, 34, 51, 93,  
 96, 97.  
 REBMANN (Rév. J.), missionnaire,  
 30.  
 REICHARD (Dr), 57, 70, 87.  
 ROELENS (Mgr), 90, 92, 94.  
*Roua*, *Urua*, pays des Baluba, 56,  
 67.  
 Ruvu ou Lufu, rivière de l'Est afri-  
 cain, 32.

## S

- SCHMITZ (R.), 37.  
*Sanga*, contrée du Katanga, habi-  
 tée par les Basanga, 68.  
 Saphat, Sahaf, Zachaf, lac, 27.  
*Sha*, particule équivalente à un  
 titre honorifique chez les Lunda,  
 62.  
 SHARPE (A.), 35, 42, 85.  
 SIMAR (T. H.), 12, 19.  
 SMEE, capitaine de vaisseau, 28.  
 SPEKE (J. H.), 16, 22, 24, 34, 43,  
 56, 57.  
 STAIRS (W. E.), 40, 72.  
 STANLEY (H. M.), 14, 16, 21, 36,  
 39, 40, 42, 45, 48, 56, 57, 58,  
 90, 92 à 97.  
*Sumbwa* (*Usumbwa*, *Busumbwa*),  
 contrée de l'Unyamwezi, habitée  
 par les Wasumbwa, 73.  
*Swahili*, habitant de la côte est  
 d'Afrique ; nom dérivé de *sawahil*  
 mot arabe, pluriel de *sahil* =  
 côte, 30.

## T

- Tanga, port de la côte orientale, 31.  
 Tanga, mot portugais signifiant  
 pagne, 40, 62, 63.  
*Tanga*, mot swahili signifiant :  
 natte, d'où : voile de navire, 40,  
 45.

Tanga, mont, rivière, contrée, 53, 54, 60 à 63.

*Tangaa*, (*Tangala*, *Tangana*), radical d'un verbe swahili, 32.

*Tangana*, premier nom donné au lac Tanganyika par des Arabes, 32.

*Tanganyénka*, nom que des Arabes, rencontrés par LIVINGSTONE, donnaient à un lac, 33.

Tanganyika (Tanganika), grand lac, 22 à 48, 58, 67.

*Tata*, nom de région cité par STANLEY, voir *Katata*, 58.

THEEUWS (R.), 42.

THOMSON (J.), 59.

THORNHILL (J. B.), 59.

TIPO-TIPO, grand chef arabe, 76.

TORDAY (E.), 69.

TRIVIER (E.), 16.

## U

Ufipa, contrée au Sud-Est du lac Tanganika, 42, 58.

*Uha*, *Oha*, (*Buha*), contrée au nord-est d'Ujiji, 11, 32.

Ujiji (*Nugigi*), localité sur la côte Est du Tanganika, 31, 58.

Ukerewe, île du lac Nyanza, 31.

Unyamwezi (Bunyamwezi), Pays-de-Mwezi, appelé communément : Pays-de-la-lune, 8, 11, 12, 13, 19, 21, 31.

Unyanembe, contrée centrale de l'Unyamwezi, 67.

Urundi, contrée au nord-est du lac Tanganyika, 17, 18.

Ushirombo, royaume de l'Usumbwa, 73.

## V

VALCKE (lieut. L.), 96.

VAN DE VELDE (cap L.), 95.

VERDICK (E.), 60, 71.

VERHULPEN (E.), 61.

## W

*Wanamueri*, surnom des Wasumbwa, 20, 71.

*Wanyamwezi* (*Banyamwezi*), habitants de l'Unyamwezi, 13, 19, 20, 57, 69, 70, 73.

*Wasumbwa* (*Basumbwa*), peuplade de l'Unyamwezi d'où les *Bayeke* de MSIRI sont originaires, 69, 70, 71.

*Wasukuma*, habitants des régions Nord de l'Unyamwezi, 71.

WAUTERS (A. J.), 27.

WEATHERLEY (Poulett), 85.

## Y

YOUSOUF KAMAL, géographe arabe, 47.

## Z

*Za*, racine bantoue qu'on retrouve dans le mot kikongo : *maza* = eau, 46.

Zaire, fleuve Congo, 26, 27, 41, 97.

Zambèze, fleuve, 29, 33, 75, 78, 79.

Zambezi, (Tchambezi), rivière se déversant dans le lac Bangweolo, à l'est, 78.

*Zang*, *Zanj*, *Zenj*, *Zinj*, mot persan signifiant : homme noir, nègre, 47.

*Zanganyika*, localité signalée par des Arabes sur la rive ouest du lac Tanganyika, 35, 46, 48.

Zanzibar, île, 23, 26, 47.

*Zembere*, *Zembre*, nom d'un lac, 27, 41, 46.

## TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION .....	3
Unyamwezi .....	8
Tanganyika .....	22
Katanga .....	51
Garenganze .....	66
Moero et Bangweolo .....	79
Kundelungu .....	88
Maniema .....	90
Bula-Matari .....	96
BIBLIOGRAPHIE .....	99
INDEX .....	103
TABLE DES MATIÈRES .....	111

### CARTES :

Le Nil de Ptolémée, d'après D <sup>r</sup> Ch. T. BEKE ( <i>The source of the Nile</i> )	24
Les lacs du Nil selon Ptolémée, d'après E. G. RAVENSTEIN	25
Le Nyassi, par W. D. COOLEY	30
The sea of Unyamwesi, par ERHARDT et REBMAN	31
Le Katanga, carte dressée en 1891	50

